



Melvæn

La Revue des deux îles



*« Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers »*

*L'appel du large
Les fleurs du mal*
Charles Baudelaire



La Revue des deux îles est une revue associative à laquelle auteurs, éditeurs, graphistes et correcteurs apportent un concours entièrement bénévole.

Elle s'adresse à un public recherchant une information et une analyse de qualité sur tout sujet concernant les îles d'Hoedic et de Houat et leur environnement :
archéologie, histoire, géographie, naturalisme,
sociologie, art et littérature.

Remerciements pour leur soutien :

Direction régionale des affaires
culturelles de Bretagne
Conseil régional de Bretagne
Conseil général du Morbihan
Conseil municipal de Houat
Conseil municipal d'Hoedic

En couverture

ÎLE DE HOUAT – 1900

Georges Mouchon

Melvøn

La Revue des deux îles

N° 10

—

2013

**patrimoine historique et naturel
des îles d'Hoedic et de Houat**

La Revue des deux îles

Voici le numéro 10 de notre revue qui accompagne les dix ans de Melvan.

Un anniversaire !

Notre aventure associative perdure, se structure, est saluée dans d'autres revues. Tels ces mots très sympathiques de Xavier Mével du *Chasse-Marée* : « *Rares sont les revues savantes qui vous offrent un réel plaisir de lecture. Melvan est de celles-là, on s'y instruit sans se barber.* »

Il y a dix ans, germait cette idée d'une revue sur les deux îles. Idée pouvant alors paraître un peu folle : nous n'aurions de la matière que pour deux numéros, trois numéros au plus... Que publierions-nous ensuite ?

L'article sur les fractales, que nous vous proposons dans ces pages, première approche des mathématiques dans la revue..., évoque une Île de Koch qui s'avère être une belle métaphore de Melvan et répond sans doute à la question ci-dessus.

Cette île est un « objet » mathématique dont la surface est finie et le périmètre infini.

N'est-ce pas là Melvan ? La surface qui nous intéresse est certes finie et même réduite — quelque 500 hectares émergés au total — mais notre périmètre, l'ensemble des thèmes possibles concernant ce petit territoire, n'est-il pas infini ?

Les dix numéros publiés à ce jour illustrent la grande diversité des sujets abordés. « *Une revue au parti pris éclectique...* », comme le souligne Marie-Josée Christien dans *Armen*

Cette diversité se nourrit aussi du solide ancrage documentaire de Melvan, résultant à l'origine des nombreuses années de recherches sur les deux îles, initiées bien avant la création de l'association par Joëlle Le Roux† et Henri Buttin et depuis continuellement enrichi.

Elle se nourrit enfin d'un comité éditorial de sensibilité aussi plurielle que les thèmes abordés. Ce comité est la cheville ouvrière de la revue et le garant de la bonne tenue de nos publications.

La Revue des deux îles est votre revue. Faites-nous part de vos propositions et suggestions et partageons notre passion !

MELVAN

GRAPHIES D'« HOEDIC » ET DE « HOUAT »

Pour l'ensemble de ses écrits et publications, hormis les citations de textes anciens où la graphie d'origine est respectée, Melvan a retenu les graphies « **Hoedic** » avec un « h » muet et « **Houat** » avec un « h » aspiré.

Melvan écrit donc « ***les îles d'Hoedic et de Houat*** ».

Sommaire	page
• <i>Trouz er Mor</i>, presse locale et vie quotidienne à Houat entre 1965 et 1975 <i>Alain Vielvoye</i>	9
• Fractales et rugosité des côtes de Houat et d'Hoedic <i>Paul Buttin</i>	39
• L'école primaire d'Hoedic : une école en mouvement <i>Anne-Gaël Robin</i>	49
• Batterie d'artillerie de la Marine française à Hoedic – 1939 <i>Jean-Philippe Gautier, Serge Lucas, Patrick Lehoux</i>	61
• Regards sur la géologie et l'extraction de pierre à Houat <i>Louis Chauris</i>	77
• Inventaire des libellules et demoiselles de l'île d'Hoedic <i>Bernard Iliou</i>	91
• John Paul Jones et le premier salut du drapeau américain en baie de Quiberon <i>Jean-Stéphane Betton</i>	107
• La pêche au feu des aiguillettes dans le Mor Braz <i>François de Beaulieu, André Bronté</i>	121
• Houat et Hoedic dans le <i>Voyage en France</i> d'Ardouin-Dumazet <i>Christine Hartemann</i>	135
• Georges Mouchon, excursion de Belle-Île à Houat en 1900 <i>Clémence Urbain</i>	163

Trouz er Mor, presse locale et vie quotidienne à Houat entre 1965 et 1975

Alain Vielvoye

Houat

Résumé : Les années 1965-1975 représentent sans doute une décennie majeure du siècle dernier dans la transformation des conditions de vie à Houat : l'influence de l'Église encore très marquée évolue, l'arrivée de l'électricité et de l'eau courante, l'ouverture au monde modifient mentalités et comportements. La vie économique est en mouvement, tant dans ses activités traditionnelles, telle la pêche, que dans les activités nouvelles, comme le tourisme. Vers quel équilibre nouveau s'oriente-t-on dans l'avenir en conciliant respect des valeurs et des traditions avec l'obligation d'évolution ?

C'est l'histoire, simple et riche à la fois, d'une communauté ilienne de 450 habitants qui vient d'accéder aux « conditions modernes » de la vie du XX^e siècle — arrivée de l'électricité en novembre 1963 par le câble électrique sous-marin reliant l'île au continent — et qui vit pour une très grande part du produit de la pêche.

Nous sommes sur l'île de Houat (4 km sur 1 km), à 15 km de Quiberon, proche donc des côtes françaises et, en même temps, très empreinte de son sentiment profond d'insularité.

Cette île, à la longue histoire, a survécu à de nombreuses invasions jusqu'au XIX^e siècle et a participé aux conflits mondiaux du XX^e siècle, en sacrifiant au combat une partie de ses enfants et en subissant les effets de l'Occupation.

Cette île a dû, très longtemps, s'organiser et se gérer par elle-même en vivant en communauté, voire en commun, sous l'autorité d'une théocratie se substituant à l'absence des autorités civiles françaises sur son sol.

Le recteur (curé de la paroisse en Bretagne), investi de l'autorité religieuse, était « l'arbitre » de la vie houataise. « *En ce temps-là, il fallait bien qu'il le fût, et il n'y en avait pas d'autre* »¹. Si l'évêque de Vannes le nommait chef de la paroisse, il recevait les lettres patentes du roi et de la République pour assumer son rôle dans les affaires temporelles. L'équilibre entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel se réalisera progressivement jusque dans les années 1960-1970.

Cette île a vécu en autosubsistance jusqu'à la moitié du XX^e siècle, de pêche, d'agriculture et d'élevage.

Plusieurs événements très importants vont bouleverser son mode de vie dans les années 1950-1960.

Le premier est incontestablement la destruction du vieux port et de sa flotte lors de la tempête du 27 janvier 1951. La construction du port

1. Abbé J. Marquer, *Trouz er Mor* n° 30, janvier 1972.

actuel — mieux abrité et mieux équipé — favorise l'essor de la pêche et entraîne l'abandon des activités agricoles et d'élevage.

Le second est l'arrivée très tardive de l'électricité (1963) qui apporte le confort ménager et une ouverture sur le monde (télévision).

Le troisième concerne les interrogations sur l'avenir de la pêche et les tentatives de diversification de l'activité économique de l'île.

Enfin, la dernière décennie des « 30 glorieuses » (1965-1975) modifie les mentalités, à la fois par son essor économique et par l'évolution des esprits.

Au moment où commence l'histoire de la vie quotidienne des Houataises et des Houatais, de 1965 à 1975, l'abbé Joseph Marquer entame son sacerdoce à Houat comme recteur et secrétaire de mairie, mission complémentaire qu'il a acceptée à titre personnel, salarié de la commune pour 630 F par mois². Il n'est plus comme autrefois « l'arbitre » de la vie houataise : il est le chef de la communauté catholique de Houat.

S'il ne dirige pas la commune, il a une forte personnalité et peut « *être et penser* » au sein de la communauté houataise³. Ses activités sont nombreuses et variées.

Il prend très rapidement la décision d'éditer le bulletin paroissial de Houat qui sera baptisé, après consultation des habitants, *Trouz er Mor*, le « bruit de la mer ».

Le fait-il parce que « *la presse est un sacerdoce, il faut bien pourvoir aux frais du culte* »⁴ ?

Le fait-il parce que « *le premier et le plus haut devoir d'un directeur de journal est d'agir en accord avec ses lecteurs* »⁵ ?

Il le fait en tout cas pour entretenir et développer les liens dans la communauté houataise et lui apporter ses orientations. Il est, à notre connaissance, le premier à entreprendre cette mission après l'essai avorté du recteur Oliviero en 1909, sous le nom de *Boch Sant Gueltas* (La voix de Saint Gildas) entièrement en langue bretonne. Le premier numéro de ce bulletin paroissial en sera aussi le dernier.

Il le fait parce que rien n'existe en dehors des nouvelles des quotidiens régionaux qui ne relatent que des événements ponctuels sans aborder les problèmes de fond.

Il le fait, enfin, parce qu'il a compris que sa nouvelle communauté vivait les problèmes des hommes et des femmes de leur époque mais aussi les préoccupations particulières liées à leur insularité.

Les objectifs de diffusion du bulletin sont ambitieux (décembre 1965, n° 2) : 300 abonnés dès 1966, pour atteindre 500 abonnés en quelques années. Les premiers 300 exemplaires se partagent entre 87 exemplaires à Houat et 213 à l'extérieur de Houat. Les prix de l'abonnement annuel sont de 5 F pour Houat et 6,50 F par envoi postal. La parution est mensuelle, ce qui représente une lourde charge et nécessite d'être épaulé par quelques bonnes volontés.

2. *Trouz er Mor*, octobre 1972, n° 32. Compte tenu de l'érosion monétaire due à l'inflation, le pouvoir d'achat de 630 F en 1972 est le même que celui de 578 € en 2011 (convertisseur Insee.fr).

3. *Trouz er Mor*, janvier 1972, n° 30.

4. Augier 1861.

5. Ibsen 1881.

Parutions de *Trouz er Mor*, journal paroissial de Houat, entre 1965 et 1975.

1965	1966	1967	1968	1969	1970	1971	1972	1973	1974	1975
1 nov *	3 jan	10 jan	15 fev	18 jan	22 jan	26 jan	30 jan	34 mar	37 jan	41 mar
2 dec *	4 fev	11 mar	16 juin	19 mars	23 mar	27 mar	31 mar	35 juil	38 avr	
	5 mar	12 mai	17 nov	20 juin	24 mai	28 mai	32 oct	36 nov	39 juil	
	6 avr	13 nov		21 nov	25 nov	29 nov	33 dec		40 nov	
	7 mai	14 dec								
	8 sept									
	9 nov									

*Les deux premiers numéros sont intitulés *Bulletin paroissial de Houat*.

- Trouz er Mor* a pour ambition d'être :
- le lien entre le recteur et ses paroissiens « *Je ferai mes recommandations, je donnerai mes directives, je vous rappellerai vos responsabilités* » ;
 - « *l'écho des événements de la vie paroissiale* » ;
 - « *le messenger des nouvelles diverses concernant Houat, pour les Houatais de l'île, les Houatais du continent, les Houatais qui naviguent* » ;
 - « *l'ami de tous les foyers houatais* ».

Ainsi, le bulletin paroissial s'inscrit, dès son premier numéro (en novembre 1965) comme le vecteur de l'église dans la vie quotidienne des Houatais et Houataises. 41 numéros de *Trouz er Mor* paraîtront de 1965 à 1975 et nous nous y référerons au fur et à mesure. Ils traiteront de nombreux sujets, petits et grands, que, pour la commodité de la lecture, nous regroupons sous les trois rubriques suivantes le recteur, l'église ; la vie paroissiale, la vie des Houatais et la vie associative ; la vie économique de l'île, la pêche, le tourisme, l'agriculture et l'élevage.

Avant de rentrer dans ce quotidien îlien, il est intéressant de camper le décor en rappelant très brièvement ce qu'ont été les années 1965 - 1975 en France et dans le monde (voir encadré).

Le recteur

S'agissant du bulletin paroissial de l'église Saint Gildas de Houat, ce chapitre en constitue l'un des éléments essentiels. Dans le premier numéro de *Trouz er Mor*, il représente approximativement 50 % du nombre des feuillets estimés en moyenne à

Les années 1965 - 1975

1965 : Le pape Paul VI clôt le concile Vatican II le 8 décembre. Charles de Gaulle est élu président de la République, pour la première fois, au suffrage universel.

1966 : Mao engage la révolution culturelle en Chine.

1967 : Le docteur C. Barnard réalise la première transplantation cardiaque. Guerre des six jours entre Israël et le monde arabe.

1968 : Événements de mai 68 en France.

1969 : L'homme marche sur la lune. Premier vol de Concorde. Georges Pompidou est élu président de la République : l'objectif est l'expansion industrielle et commerciale.

1973 : Premier choc pétrolier.

1974 : Valéry Giscard d'Estaing est élu président de la République.

1975 : Les États-Unis évacuent le Vietnam.

20 pages dactylographiées par numéro. Par la suite, son importance quantitative évoluera à la baisse, ce qui ne signifie pas pour autant que son influence ira en diminuant, compte tenu du caractère résolu de certaines de ses rubriques.

Chaque numéro consacrera quelques feuilles à l'histoire de Houat de l'abbé L. Le Cam⁶ que nous ne traiterons pas ici.

S'agissant d'illustrer la vie quotidienne à Houat de 1965 à 1975, ce chapitre regroupe l'éditorial pérenne du recteur intitulé humblement « *Mot du recteur* », les comptes rendus des principaux événements annuels liés à la vie liturgique, les faits d'actualité répétitifs ou non en rapport avec la vie paroissiale.

- « *Mot du recteur* »

Il constitue la note liminaire de chacun des numéros de *Trouz er Mor* ; souvent lié à l'actualité ou aux événements religieux de la vie paroissiale, ce qui sera exposé au fur et à mesure des rubriques concernées.

Ce « *mot* » revêt une importance particulière en certaines circonstances. Ainsi, dès le numéro 2 du bulletin (décembre 1965), il souligne l'importance de la fin du concile Vatican II, du renouveau de l'Église et de sa mise en application.

En avril 1966 (n° 6), il dessine un parallèle poétique entre le printemps qui arrive à Houat et la résurrection de Pâques.

« En ce temps de l'année il y a comme une grâce de renouveau : tout revit, tout recommence dans la nature comme en chacun. Le printemps dans notre île la vie triomphe, la terre se renouvelle, les ajoncs se dorent, les prairies verdoient et sur les falaises fleurissent les arméria et les clochettes. Avec les beaux jours apparaissent nos sœurs les araignées. Elles se rapprochent de nos côtes. Au Beniguet arrivent les aiguillettes. De même l'église se renouvelle, elle entre en état de résurrection tout comme les âmes avec Pâques. »

Deux ans plus tard (1968, n° 16), le « *mot* » du recteur implore Notre-Dame de Confort, la Vierge Marie honorée à Houat depuis plusieurs siècles, pour qu'elle soit un « *réconfort dans cette période troublée* [les événements de 1968] *et contribue au rétablissement de la justice, de l'ordre et de la paix dans notre pays.* »

Les vœux du recteur en ce début janvier 1969 (n° 18) constituent un véritable appel aux Houatais à dépasser leur individualisme, voire leur égoïsme, et à prendre leur destin en main sous la protection de Dieu. Lisons plutôt.

« Cette année 1969 sera ce que vous la ferez et ce que Dieu la fera. Trop souvent on subit les événements, on se laisse mener par eux. On dit alors : « que voulez-vous qu'on fasse, ça devait arriver, c'est le destin on n'y peut rien ». C'est une excuse qu'on se donne pour ne rien faire. Eh bien je vous dis non ! C'est à vous de mener les événements, de les diriger, de les faire se plier à votre volonté. La plupart, vous faites la pêche et il m'arrive de ne pas être d'accord avec vous quand vous dites "untel... pêche... il a toujours de la chance." Et moi je vous dis « non il n'a pas la CHANCE mais la SCIENCE ». Il sait travailler car il a beaucoup observé, beaucoup écouté ce que lui ont dit les

6. Le Cam 1932.

anciens. Il a lu, il a vu, il a essayé les nouvelles méthodes. Quand il est à terre il pense, il réfléchit. Sa pêche ce n'est pas la chance mais le résultat logique de ses observations, de ses réflexions, de ses actions.

Vous me direz d'ailleurs, à quoi bon pêcher si le prix n'y est pas. Là encore : réflexion, action, et entente. Le prix n'y est pas parce que vous vous le laissez imposer ; parce que trop souvent vous vous présentez désarmés en individuel, devant le mareyeur. Mais si, au lieu de penser chacun pour soi, vous vous entendiez pour penser "Houat", vous ferez le prix, vous ne le subirez plus car c'est toute la production houataise qui sera en jeu et plutôt que de la voir échapper, on payera ce qu'il faut. Cela suppose que l'on renonce à son cher individualisme. Et que l'on sorte des sentiers battus. Restez seuls, vous subirez les prix - groupez-vous, vous ferez les prix !

Votre année ne se passera pas qu'en mer. Elle se passera sur votre île. Sur ces quelques arpents de terre menacés par les flots et aussi autrement.

Vivez heureux sur cette île où vous jouissez d'une liberté aujourd'hui dont vous ne vous rendez pas suffisamment compte.

Vos terres, vous en êtes tous propriétaires depuis qu'au milieu du XVIII^e siècle vos ancêtres se sont partagés l'île ; en un temps où, ailleurs, sévissaient les grands maîtres terriens, à Houat : pas un serf, pas un locataire. Prenez garde : vous pourriez passer de la liberté à l'asservissement, même si les liens en sont dorés...

Je n'ai rien contre ceux qui achètent, c'est leur droit ; mais à ceux qui seraient tentés de vendre inconsidérément je dis : prenez garde ! Où s'établiront vos enfants ? La terre, pour le moment inculte, nous pouvons avoir besoin de la cultiver pour vivre si un jour la mer ne nourrissait plus son homme.

À vendre imprudemment, vous risqueriez de vous retrouver un jour sur le continent, sans métier, sans goût de vivre n'ayant que votre valise.

Cette année 1969 sera ce que vous la ferez mais elle sera aussi ce que Dieu la fera.

Dieu a son plan sur chacun d'entre nous. Lui aussi tient les ficelles. Quand on l'écarte délibérément de sa vie, même de sa vie de travail, on finit par s'abrutir. Que Dieu ait sa place dans votre vie.

Par ses commandements il donne à l'homme ses possibilités et ses limites, il subordonne nos ambitions personnelles à ses droits et aux droits du prochain.

Qu'il vous ait en sa garde tout au long de l'année 1969.

Le recteur. »

C'est un « mot » de bravoure, d'économie politique (qui reste d'actualité), de civisme, de mise en garde et d'appel. On imagine qu'il a dû faire grand bruit à l'orée des années 70...

L'année 1969 sera celle de la mission⁷ à Houat, la dernière datait de 1958. Elle durera 3 semaines, avec 2 missionnaires, et abordera tous les problèmes de société et de la vie paroissiale à Houat. Un père est venu la

7. Dans les paroisses bretonnes, il y avait périodiquement, environ tous les 10 ans, des temps forts religieux animés par des « missionnaires diocésains », basés pour le diocèse de Vannes à Sainte Anne d'Auray. Chaque mission comportait des temps d'instruction s'adressant à une catégorie de paroissiens (les hommes, les femmes, les jeunes filles, les jeunes gens ...), des temps de sacramentalisation (confessions, communions), parfois une mise en scène d'un thème religieux (vie du Christ ou vie des saints). Souvent,

préparer en avril en rencontrant l'essentiel des Houatais et bien sûr des pêcheurs « *On sent qu'ils sont individualistes (liberté) mais commencent à penser à s'organiser et s'entendre* ». La mission s'est bien déroulée. Elle a innové. En plus des traditionnelles cérémonies religieuses, des réunions d'échanges ont été organisées entre Houatais sur des thèmes aussi délicats que les relations parents enfants, les jeunes...

L'éditorial de mars de 1970 (n° 23) est consacré au progrès.

« Serons-nous maîtres du progrès ou le progrès sera-t-il maître de nous. Faut-il le combattre ? Non. Faut-il s'y abandonner ? Non. Il faut plutôt domestiquer le progrès à ses besoins et à sa mesure.

Évitons d'être annexé par le "continent" qui vient à nous sous toutes ses formes. Soyons clairvoyants et solidaires. Clairvoyants, c'est contrôler le tourisme pour ne pas bouleverser notre vie. Solidaires, c'est grouper les Houatais de toute l'année et les Houatais de l'été qui acceptent de se rallier à cette cause. Une espérance : un groupement de pêcheurs s'est constitué car ils savent maintenant que si cela ne se fait pas avec eux, cela se fera sans eux ».

Ce « mot » du recteur est particulièrement important car il souligne la nécessité des rassemblements à tous les niveaux : les pêcheurs bien sûr, c'est une nécessité économique ; l'ensemble des Houatais, ensuite, qu'ils soient autochtones et permanents ou de l'extérieur et intermittents. Ainsi, on ne mentionne plus exclusivement les « *Houatais de l'île, les Houatais du continent, les Houatais qui naviguent* » mais on intègre les nouveaux venus de l'extérieur qui partagent les valeurs de l'île et de ses habitants tout en étant eux-mêmes.

Les vœux du recteur en janvier 1971 (n° 26) sont particulièrement adressés aux pêcheurs et aux jeunes qui pourraient leur succéder dans les métiers de la mer.

« Placez cette année sous le signe de l'ancre et de la croix. Vous les jeunes, informez-vous, participez aux sessions des jeunes marins... Réfléchissez, discutez, contestez s'il le faut ! La croix du chrétien est le signe de notre foi. L'ancre marine n'a-t-elle pas la forme de la croix ? »

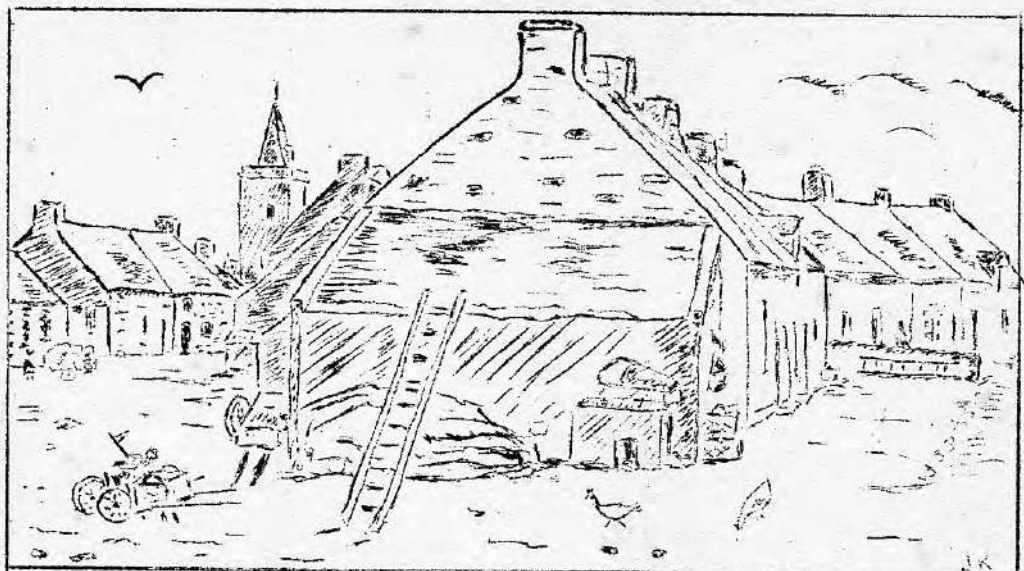
C'est un nouvel appel au renouvellement, au dépassement des habitudes, au service de l'avenir et de la jeunesse.

Nous voici en 1972 (n° 30), année de fin du septennat du recteur Marquer, « *Avant de partir* ». C'est l'occasion pour lui de rappeler le rôle qui est le sien, c'est-à-dire « *le chef de la communauté chrétienne de Houat* » et rien d'autre. Il y a là sans aucun doute un sentiment d'amertume, en rappelant que l'église demande aujourd'hui à ses prêtres « *d'être présents au monde du travail* », ce qu'il fait en tant que secrétaire de mairie sans outrepasser son rôle de salarié. Il dit très fermement : « *si vous accusez la municipalité de passivité, adressez-vous à elle, pas à moi. À bon entendeur salut !* »

Tout ceci est vrai mais ne constitue pas, avant son départ, un *amen*. Il faut réaffirmer avec force ses convictions, sa foi avant de quitter Houat.

« Alors Houatais, qui êtes à un tournant de votre histoire, tirez profit de

la mission se terminait par l'érection d'un monument souvenir, par exemple la croix du Beniguet à Houat. (Note de Melvan, avec l'aide de J.-N. Lanoë)



TROUZ-ER-MOR

N ° 35

JUILLET 1973

Abonnement par poste: 8,00 F.

C.C.P. Recteur

Imprimeur-Gérant: R. GILLY, Recteur.

de Houat.

NANTES

648-33

LA TENTATION...

Cà y est ! Ils sont arrivés, les vadanciers. Qu'ils soient les bienvenus et que ces vacances à Houat leur apportent repos, calme, détente loin de l'agitation des grandes villes.

Nos rues si tranquilles connaissent une agitation inaccoutumée et nous regrettons qu'une certaine pudeur vestimentaire n'y soit pas toujours respectée... Nombre de maisons fermées l'hiver ont repris vie et le long de la Grande Plage, les tentes des campeurs pointent leurs chapiteaux multicolores.

Ils sont arrivés! Il y a les habitués de Houat: " Vous savez, je viens ici depuis au moins vingt ans, mais que de changements depuis quelques années!..." - Il y a ceux qui découvrent l'Ile pour la première fois. On a tant fait de propagande: L'Express, le Monde, le Pèlerin s'y sont mis, sans compter

l'exemple du Québec (modernisation en gardant sa personnalité)⁸. L'avenir passe encore par la pêche mais ce sera la pêche scientifique et de culture. Il faut que les jeunes se forment. Vous dirigerez toujours votre destin. Appuyez-vous sur le GPAH (groupement des pêcheurs). Alliez-vous le tourisme, gardez vos terres. Je partirai dans quelques mois, je voulais vous dire ces choses avant qu'il ne soit trop tard ».

Tout est dit en quelques mots.

Ceci est un vrai amen (ainsi soit-il) !

Trouz er Mor d'octobre 1972 (n° 32) accueille le successeur du recteur Marquer, l'abbé Billy, prêtre à Plouharnel en 1950 puis à Le Palais et à Belz. Ses premiers mots soulignent la « personnalité propre » de l'île et invite à « restez vous-même ». Il rappelle que depuis 20 ans « une vague de fond déferle sur Houat et lui transforme son visage »... « La jeunesse est saine et vigoureuse et pleine de promesses... » « Gardez votre esprit de corps ».

Ce même numéro reprend le discours panégyrique prononcé lors du départ du recteur Marquer. Il est utile de le reproduire *in extenso* compte tenu de l'importance de ce qui précède et du résumé exhaustif de l'action réalisée.

« Supplément au n° 32, Le départ de l'abbé Joseph Marquer.

L'abbé Marquer nous a quittés après 7 ans de service dans l'île. Mais son souvenir restera vivant ici et il sera difficile d'énumérer en quelques lignes tout ce qu'il a fait pour l'île : comme pasteur d'abord, et personne ici n'oubliera les sermons « enlevés » où l'Évangile trouvait presque toujours une application à la vie locale ; quelquefois on en prenait « pour son grade » ; parfois nous étions conviés à nous unir pour la pêche, à travailler pour l'avenir de l'écloserie, à ne pas vendre l'île, à ne pas trop se laisser aller aux facilités apparentes de progrès...

Le secrétaire de mairie, c'est souvent grâce à son sens de l'organisation qu'ont été réalisées certaines choses comme l'achat d'un tracteur, les casiers, le ramassage des ordures, les transports de tous genres et les travaux agricoles, l'implantation d'une usine de dessalement et l'installation de l'eau en attendant le tout-à-l'égout, la construction du local pour le camion à incendie, l'organisation du transport pour les enfants en classe au continent. Combien de fois, en cas de difficultés, n'est-ce pas grâce à son sens de l'action que l'on a pu s'en tirer ? Pas d'employé communal, il conduisait le tracteur ; le tracteur tombait-il dans le fossé, il en trouvait un autre ; combien de situations a-t-il débrouillées, de dossiers complétés, de coups de téléphone donnés à droite et à gauche. Il faut signaler les recherches que M. Marquer avait faites dans les vieux registres de l'État-Civil et la connaissance qu'il avait acquise des ancêtres houatais. Ce qui a permis d'arranger bien des affaires de vente de terrain. Combien de fois, en chaire et en privé, n'a-t-il pas conseillé à tous de ne pas vendre l'île !

La « boutique » Saint Gildas lui doit sa survie après consultation de la population.

Mais une de ses créations les plus vivantes est Trouz er Mor qui a maintenant 6 ans. Ce petit journal très lu à Houat et en dehors, a certainement joué un rôle important dans l'esprit qui anime l'île en cette période de trans-

8. Mission des pêcheurs houatais aux Îles de la Madeleine (Québec) en 1972.

formation rapide.

Il faudrait citer pêle-mêle le foyer qui a rendu d'énormes services et dont la gestion est plus difficile qu'on ne le croit, les réunions de l'AGCF, La chorale, le chauffage de l'église, les transports de Houatais en voiture à Vannes ou Lorient, les visites des malades à l'hôpital, le blason de Houat etc....

Le recteur avait toujours table ouverte, la maison était souvent pleine (Anne-Marie en sait quelque chose !) ; depuis les ministres, préfets et députés jusqu'aux ouvriers de passage, en passant par les journalistes, les gens ne trouvant pas de place à l'hôtel, les campeurs chassés par la pluie, les hippies, etc....

Mais c'est souvent autour de cette table que se sont réglées nombre d'affaires et que Houat a acquis bien des avantages que n'ont pas les petites communes de l'intérieur.

M. Marquer est arrivé à Houat à peu près en même temps que l'électricité, il a vu s'installer la télévision, tout le confort ménager, l'eau courante de l'usine, l'invasion des touristes et plaisanciers. Depuis, l'île n'a fait qu'évoluer. En bien ou en mal ? Il est difficile de le dire pour le moment, mais il semble que Houat ait choisi le bon cap, prenant ce qu'il y a de bon dans le progrès tout en gardant le meilleur de ses traditions. Houat prépare l'avenir, tout en préservant à la fois son territoire, en vendant le moins possible de terrain, sauvegardant ce quelque chose qui ressemble à une âme et qui est une certaine façon de vivre que l'on ne trouve que dans cette île.

M. Marquer a orienté cette évolution, cherchant en même temps à nous amener à prendre en main nos responsabilités, à décider nous-mêmes de notre sort ; et nous lui serons reconnaissants de cette aide en un moment important de l'histoire de l'île.

Nous lui souhaitons bonne chance dans son nouveau poste, espérant qu'il n'oubliera pas son ancienne paroisse, et qu'il prendra de temps en temps le chemin de la mer...

Le recteur Billy en juillet 1973 (n° 35) intitule son « Mot du recteur » « La tentation ». Il s'agit de la tentation de vente de terrains et de maisons à des nons Houatais (du continent) « qui deviendraient peu à peu majoritaires et surtout transformeraient l'île ».

Il élargit son propos lors des vœux 1974 (n° 37) en souhaitant « Que nous gardions le patrimoine spirituel et humain de notre île par la fidélité à ce que vous êtes ». C'est l'occasion dans ce même numéro de laisser s'exprimer un poète anonyme (signé S.A.) sous le titre de « Évocation » de l'île de Houat :

« Île de Houat

Le jour où les hordes de la grande terre / Viendront en force pour te prendre / Alerte les canons du vieux fort / Ce n'est pas la première fois / Qu'ils sauront te défendre... »

L'expression est plus guerrière. Qui a influencé l'autre ? Il est impossible de le savoir. L'impression générale semble être de résister à l'invasion voire, de manière plus nuancée, à la conquête. Ce n'est pas la première fois ni sans doute la dernière.

• Événements liés à la vie liturgique

Le premier événement religieux de l'année à Houat est la Saint Gildas, patron de l'île et saint protecteur de l'église. En ce 29 janvier 1966 (n° 4), il fait beau temps pour cette commémoration. L'abbé Aubic est présent, ainsi que le père Mary et le recteur de Hoedic. La procession nous conduit de l'église aux hauteurs du nouveau port. Le feu de joie a été savamment préparé par Laurent. *« Chacun sait que Saint Laurent périt grillé sur un gril. Y a-t-il eu transmission du feu ? Toujours est-il que le feu fut très réussi. Dans le bûcher s'entremêlaient sicots de lande, vieux casiers à crabes, casiers à crevettes, arrosés de coaltar et de gasoil. La torche mise par le père Mary, le feu s'embrase en un clin d'œil et dégage une fumée noire que l'on distinguait de Quiberon, Hoedic et Saint Gildas ».*

Le 30 janvier 1967 (n° 11), le soleil et le beau temps sont toujours de la partie. Le soleil est aussi dans *« les âmes, les cœurs et les voix au cours de la procession »*. Saint Gildas et Saint Goustan (patron d'Hoedic) regardent le feu de joie de là-haut. *« Saint Goustan, paraît-il, se serait avoué battu par l'intensité du feu houatais ! »*

Trois ans plus tard (1970, n° 23), le feu de la Saint Gildas est toujours préparé par Laurent. Mais il se sent bien seul pour ce travail. *« C'est la dernière fois dit-il »*. Il y a moins de jeunes qui participent aux cérémonies, c'est une déception.

« Abandonnons-nous nos traditions ? »

En 1972, l'abbé Mary préside la fête à laquelle il participe depuis 50 ans. C'est l'occasion d'une courte rétrospective (n° 31, mars 1972).

« Il y a 50 ans, l'île de Houat, petite perle de l'Armorique semblait un petit paradis oublié sur la terre où une population vaillante et fièrement chrétienne vivait en paix sous la houlette de Saint Gildas. L'île a changé en 50 ans. Les champs fertiles ont disparu, les ailes des moulins ne tournent plus, la campagne est devenue comme un désert.

*Les chevaux
ont disparu,
les lapins se
font rares, le
vieux port a
cédé à la*



tempête, la fontaine ne suffit plus pour l'eau... Tout espoir n'est pas perdu. Le feu de Saint Gildas est toujours aussi fort. »

Enfin en 1975 (n° 41), de mémoire de Houatais « *Il n'avait jamais venté aussi fort à la Saint Gildas* ». La procession dut être reportée au dimanche suivant. Le feu fut réussi. L'abbé Mary, après sa 52^e participation l'année précédente, ne put quitter Quiberon.

La période de Pâques coïncide avec printemps et résurrection (n° 6, avril 1966). En ce temps de Pâques 1973 (n° 34), le poète rappelle que « *Le temps a laissé son manteau de vent, de froideur et de pluie* ». Il souligne la « *Jeunesse de la nature, la jeunesse de nos cœurs* ». De même, le nouveau recteur Billy rappelle la valeur de la confession qui est un sacrement de réconciliation et un nouveau départ. « *Il y a beaucoup de joie dans le ciel pour un pêcheur qui se convertit* ».

Arrivent vite les mois d'avril, mai, juin, souvent marqués par des pèlerinages et les cérémonies à la gloire de Marie. Ainsi, en 1966 (n° 8), 230 Houatais participent au pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray, patronne des marins et protectrice de la Bretagne. La traversée se fait sur le *Notre-Dame de Confort*, sur le *Dominique* des frères Perron et sur l'*Étoile houataise*.

En 1974 (n° 39), ils sont encore 145 pèlerins. La basilique est comble avec le concours d'autres paroisses du Morbihan. Sept prêtres concélébrent la messe et, l'après-midi, au cours des vêpres, les Houatais chantent à pleins poumons « *Astre Béni du Marin* ».



Le mois de mai est le mois de Marie (1966, n° 7).

« *Mois de mai, mois de Marie*

- O Roannez Karet en Arvor⁹, / O Mam lan a druhé, / Er en doar ar er mor, / Goarnet ho pugalé.

- O Reine aimée de l'Arvor, / O mère pleine de pitié, / Sur terre et sur mer, Gardez vos enfants.

Les Houatais chantent ce refrain depuis des générations. Chaque premier samedi du mois les hommes et les jeunes gens viennent à l'église pour la prière des hommes à Marie. Au cours du chapelet ils chantent avec ferveur ce refrain.

Cette dévotion envers la Vierge vous l'emportez avec vous sur la mer. De tout temps à Houat les noms de bateaux ont chanté les gloires de Marie. Aujourd'hui encore on peut lire son nom sur vos barques : Notre-Dame de Confort, Notre-Dame de Fatima, Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de Joie, Notre-Dame du Rosaire, Reine du Ciel, Reine des Flots, Reine d'Arvor, Astre des Mers, Étoile du Matin, Recours à Marie, Notre-Dame de la Garde, Angélus de la Mer, Reine de la Paix, Immaculée, Maris Stella, Mater Dei »

De manière plus ponctuelle, les Houatais participent à d'autres pèlerinages. Lourdes est un bon exemple. En 1971 (n° 28), 6 choristes de Houat et leur recteur participent au pèlerinage des jeunes de l'Ouest. L'occasion de recueils auprès de Marie avec un voyage d'une semaine qui leur permettra une incursion en Espagne.

En septembre de cette même année 1971 (n° 29), a lieu un pèlerinage diocésain à Lourdes, 31 Houatais y participent dont 6 hommes. Le recteur a recommandé à la Vierge Marie la paroisse et l'avenir de Houat... « *Tant de problèmes se posent pour lui [avenir] aujourd'hui* ».

Pour nos Houatais ce voyage a été un délassément, « *nouveaux horizons, nouvelles têtes* ». Ils ont participé à la « *ferveur des foules qui favorise la prière* » et sont repartis le cœur « *ragaillard* ».

La période des vacances est marquée par deux manifestations annuelles. La kermesse paroissiale de la mi-juillet, en 1966, comme les autres années, connaît un énorme succès (n° 8, septembre 1966). Deux roues de la fortune, une avec produits de la mer (homards, langoustes, crabes) prise d'assaut par les terriens, une autre avec des représentants de nos clapiers et poulaillers pour les pêcheurs du coin. Défilé costumé des enfants, les bénévoles des comptoirs, les musiciens de la Stiren, les binious du cercle Brez Izel...

La procession en mer du 15 août 1966 rassemble 26 bateaux houatais. La chorale est sur le *Notre-Dame de Confort* sonorisé pour l'occasion. Elle se déroule face à la grande plage Treh ar Gouret, à mi-chemin entre Houat et Hoedic. Les bateaux des deux îles se rejoignent. Une gerbe de fleurs est jetée en mer en mémoire des marins disparus. La course de retour au port est assez sportive !

La fin de l'année est marquée par deux grandes fêtes. La fête de la Toussaint qui représente un temps de recueillement auprès des disparus, occasionne une grande participation des paroissiens à la messe,

9. Le cantique « *o rouannez karet en Arvor* » est en fait un cantique à sainte Anne exclusivement. Le premier couplet précise bien « *intron santez Anna* ». (Note de Melvan, Jean-Noël Lanoé)

aux « *vêpres triomphantes* », selon l'expression de Péguy, avec chants de la chorale et voix d'hommes. Les confessions sont nombreuses chez les femmes, les hommes viennent au dernier moment.

- La fête de Noël autour de la crèche marine de l'église « *Quand le petit viendra... tout s'arrangera. Alors ne l'oubliez pas Lui, le petit de la crèche, rajeunissez votre âme de l'éternelle jeunesse de Dieu* ». (décembre 1967, n° 14). Chaque année un arbre de Noël est dressé au foyer Saint-Paul pour tous les enfants des deux écoles. À Noël 1967, 122 enfants ont chanté et dansé autour du sapin. À Noël 1971 (n° 30), le foyer était comble. Le spectacle des enfants était de grande qualité. Les costumes des Bretons et marins étaient beaux « *On avait sorti les vieux tabliers bretons des grand-mères* ».

- L'activité paroissiale

Tout journal local comporte ses rubriques de naissances, mariages et décès. Le bulletin paroissial les regroupe sous le nom de « *Carillons et Glas* ». Les naissances sont régulières en ces années 1960, une dizaine par an, 9 en 1967. Les mariages sont plus irréguliers. Il n'y en a pas entre 1965 et 1967. « *Faudra-t-il fonder une abbaye au Béniguet ou un couvent à la pointe du Tal ?* ». Pourtant, ils reprennent en 1967 : 4 dans l'année, meilleure année depuis 1956. La tendance se poursuit en 1969 avec 4 mariages supplémentaires.

Les décès sont réguliers, année après année et touchent particulièrement les plus anciens. Ainsi les doyens et doyennes se renouvellent-ils au fil du temps qui passe. En 1973 (n° 34), la disparition de Claude le Roux, 36 ans, provoque une énorme émotion dans toute la communauté



Port Saint-Gildas à Houat
dans les années 1960
(carte postale Jos)

houataise. Il meurt accidentellement au large de Belle-Île, par temps de houle. Il était unanimement reconnu et apprécié par ses pairs. : « *Marin et patron clairvoyant, volontaire, homme de méthode, il avait compris qu'il fallait sauver la profession de marin-artisan* ». Il était président du Groupement des pêcheurs artisans houatais (GPAH) et avait pris une part très importante dans le projet et la construction de l'écloserie.

Moins dramatique, et pour cause, les adieux de Louis Marie Augustine, grosse cloche de l'église Saint Gildas, fêlée, mutilée, irréparable qui sera descendue du clocher le 2 février 1966 (n° 5 de mars 66). Elle s'adresse avec humour aux Houatais :

« *Mes chers Houatais,*

Je me nomme Louis-Marie-Augustine, J'ai été bénite pour la paroisse de Houat en 1893, Monsieur l'abbé Bellego étant recteur, j'ai donc 73 ans.

C'était le 28 janvier 1893, jour de la Saint Gildas, que j'ai sonné pour la première fois. Mon parrain Pierre Louis Le Roux avait 15 ans. (...) Il y avait grande liesse ce jour-là à Houat. En mon honneur et en l'honneur de mes deux sœurs qui, elles, vont me survivre, on chanta cette complainte en breton : "Hui, Loeiz, Augustine, Marie, Ferdinand, Marie, Bernadette, Isidore, Joheb, Léonie, Sauet ho poeh, ha mélet Sant Geltas." Ce qui se traduit par : Vous, Louis, Augustine, Marie, Ferdinand, Marie, Bernadette, Isidore, Joseph, Léonie, enflez votre voix, et louez Saint Gildas.

Depuis ce jour, j'ai sonné 73 fois pour la fête de Saint Gildas, et, si mon



recteur ne s'est pas trompé dans ses calculs, j'ai carillonné 706 baptêmes et 161 mariages dans notre île (Le record fut en l'année 1959 : 21 baptêmes). J'ai sonné pour vos fêtes, pour vos joies de famille, mes chers Houatais, mais j'ai sonné aussi pour vos peines et vos deuils. 372 fois j'ai sonné le glas pour vos morts. Deux fois, le 2 août 1914 et le 2 septembre 1939 j'ai pris la voix du tocsin pour annoncer la guerre. D'autres fois hélas je l'ai prise encore pour annoncer les incendies et les naufrages. J'ai connu 13 recteurs et huit maires. Pour vous, Houatais, j'ai sonné tant et tant que je n'en puis plus. Me voilà usée, avec une grande fêlure dans mon corps de bronze... je m'en vais de la caisse, c'est le cas de le dire. Je suis assez âgée pour prendre part au goûter des vieux de Houat, le 20 mars prochain.

Alors avant de disparaître, permettez-moi de vous faire entendre ma voix une dernière fois. Au temps de ma jeunesse on n'entendait à Houat que le bruit du vent et du ressac et la voix des cloches. Plus tard est venu s'ajouter le bruit des moteurs. Maintenant vous entendez... le bruit des haut-parleurs, de la télévision, du cinéma... les bangs supersoniques... bientôt celui de la sirène de la protection civile...

Parmi toutes ces voix discordantes qui vous sollicitent de tous côtés, sachez reconnaître la voix de vos cloches. La cloche : c'est la voix de Dieu, elle retentit à vos oreilles et dans votre conscience. Houatais, que j'ai tant aimés, ne restez jamais sourds à l'appel de vos cloches. »



Village de Houat dans les années 1960
(carte postale Bob)

Fondue, Louis-Marie-Augustine se perpétuera dans la nouvelle cloche qui sera bénie le 19 juin en présence de plusieurs invités : M. Sanguinetti (ministre dans le gouvernement Pompidou) , M. le sous-préfet et M. le curé de Quiberon. Elle s'appellera : Pierre (notre évêque qui l'a bénie), Hubert (notre maire), Léonard (son parrain, seul prêtre originaire de Houat), Marie (sa marraine, qui pendant 30 ans a sonné les cloches), Vanina (en souvenir de Vanina Sanguinetti, fille de M. Sanguinetti décédée en 1955 à Houat, à l'âge de 18 ans).

Autre bâtiment faisant partie de l'église de Houat : les ruines de la chapelle Saint Gildas. Il n'en reste que quelques pans de mur noyés sous les épines. Les ruines sont au Len er Hoed. La chapelle ne date pas de saint Gildas mort à Houat en 570 mais plutôt de la restauration du prieuré au XI^e siècle¹⁰. Une maison attenante, d'une longueur de 25 à 30 m dans sa grande dimension, était probablement l'habitation des moines. Certains voudraient la restaurer. L'abbé Bulot, ancien recteur, avait un projet d'oratoire plus accessible qu'une restauration intégrale, trop coûteuse et d'utilité discutable. « Il faudrait commencer par dégager les ruines de leur manteau de végétation. Y a-t-il des volontaires en été ? » L'appel ne sera pas entendu. Quelques pierres de mur sont encore aujourd'hui visibles.

Enfin, illustration en quelques mots des relations entre recteurs hoedicais et houatais. Ils se connaissent bien et se rendent visite régulièrement, notamment à la célébration de la Saint Goustan, patron de Hoedic, en novembre ou à la Saint Gildas en janvier.

« Les deux îles sont sœurs, les deux recteurs sont frères ». D'une manière plus générale « Rien d'important ne se passe à Hoedic sans que Houat ne soit de la fête et réciproquement. » Ainsi, en ce premier dimanche d'août 1967, « Rendez-vous cet après-midi à la kermesse de Hoedic ». À 2 heures du matin, dans une vieille barque pourrie faisant eau de toutes parts, de jeunes matelots houatais, la figure enluminée et les bras rompus de fatigue à force de ramer revenaient de la kermesse de Hoedic. (n° 13, novembre 1967)

La vie des Houatais

• Population et familles

La population a augmenté régulièrement depuis plus d'un siècle pour atteindre en 1965, 447 habitants. Elle comptait 213 habitants en 1841, 287 habitants en 1921, 372 habitants en 1954. La population féminine est de 240 (118 de moins de 21 ans, 122 de plus de 21 ans) et la population masculine de 207 (102 de moins de 21 ans, 105 de plus de 21 ans). L'écart est important entre les deux sexes, supérieur à la moyenne nationale. Parmi les 105 hommes adultes, 87 ont pratiqué ou pratiquent la pêche maritime, 6 naviguent au commerce, 1 à la marine nationale, 11 exercent des professions diverses.

10. La venue de saint Gildas en Bretagne, et à Houat, décrite dans une hagiographie du XI^e siècle, relève probablement de la « fabrique des saints » plus que de l'histoire. « (...) il n'est pas non plus établi, si du moins cela n'est pas impossible, que Gildas ait fait partie de ces émigrés » Bourguès 2012. Voir aussi Buttin 2005, p. 32. (Note de Melvan)

En 1968, Houat regroupait 136 maisons d'habitation dont 107 résidences principales, 21 résidences secondaires et 8 logements vacants.

On mesure bien à travers ces quelques chiffres la vitalité de l'île dans les années 1960 (niveau de la population, importance des jeunes de moins de 21 ans, prédominance de la pêche, développement maîtrisé des résidences secondaires). La participation à l'élection présidentielle de 1965 atteint un excellent niveau (216 votants sur 229 inscrits soit 94 %). Charles de Gaulle réunit 202 suffrages, soit 94 % des votants.

Les principales familles de Houat proviennent pour une grande part du pays de Rhuys aux XVIII^e et XIX^e siècles. Ainsi on relève, en 1970 (n° 24), les principaux vieux noms de famille suivants.

Les *Le Gurun* sont les plus nombreux (134 sur 460 habitants). Puis viennent les *Le Fur* (85) ensuite les *Le Roux* (61). Les *Scouarnec* ou *Le Scouarnec* sont 38, ils proviennent tous d'un ancêtre commun : Marise Scouarnec (un homme malgré son prénom). Les *Le Berre* sont 12, les *Le Hyaric*, issus de Joseph arrivé à Houat en 1880, sont 21. Les *Perron* sont 25, et descendent de Mathurin, arrivé à la même époque à Houat, comme cultivateur. Les *Kermorvant* (18) sont plus récents et semblent être arrivés dans les années 1920. Ces 7 familles représentent 85 % de la population.

- Cadastre, répartition des terres

« *Le cadastre de Houat : un monument et un mystère* » (n° 22, janvier 1977). Il remonte à 1842, plus de 120 ans. La superficie de l'île serait de 660 ha¹¹. Les falaises, dunes et pâtures recouvrent 115 ha ; restent 485 ha divisés en plus de 4000 parcelles dont les habitants sont propriétaires. L'île est divisée en quatre sections : la section des Landes avec le Beniguet, la section du Menhir, la section du Diabarh-Men (à l'intérieur des pierres), la section du Bourg.

Chaque famille possède plusieurs parcelles aux quatre points cardinaux et donc non juxtaposées. On imagine le morcellement aujourd'hui. Là où il y avait un propriétaire autrefois pour une parcelle (il y a 120 ans), il y en a peut-être 50 aujourd'hui. Ajoutons qu'une parcelle est constituée de 2 à 5 sillons selon les cas. Le sillon mesure 80 à 90 centimètres de large sur 50 à 60 mètres de long. En 1974, il est décidé d'étudier un nouveau cadastre. Des réunions sont organisées, des discussions ont lieu pendant plusieurs mois. On n'en mesure pas encore le résultat. Cependant, cette complexité du cadastre n'a pas empêché la cession de terrains à des non-Houatais. On relève que de 1932 à 1972 plus de 62 hectares ont été vendus soit 13 % de nos 4 000 parcelles. Les acquéreurs extérieurs sont 40 dont 28 ont réalisé une construction et 8 ont un projet de construction.

En été, au plus fort de la saison, la population houataise est multipliée par 2. Ainsi en 1967, début août, on compte 450 Houatais sédentaires, 220 campeurs libres, 85 estivants en location, 72 membres de camps de groupe, 60 plaisanciers au port sans maison à Houat, 50 estivants à l'hôtel, 28 résidents secondaires, 20 logés chez parents et amis. Il faut

11. Ce chiffre, publié par *Trouz er Mor* et décliné dans les lignes suivantes, semble contestable. Pour l'INSEE, il est de 291 ha.

y ajouter 100 visiteurs quotidiens en moyenne. On est bien loin des chiffres des années 2000.

- L'eau

Après l'arrivée de la fée électricité en novembre 1963, reste à résoudre le problème de la distribution de l'eau courante à l'ensemble de la population houataise. En mars 1966, doivent commencer les premiers travaux de construction d'un château d'eau au Fort. L'alimentation en eau sera double : captage de la source du Salus et construction d'un château d'eau de 500 m³ à l'ancien fort. Par la suite devrait être réalisée, à la charge de l'État, une usine de désalinisation.

Des questions restent posées. *« Les 500 m³ suffiront-ils en été ? Comment évacuer les eaux usées ? Un tout-à-l'égout ne s'impose-t-il pas ? Quelle eau donnerons-nous aux campeurs ? »* (n° 9). En 1968, les deux réservoirs d'eau et le réseau de distribution sont réalisés. La station de désalinisation de l'eau de mer sera mise en route en 1972. Enfin, le tout-à-l'égout sera installé en 1973.

- La boutique, coopérative Saint-Gildas

Prône du recteur à la messe du 14 janvier 1968 (n° 15). La coopérative existe depuis 140 ans, créée en 1828 par le recteur Mathurin Simon, 3 ans après la cantine. La « cantine » servait à boire et à manger aux pêcheurs et le recteur utilisait les bénéfices dans l'intérêt général assisté dans sa gestion par 12 anciens, à une époque où Houat n'était pas une commune. On prêtait de l'argent sans intérêt pour refaire les bateaux. La coopérative ou boutique servait aussi l'intérêt général avec une destination « paroissiale ». Les revenus allaient à la réfection de l'église, au presbytère, à l'école et au maintien des sœurs de Kermaria.

« La boutique existe toujours et elle a encore sa raison d'être, elle fait crédit et répond à la pauvreté ». Compte tenu de sa destination sociale et religieuse, la boutique est tenue par une sœur. Or la congrégation de Kermaria, en raison de son recrutement, ne peut plus maintenir une sœur pour la boutique (les autres sœurs restent à Houat).

Que faire ? Le recteur déclare :

« Après réflexion je propose la mise en gérance libre. Le gérant libre travaillera, disposera des revenus. Il payera une redevance de location à la paroisse, propriétaire du fonds. Je propose un vote sur ce sujet : pour ou contre une gérance libre ou une gérance paroissiale réalisée par des employés salariés s'appuyant sur un conseil paroissial de 5 membres pour veiller à la bonne marche de la coopérative et partager les revenus. »

La consultation du 29 janvier 1968, ouverte aux 230 Houatais et Houataises de 21 ans et plus, réunit une très forte participation avec 209 votants : 192 pour une gérance paroissiale, 17 pour une gérance libre. Le conseil paroissial est désigné. Le recteur prend acte du vote et souligne le fonctionnement démocratique de ses institutions.

À partir du 1^{er} mai, M. et M^{me} René Scouarnec assurent la gérance de la boutique, leur candidature ayant été retenue par le recteur et le conseil paroissial. Quelques années plus tard, en 1972 (n° 31), la boutique est contrainte de céder ses locaux à la mairie qui a besoin de s'agrandir pour faire face à la gestion municipale de plus en plus impor-

tante. Que va-t-elle devenir ? Doit-elle être maintenue ou disparaître ? Une nouvelle consultation, le 20 février 1972, rassemble 238 paroissiens pour répondre à ces questions. 230 voix sont en faveur de la continuation de la boutique paroissiale (97 %). Le recteur peut affirmer : « *Devant un tel plébiscite, la paroisse décide de passer à l'action et de construire.* » Ce qu'on appelle maintenant l'ancienne cantine devient, en 1974 (n° 40), salle de la mairie, salle du cadastre, infirmerie, pharmacie, salle d'attente, cabinet médical ou dentaire. Le nouveau bâtiment de la coopérative doit être construit au lieu-dit l'Étang, il sera réalisé à l'emplacement actuel du centre médical.

- Liaisons avec le continent

« *Les amis des îles* » sont des pilotes et mécaniciens de l'hélicoptère de la protection civile Alouette III. Ils volent par des vents atteignant 50 nœuds et sont toujours dévoués à répondre aux urgences (n° 4).

Un nouveau courrier maritime est inauguré en 1967 : l'*Enez Houad*, île de Houat en breton finistérien¹² (n° 13). « *Nous aurions préféré le nom de Inizen Houad en breton vannetais que nous pratiquons à Houat mais... l'homme propose et l'administration... dispose* ». Il a fière allure. Il transporte 180 passagers et mesure 19,28 m de long entre l'étrave et l'arrière de l'étambot et 6,50 m dans sa plus grande largeur. Il comporte deux hélices latérales actionnées chacune par un moteur Baudoin de 150 CV. Il desservira 4 jours par semaine Quiberon, Houat, Hoedic tout au long de l'année. L'été, il permettra de faire l'aller-retour tous les jours avec le continent. Les patrons armateurs sont Abel et Guitton Le Gurun. Entre le 15 juin et le 15 septembre Y. Le Roux transportera également les voyageurs sur le bien connu *Notre-Dame de Confort*.

- « *Vents de Terre et Vents de Mer* »

Trouz er Mor se veut le « *messager* » des nouvelles concernant Houat pour les Houatais de l'île bien sûr, mais aussi les Houatais du continent, les Houatais qui naviguent...

À ce titre il donne des nouvelles de tous ceux qui, éloignés, souhaitent échanger avec le pays par l'intermédiaire du bulletin. La période de fin d'année est l'occasion de nombreux retours, de nombreuses visites dont *Trouz er Mor* se fait l'écho attentif. Fin 1966, par exemple, 38 jeunes Houatais et Houataises sont à l'école en dehors de Houat. Cinq représentent dignement Houat dans la « Royale », deux sont à la marine de commerce, un à la navigation fluviale du Rhin. Toutes ces nouvelles sont nominales comme les rubriques « *Carillons et Glas* » déjà évoquées. Elles entretiennent le lien social avec la grande majorité de la population. Elles permettent en particulier de voir évoluer les jeunes dans leur formation, leurs obligations et leurs métiers.

- Vie associative

Elle est importante et touche l'ensemble des catégories de la population. Le mouvement associatif des pêcheurs qui mérite un développe-

12. Il s'agit plutôt du KLT, dialecte qui unifie C(K)ornouaillais, Léonard et Trégorois. Le Finistère est coupé en deux zones avec deux dialectes différents, Cornouaillais et Léonard. (Note de Melvan, Jean-Noël Lanoë)

ment particulier sera traité dans les chapitres de la vie économique de Houat.

L'une des principales associations, tournée vers les jeunes, est l'ASH (Association sportive houataise). L'essentiel de son activité concerne le foot, traditionnellement très pratiqué par les jeunes Houatais. Le suivi des performances est permanent, les commentaires engagés, les résultats orientés plutôt dans le bon sens mais irréguliers. Ainsi en cette fin 1965 (n° 2) les deux équipes de l'ASH se distinguent. « *Le secret de leur succès est la forme physique. Ils s'entraînent régulièrement. Ils ne boivent pas, ils ne fument pas, alors que sur le continent tant d'équipes souffrent du "bal du samedi soir" et "des tournées de cabaret du dimanche matin". Pas chauvins les Houatais !* »

Début 1967, l'équipe première passe par une période noire. L'ASH « *aura à cœur de ne plus décevoir supporters et dirigeants. Le prochain match doit être préparé avec sérieux si nous voulons nous sortir de l'ornière* ». L'ASH terminera 4^e « *Ce n'est pas déshonorant mais on sent qu'on peut faire mieux avec plus de conviction et de constance* ».

À la mi 1969, les « *blancs et rouges* » de Houat décrochent la « *timbale* » et montent de 3^e en 2^e division (n° 20). Seront-ils champion des champions de 3^e division ? En tout état de cause, un grand bravo. En 1971, l'ASH est en promotion de 1^{ère} division. La saison s'annonce difficile, il faudra s'accrocher. Fin 1973, le début de saison est mauvais. Les spectateurs réagissent provoquant quelques incidents regrettables. Quelques mois plus tard la réaction a eu lieu, le sauvetage est proche. Le début de la saison 1974-1975 est satisfaisant mais nécessite une mise au point avec les joueurs « *Dans une association sportive, chacun doit prendre ses responsabilités* ».

Les jeunes Houatais ne pratiquent pas que le foot, ils essayent d'organiser leurs loisirs en prenant en main la gestion du Foyer des jeunes (n° 3, janvier 1966) encouragés par le recteur qui se défend de diriger en « *maître et seigneur mais reste à l'écoute* » pour favoriser la mise en place du foyer. Cela prendra évidemment quelque temps mais le succès sera là en mai 66 (n° 7) lors de la séance récréative. Salle comble, spectacle de danse, de comédie... Les jeunes ont tout assuré : mise en scène, machinerie, buvette... « *Le foyer a montré de quoi il est capable* », ce qu'il peut apporter aux jeunes dans le domaine culturel.

L'action des jeunes s'élargit en 1971, avec la naissance du CJH, traduisez Club des jeunes Houatais, dont l'objet est d'encadrer des activités entreprises par les jeunes de Houat (n° 29). Cette nouvelle association utilise la salle de la paroisse pour ses activités du soir et veut développer la voile et la plongée sous-marine. Des activités bricolage sont également organisées. On évoque le volley-ball, le théâtre... Le projet est ambitieux, bonne chance à cette nouvelle association !

En ce début d'année 1966, les mamans apprennent à se rencontrer régulièrement (mensuellement) pour « *mettre plus de joie dans leur vie, plus de courage, plus de foi* ». Elles parlent de leurs enfants, garçons et filles et réfléchissent sur la manière de leur inculquer la charité. Elles décident d'organiser régulièrement le « *goûter des anciens* ». Le succès est rapide puisque, le 18 février 1968 (n° 15) :

« *À minuit on a vu sortir du foyer des paroissiens et des paroissiennes qui ont passé 80 ans ! Que pouvaient-ils y faire à cette heure... et à cet âge ?* »

Ils terminaient tout simplement l'après-midi du goûter des anciens. Le foyer était magnifiquement décoré, les tables fleuries, les servantes arboraient leurs plus beaux sourires ».

Plus de 50 anciens étaient présents. Gâteaux, café, chansons, danses... À 20 h 30 on remet ça au foyer : « *Je n'ai jamais autant ri, ni jamais autant dansé* ».

• Voyages

Est-ce lié à leur insularité, les Houatais aiment voyager. Les occasions sont diverses. Outre les pèlerinages à Lourdes, Sainte-Anne-d'Auray déjà évoqués et les voyages professionnels dans le cadre de la pêche que nous verrons plus loin, les Houatais participent à des voyages organisés au niveau du département ou de la commune. Ainsi, en 1971(n° 28), trois Houatais font le pèlerinage de Colombey : deux nuits de car, une journée de visite. Réception par le gendre du général. « *Il faudrait que tous les Houatais voient cela* ».

En mai 1973 (n° 35), 50 Houatais s'embarquent pour 2 jours visiter Jersey. Bus à Quiberon jusqu'à Lann-Bihoué, avion jusqu'à Jersey (baptême de l'air pour la plupart), 37 minutes de vol. Visite de Saint-Hélier, de l'île aux dimensions proches de Belle-Île, des champs d'oeillets.

« *Vents de Terre et Vents de Mer* » rapportent fidèlement numéro par numéro les nombreux déplacements individuels des jeunes pour des études et jobs hors saison sur le continent et les mouvements des adultes liés à la vie maritime.

Ainsi, les Houatais voyagent, reviennent, repartent et re-reviennent souvent.

• Vie civile

La presse locale paroissiale n'est pas le bulletin de la municipalité. Aussi ne reprend-t-elle pas, sauf exception, les comptes rendus des délibérations du conseil municipal. On ressent néanmoins au fil des années une ouverture sur la vie civile.

Ainsi, en septembre 1966 (n° 8), on évoque le séjour pour la première fois sur l'île de deux gendarmes pendant la saison d'été. Ils ont conquis la sympathie des Houatais et des estivants.

À l'été 1967 (n° 12) et avant la saison estivale, le maire a pris un arrêté interdisant le débarquement à Houat d'automobiles de tourisme et de caravanes pour des raisons « *de sécurité et de tranquillité* ».

Les élections municipales de 1971 (n° 28) sont l'occasion d'élire la seule liste présentée, celle du maire sortant Hubert Le Berre. Sur 240 inscrits, le taux de participation est très important : 219 votes soit 91 %. Les onze colistiers sont élus au premier tour. Hubert Le Berre est réélu maire pour 6 ans, après 17 ans déjà effectués à la tête de la municipalité. À noter que tous les conseillers élus sont marins-pêcheurs et que leur moyenne d'âge est de 39 ans et demi. 10 commissions municipales sont constituées traitant des principales préoccupations de l'île.

Début 1972 (n° 31), le conseil municipal adopte les armoiries de Houat (d'azur à la fleur de lys), occasion pour le recteur d'applaudir au choix effectué, synthétisant le passé de l'île, son présent et son avenir.



Hubert Le Berre
Maire de Houat de 1954 à 1977

« Il évoque le passé de Houat : le fond d'azur évoque notre position insulaire en plein océan et les origines maritimes de la population. Il évoque aussi notre ciel plus ensoleillé que le continent ; la fleur de lys, c'est cette fleur qui est sur le manteau de Saint Gildas dans la statue de l'église. C'est le lys des rois de France. Il est représentatif du présent et de l'avenir de Houat, la mer reste le champ de travail pour demain, le ciel ensoleillé accueille de plus en plus de plaisanciers ».

Et encore...

« La fleur de lys est la fleur de Houat. Elle est nommée *Lilium maritimum*¹³. Elle représente le caractère particulier de notre île. C'est une plante, pourquoi ne pas reprendre l'agriculture ? Le lys est symbole de virginité, Houat doit garder son capital de beauté naturelle en la maintenant à l'abri des pollutions ».

Au 1^{er} septembre 1974 (n° 39), les élections présidentielles réunissent 224 votants sur

240 inscrits (93 %). Au deuxième tour Valéry Giscard d'Estaing rassemble 198 voix, soit 88 % des votants.

La vie économique de l'île

• La pêche

L'économie a beaucoup évolué depuis le début du XX^e siècle. Jusque dans les années 1920-1930, l'île vivait en auto-subsistance : pêche, élevage, agriculture. Les conséquences de la dernière guerre mondiale, la destruction du vieux port au début des années 1950, l'arrivée d'une nouvelle forme de confort au début des années 1960 ont profondément modifié l'économie de l'île. Les activités traditionnelles d'élevage et d'agriculture ont été peu à peu délaissées, la pêche omniprésente depuis toujours est devenue l'activité essentielle, pour ne pas dire la mono-activité de l'île. Nous avons noté que, sur 105 hommes adultes houatais en 1965, 87 ont pratiqué ou pratiquent la pêche maritime, soit plus de 80 %. De même, l'ensemble du conseil municipal est composé exclusivement de marins-pêcheurs. Enfin, l'essentiel des « *recommandations, des directives* » du recteur touchant à la vie temporelle de l'île est consacré à la pêche et aux pêcheurs. En 1970 (n° 24), Houat compte 30 bateaux de pêche, regroupant 85 hommes et armés de 5 300 casiers.

13. Lys maritime, *Pancratium maritimum*.

La pêche aux crustacés au casier représente près de 90 % de l'ensemble du chiffre d'affaires (36 % pour les tourteaux, 20 % pour les crevettes bouquets, 17 % pour les homards, 14 % pour les araignées, 1 à 2 % pour la langouste¹⁴). Le reste de l'activité se répartit entre la coquille Saint-Jacques à la drague et la pêche aux poissons à la ligne.

Être pêcheur pour un îlien est un métier naturel : patron pêcheur ou marin-pêcheur. Pourtant, le métier est rude, dangereux et connaît des résultats aléatoires, tenant compte d'un grand nombre de facteurs : météo, saison, marée, peuplement des eaux, concurrence,... qu'on ne maîtrise pas.

Aussi, être « *bon pêcheur* » c'est savoir suivre des principes d'action : au-delà du « *pif* » il y a la patience, l'attente. Au-delà de la chance ou « *du pot* » il y a le courage, la résistance... Réussir dans ce métier suppose la synthèse de nombreuses connaissances et de qualités d'homme. C'est un métier difficile.

Au printemps 1966 (n° 7), les araignées abondent, les prix de vente aux mareyeurs s'effondrent.

Fin 1967 (n° 14), il y a peu de crevettes mais à un bon prix. La saison du crabe n'est pas bonne, les explications sont nombreuses (surproduction, revendeurs, concurrence des mers froides...) mais insuffisantes. « *Le pêcheur houatais se contente-t-il du qui vivra verra, ou est-il prêt à agir ?* »

Le printemps 1968 (n° 16) sera perturbé à bien des égards : araignées trop nombreuses, prix des crabes très bas, grèves générales qui empêchent les expéditions de poissons.

Juillet et août 1968 (n° 17) ne sont pas meilleurs pour les homards et langoustes. Les marges diminuent. On évoque en haut lieu la reconversion des pêcheurs.

Pourtant la saison 1970-1971 est globalement favorable (n° 28). 230 tonnes de crabe, 180 tonnes d'araignée, 60 tonnes de coquilles Saint-Jacques, 20 tonnes de *bezus* (dorades grises), 13 tonnes de crevettes, 10 tonnes de bars et mulets. Au total 500 à 520 tonnes.

1972 sera beaucoup plus contrastée (n° 31). La coquille est absente, la crevette n'atteindra que 6 tonnes, le crabe s'est vendu à un prix correct car on a limité les quantités.

Fin 1972, les prix sont bons mais on manque de marchandises, en particulier de crevettes. La coquille est une réussite, « *bonne gestion du capital* ».

Début 1974 (n° 37), la situation est une nouvelle fois inversée : bonne saison de crevettes, la coquille ne dépasse pas les 20 tonnes. Les prix sont meilleurs et les horaires de travail moins exigeants. Cependant la saison sera mauvaise pour l'araignée alors qu'elle sera bonne pour le crabe. Les prix de revient augmentent fort, le gasoil a doublé (choc pétrolier).

On le voit, les années se suivent et ne se ressemblent pas. Les raisons peuvent être nombreuses. Les conditions climatiques, bien

Blason de Houat, créé en 1972



14. Jorion 2012.

sûr, mais aussi la gestion quantitative des ressources, les prix de revient, les prix de vente, la concurrence. Les variations sont trop importantes d'une année à l'autre. La pêche houataise, artisanale et individualiste doit s'organiser pour avoir un poids plus important et ne plus subir. Une première initiative est prise début 1966 (n° 7) avec la création du Comité local des pêches de Houat. Son premier objectif est la surveillance des réserves de homard autour de l'île. Pourtant, il faut aller plus loin. Des voyages en Hollande (1968, n° 15), en Allemagne (1969, n° 19) de pêcheurs houatais sont l'occasion de prises de conscience.

« L'évolution est telle que l'isolationnisme est périmé et l'avenir ne s'éclairera que par une action concertée où les intérêts de tous seront défendus. (...) Découverte de l'organisation de la pêche allemande dont l'avenir semble assuré grâce aux initiatives des pêcheurs eux-mêmes soutenus par le gouvernement et la région. (...) Découverte du rôle de la coopérative des pêcheurs. (...) Il faudra bien qu'on arrive à faire quelque chose de semblable ».

Des réunions sont organisées à Houat, début 1969, par l'Union des coopératives du Morbihan sur les groupements (Le Croisic, Étel...). Un biologiste à Concarneau présente ses travaux avec la profession, sur le repeuplement des fonds en crustacés et l'aménagement de la pêche côtière.

Le recteur avait exhorté les Houatais à prendre leur destin en main lors de ses vœux du début de 1969 (n° 18).

En janvier 1970 (n° 22), on parle maintenant d'élevage d'animaux marins. À Saint-Pierre-Quiberon, on élève des crevettes produites depuis l'œuf jusqu'au stade commercial. Une crevette impériale de 4 mois pèse 20 grammes. *« Faut-il refuser le progrès ? Allons-nous réagir ? »*

Les esprits ont évolué. Au premier trimestre 1970 (n° 23), le Groupement des pêcheurs artisans houatais (GPAH) est en train de naître. Il regroupe 10 pêcheurs représentant les 3 catégories de bateaux. Il entend entrer dans l'Unicoma (Union des coopératives de pêcheurs maritimes).

Le groupe de travail créé en février s'est dissout. Il a conclu à la *« nécessité de s'organiser à Houat »* en resituant le port dans le contexte breton, français voire européen. Au cours de l'assemblée, 33 pêcheurs dont 13 patrons discutent *« ferme »* de la discipline indispensable à imposer pour progresser. Un représentant d'Unicoma préparera les statuts du groupement. Il faudra 7 Houatais au moins qui s'engagent et 1 million d'anciens francs pour démarrer¹⁵.

« L'unanimité est encore loin d'être faite mais l'enfantement ne se fait-il pas dans la douleur ? »

Le recteur se félicite de la création du GPAH. *« Un tel groupement va dans le sens de la doctrine sociale de l'église et est bien dans le sens de l'histoire houataise... ».*

La création officielle du GPAH a lieu le 7 novembre 1970 (n° 25). Le premier acte du groupement est le conditionnement de la crevette.

15. Soit 10 300 € de 2011 (Insee.fr).

24 femmes vont y travailler dans le local provisoire de Gorlay. Deux autres actions démarrent : la formation (capacitaire) des futurs patrons et la création d'un cantonnement à homards.

Les actions sont concrètes. Malheureusement, à l'assemblée générale, beaucoup « *écoutent sans s'exprimer* ». Il y a beaucoup à faire.

En janvier 1971 (n° 26), l'activité crevette (pesage, cuisson, tri, conservation en chambre froide, expédition) est effective. Elle rassemble 11 bateaux. La production n'est pas élevée mais les prix sont bons. Au printemps 1971, un essai de commercialisation en commun de l'araignée auprès d'un important mareyeur est entrepris. Le prix négocié est assez bas mais il serait garanti jusqu'à la fin de la saison.

Deuxième semestre 1971, le GPAH étudie le problème du mareyage. Le groupement essaie de commercialiser une partie de la pêche en « *circuit témoin* » pour examiner l'offre de prix et peser sur les mareyeurs. Cette initiative n'est pas aisée.

Début 1973 (n° 34), les Houatais adressent à tous les comités locaux, aux personnalités et à la presse une lettre ouverte sur l'avenir de la pêche côtière. Ils proposent un projet de « *Ceinture bleue* » pour protéger la mer et la repeupler. « *Une mer propre pleine de faune et de flore serait maintenue et défendue contre la pollution et les prédateurs dans la bande côtière bretonne. Le repeuplement des espèces nobles serait favorisé grâce à des écloséries* ». Un nouveau projet important va prendre forme. Il consiste à bâtir une éclosérie pour les bébés homards. Le premier coup de pioche est donné le 26 février 1972 sur le lieu-dit Stang er Rizel. 40 pêcheurs participent activement au chantier. En mars 1973, l'installation de chauffage est terminée et la dalle peut être coulée, avec toujours la participation active des pêcheurs. Pour sa première saison (mai à septembre 1973), l'éclosérie produit 154 000 post-larves de bébés homards. 92 000 sont immergées au large de Houat. Les bébés homards proviennent de 250 homards fournis par les pêcheurs (n°36).

On expérimente l'élevage de la crevette-bouquet. On s'équipe pour produire du naissain de coquilles Saint-Jacques, ormeaux, palourdes... afin de repeupler les fonds. Bref, les essais sont nombreux et à potentiel. Ainsi, en 4 à 5 ans, les pêcheurs de Houat se dotent de deux organisations (GPAH et éclosérie) qui semblent très porteuses d'avenir et confirment ainsi l'activité principale de l'île.

Activité principale ? Oui, tout le monde semble bien d'accord, elle correspond à l'histoire de l'île et donc à sa vocation.

- Le tourisme

Mais le monde change très rapidement dans ces années 1960-1970 et Houat, qu'elle le veuille ou pas, est de plus en plus ouverte vers l'extérieur et voit se développer chez elle le tourisme. Est-ce une nouvelle chance pour l'île, une nouvelle activité économique à développer de manière contrôlée ? Les prises de position vont être nombreuses, différentes, parfois nettement opposées. La solution pourrait être un équilibre à établir entre la vie « insulaire » des autochtones et la vie « îlienne » d'aujourd'hui et de demain, ouverte à de nouveaux arrivants respectant l'île.

Trouz er Mor et le recteur expriment bien, en 1966 (n° 8), ce que ressentent les premiers estivants et le bien-fondé de les accueillir.

« Chaque été, Houat est très heureux d'accueillir un nombre sans cesse croissant d'estivants. Il y a d'abord les vieux habitués de notre île. Houat fait partie de leur vie, et ils ne conçoivent pas de passer l'été ailleurs. À plusieurs de ceux là, j'ai demandé ce qu'ils appréciaient. "Houat nous repose... des fatigues du corps et des fatigues de l'âme". Les fatigues du corps ; tant nous avons plaisir à sillonner la mer, à nous promener au bord des criques... à nous pénétrer loin du bruit de la foule et des autos, du silence et du calme qui règne à Houat. Les fatigues de l'âme... "Un chrétien, m'a dit l'un de ces estivants, ici se fait une âme neuve !" Ce qui y contribue c'est le silence sans doute et le calme... on ne trouve pas le Seigneur dans le bruit... mais c'est aussi le contact le dimanche et les jours de fête avec la foule des Houatais chantant de tout leur cœur la grand-messe à Houat. La grand-messe à Houat, Monsieur le recteur, vous n'avez pas idée, comme ça peut nous faire du bien. Voilà une forme d'apostolat bien houataise que nous continuerons de notre mieux. »

Il y a des estivants plus nouveaux, campeurs ou pensionnaires de l'hôtel ou des familles. Chacun se laisse prendre au charme de l'île et se promet de revenir. À tous nos estivants nous souhaitons un bon hiver. En attendant de les revoir l'an prochain, *Trouez er Mor* les tiendra au courant des Échos de la vie houataise.»

Les choses semblent claires, tout comme la position du conseil municipal (1966, n° 9) à propos des « propriétés Bolloré ». C'est une première pour *Trouz er Mor* qui reprend dans ses feuillets les délibérations du conseil. Elles se résument ainsi.

« En 1929, pour construire le port d'Er Beg la commune vend à M. Bolloré 55 hectares pour 116 000 F¹⁶ et demande à M. Bolloré de donner l'eau à la commune. D'où l'ancien château d'eau qui, terminé et malgré le creusement d'un puits profond de 20 m, ne donne que de l'eau saumâtre impropre à la consommation. Cette vente-échange existe dans les archives communales. On ne peut la contester même si on la regrette. Que va devenir ce terrain s'il était mis en vente ? Le conseil municipal répond.

"S'il s'agissait de construire, la réponse est dans le cadre du plan d'urbanisme dont l'établissement est en cours. Ce plan ne peut s'établir sans l'avis de la municipalité. Le conseil déclare qu'il est impossible de donner son assentiment à des projets de construction le long de la grande plage pour que Houatais, estivants, touristes puissent continuer à jouir à plein du charme de cette grande plage". Houat soutient l'extension du tourisme, quoiqu'on en dise, mais préfère à un tourisme tapageur et envahissant, des estivants qui y viennent pour y jouir du calme, du repos, du silence... valeurs réelles et trop rares pour qu'on les brade. Il peut arriver qu'un jour la pêche ne donne plus et que tous les efforts se tournent vers le tourisme pour que l'île fasse vivre ses habitants... Nous n'en sommes pas encore là. Par ailleurs, Houat n'a pas, en eau et en tout-à-l'égout, les installations pour faire face à la multitude.

16. Soit 65 000 € de 2011 (Insee.fr). La propriété Bolloré sera par la suite intégrée dans les 57 ha du périmètre d'intervention du Conservatoire du littoral, cf. Blot 2011.

En utilisant le tourisme à la mesure de nos moyens nous aurons le temps de voir venir et d'aviser. »

La recherche d'équilibre est évidente : bienvenue aux estivants qui connaissent Houat et la respectent. Non, au tourisme de masse, tapageur et envahissant.

Marina Siataphile (*Siata* : Houat, *phile* : qui aime) exprime à *Trouz er Mor* le même point de vue à l'issue de l'été 1967 (n° 13).

« Houat est une île aux trésors. Le chant des Houatais à la messe est prenant, même s'il n'est peut-être pas aussi fort que celui des Hoedicaïs qui font trembler la voûte de leur église. En juillet août la grande plage était couverte de toiles de tente. Malheureusement il y a des indisciplinés qui polluent en laissant leurs détritus. J'ai passé 3 mois excellents à Houat. Vos îliens ont des qualités qu'on ne retrouve plus sur le continent, mais l'évolution se fait sentir. Vous avez maintenant l'électricité, la télé et bientôt le service d'eau. Protégez Houat, son charme, son silence. Qu'elle reste l'île aux trésors. »

Les estivants ressentent ce besoin de mieux connaître l'île et ses habitants, tout en étant eux-mêmes mieux reconnus. En juin 1968 (n° 16), *« Pourquoi ne pas créer un conseil de vacanciers et amis de Houat qui servirait de lien entre vacanciers et Houatais de souche ? »*.

Le recteur encourage cette idée et demande de proposer les moyens nécessaires à sa réalisation. Dans le même esprit, semble-t-il, la municipalité veut continuer à *« offrir le camping sauvage aux habitués »*, celui-ci est interdit sur l'ensemble du Morbihan mais *« toléré »* à Houat sous certaines conditions. Ceci fait l'objet de prises de position très opposées les unes des autres. Elle invite à la formation d'un club ou d'une association de campeurs habitués de Houat pour régir elle-même le camping pendant les mois d'été. Nous sommes en 1968-1969, époque de l'auto-gestion et de la participation. Qu'en sera-t-il ?

Le recteur, début 1970, centre une partie de son éditorial sur cette recherche d'équilibre indispensable.

« Évitions d'être annexé par le continent qui vient à nous sous toutes ses formes. Soyons clairvoyants et solitaires. Clairvoyants,



c'est contrôler le tourisme pour ne pas bouleverser notre vie. Solidaires, c'est grouper les Houatais de toute l'année et les Houatais de l'été qui acceptent de se rallier à cette cause ».

De fait, le développement du tourisme semble se prolonger de manière constante et régulière, voire assez cohérente. Fin 1973 cependant, on observe qu'il y a eu beaucoup d'estivants et de passagers cet été. « *Les gens éprouvent le besoin de se ressourcer* ». Mais on a sans doute « *fait trop de publicité* » pour Houat dans les principaux journaux et revues. On semble quelque peu inquiet, au printemps 1974 (n° 38), en constatant la fin de la « *tranquillité* » et le trop de « *propagande* ». Le nouveau recteur estime nécessaire d'alerter les Houatais. « *Prenez garde que vos jeunes ne fréquentent des groupes trop adonnés à l'alcool ou à la drogue. Mais oui !* ».

Le ton semble avoir évolué venant après « *l'évocation* » publiée en janvier 1974 (n° 37). « *Le jour où les hordes de la grande terre viendront en force pour te prendre...* »

De fait « *l'équilibre* » n'est pas établi, loin s'en faut, semble-t-il, puisque le camping, tel qu'il existe, ne semble plus pouvoir durer. En effet, 1 100 campeurs sont présents à Houat le 15 août 1974 (n° 40) occasionnant « *des dégâts sur les dunes et posant des problèmes de consommation d'eau et de volume de déchets* ». Il faut trouver un emplacement pour un camping agréé. Les avis divergent : falaise de la grande plage, presque au-delà du vieux port ou lieu-dit du menhir... Des études vont être entreprises comparant les difficultés d'implantation et les devis... Important programme de travail qui va prendre des années.

Ainsi, on peut se demander, en ce début des années 1970, si on n'enregistre pas une forme de crispation, voire plus, vis-à-vis de ce tourisme dont on apprécie mal les limites de développement. Ce sentiment favoriserait-il de nouvelles réflexions sur l'équilibre économique de l'île et sur l'ouverture de nouveaux chantiers ? Deux domaines d'activité qui ont fait partie de la vie de l'île vont être réétudiés.

- L'agriculture et l'élevage.

Houat en vivait par nécessité. Ils permettaient l'autosubsistance et donc l'autonomie et la liberté. Aujourd'hui, s'ils réapparaissent, ce n'est pas pour les mêmes raisons. Il s'agit plus d'une recherche d'équilibre entre diverses activités dont certaines, comme la pêche, peuvent paraître menacées à moyen ou long terme et d'autres préoccupantes, comme le développement du tourisme et la perte de contrôle. Ainsi, pourquoi ne pas envisager un retour de ces activités de culture et d'élevage dans une conception nouvelle. Dès le début 1969 (n° 18), le recteur met en garde les Houatais sur la tentation de vendre leurs terrains en leur signifiant qu'ils pourraient passer de « *la liberté à l'asservissement* » et en les alertant sur le risque qu'ils prendraient pour leurs enfants. « *La terre aujourd'hui inculte, nous pouvons avoir besoin de la cultiver pour vivre, si un jour la mer ne nourrissait plus son homme* ».

En mars de 1971 (n° 27), un article est publié par Trouz er Mor en faveur d'un essai d'agriculture dans l'île. Il rappelle la fin du XIX^e siècle, avec ses champs et ses troupeaux et déplore de laisser en friche un « *champ magnifique de 50 hectares d'un seul tenant comme celui du Menhir* ». Ces terres ont été interdites de construction. Elles ont perdu

de leur valeur potentielle. « *N'est-il pas possible de les faire rapporter de l'argent, d'avoir un loyer sans perdre le capital ?* ». La démonstration est intéressante.

Aussi avec l'autorisation de la mairie il est proposé de faire un essai de culture et un essai d'élevage. Ces produits seraient vendus par les commerçants de l'île à un prix inférieur à celui des produits provenant du continent. Si l'essai est positif, les bénéfices seraient investis dans une coopérative d'agriculture ouverte à tous. Tout ceci paraît assez séduisant.

Le projet est proposé au conseil municipal et un essai est décidé dès cet été 1971. Un hectare est labouré et partagé en tiers. Un tiers en pommes de terre, un tiers en prairie, un tiers en maraîchage (tomates, poireaux, carottes, haricots...) La terre n'avait pas été retournée depuis 50 ans. Les résultats sont mitigés (novembre 1971, n° 29). Piètre récolte de pommes de terre, récolte excellente de tomates.

Ne faudrait-il pas faire de l'élevage ? Bovins pour le lait, le beurre, la viande de mouton et légumes pour l'été ? L'ensemble du projet agricole ne sera pas repris car il doit s'étaler sur plusieurs années. Les Houatais ne se sont pas montrés enthousiastes « *C'est bien dommage de préférer vendre le terrain plutôt que de l'exploiter* ».

Un an plus tard, Noël 1972 (n° 33), un nouveau projet est présenté : l'élevage du mouton à Houat. Les avantages semblent évidents. On valorise ainsi les terrains impropres à la culture, ceci ne demande que peu de travail. Le mouton ne broute pas les arômes, le lys de Houat sera ainsi préservé. On pourrait installer une bergerie dans la poudrière du fort, on créerait une coopérative houataise du mouton en réalisant une première expérience en septembre 1973 avec 40 brebis.

En novembre 1973 (n° 36), une nouvelle idée est présentée. Pourquoi les Houatais n'achèteraient-ils pas des parts de vaches (950 F¹⁷) pour une demi-vache ou 2 parts, soit une vache. Le propriétaire partagerait la moitié de la production de lait et de veaux, l'autre moitié allant à la coopérative. Sur la base de 10 litres de lait par jour et un veau par an, la part serait vite amortie. L'expérience démarre. L'herbe est vite épuisée et le travail semble important. Le nombre de demandes évolue dans le bon sens. À Pâques 1974 (n° 38), on comptabilise 10 agneaux pour 9 brebis. En juin juillet 1974, la période d'agnelage terminée, le résultat apparaît positif : 45 agneaux pour 45 brebis toutes agnelées. Le troupeau devrait évoluer rapidement, il faudra vendre des agneaux dès l'âge de trois mois et décider du nombre à garder et donc du nombre de parts. La rentabilité est très favorable. Une part de 350 F rapporte un an après 100 F (30 %). Tout allait bien, sans doute, trop bien. L'été 1974 a été très aride, on a manqué d'eau, les agneaux ne se sont pas développés comme prévu. À l'automne, les chiens ont fait des ravages sur les brebis. La coopérative a acheté 15 brebis fin 1974. Début 1975, nous avons 32 petits agneaux et 22 brebis n'ont pas encore agnelé. Ainsi, l'expérience continue dans un climat très incertain.

17. Soit 1 660 € de 2011 (Insee.fr).

À l'orée de 1975, au moment où la publication de *Trouz er Mor* va s'arrêter après dix ans de diffusion régulière (41 numéros au total) et sans doute tout simplement par effet d'usure, tant pour les responsables du bulletin que pour le lecteur, la situation de l'île semble plutôt favorable, même si elle est instable. Une époque, avec le départ du recteur Marquer, semble se terminer. Le relais est assuré par la municipalité et les associations. La pêche est menacée mais des initiatives fortes ont été prises : groupement des pêcheurs (GPAH), éclosérie. Le tourisme peut être maîtrisé. Il apporte beaucoup à l'île, tant en valeur économique qu'en possibilités d'évolution.

Des expériences de diversification sont en cours à partir de savoir-faire maîtrisés jadis par les Houatais et de programmes coopératifs dans la tradition de l'esprit communautaire de l'île. Les premiers résultats sont incertains. Il faudra les suivre de près. Après 7 ans de réflexion *Trouz er Mor* renaîtra de ses cendres en 1982, à la demande de ses lecteurs. Il illustrera une nouvelle tranche de vie houataise à déguster jour après jour avec grand intérêt. Elle fera l'objet d'une publication dans notre revue en 2014.

Références

- Collection *Trouz er Mor*, 1965-1974, n° 1 à 41.
- www.insee.fr
- AUGIER É., 1861 – *Les Effrontés*. Comédie en 5 actes, en prose, Paris, Théâtre-Français.
- BLOT C., 2011 – Le Conservatoire du littoral dans l'archipel Houat-Hoëdic. *Melvan, La Revue des deux îles*, n° 8, p. 89-98.
- BOURGÈS P.-Y., 2012 – *Gildas, un «homme de lettres» du VI^e siècle*. andreyvesbourges.blogspot.fr.
- IBSEN H., 1930-1945 - Les revenants 1881. *Œuvres complètes*. Texte français Pierre Georget La Chesnais, tome XII, Les Drame modernes (suite), Librairie Plon, Paris, 16 vol.
- JORION P., 1983 – *Les pêcheurs d'Houat*. Anthropologie économique. Collection savoir, édition Hermann, 198 p.
- LE CAM L., 1932 – *Houat et Hoëdic - Histoire - Charte - Récits de voyage*. Imprimerie Galles, Vannes, 125 p.

Sources iconographiques

Joseph Marquer : collection J. Marquer ; Marcel Bily : photogramme extrait de *Dossier les îles bretonnes*, journal de 20 h d'Antenne 2, le 7 février 1977 ; Hubert Le Berre : collection Marie Renée Eymard (fille de H. Le Berre) ; vues de Houat : collection Christophe Pannetier.

Fractales et rugosité des côtes de Houat et d'Hoedic

Paul Buttin

Guyancourt

Résumé : L'escarpement des côtes de Houat et d'Hoedic rend difficile la mesure de leurs longueurs. La notion de dimension fractale apporte un outil qui permet de caractériser la complexité des côtes. Cette dimension, liée à la rugosité du trait des côtes, est déterminée à partir de la méthode des boîtes appliquée sur le contour des îles extrait d'une carte marine. On trouve un résultat cohérent avec l'observation qui ne saurait échapper au promeneur insulaire, même plongé dans ses rêveries... La côte d'Hoedic, entourée de plages, a une dimension fractale plus faible que celle de Houat qui a une côte plus escarpée.

« *En combien de temps peut-on faire le tour de l'île ?* ». Voilà une question récurrente du visiteur qui souhaite profiter au maximum des charmes de Houat ou d'Hoedic. La question est simple, mais que répondre ? En effet, selon la fidélité avec laquelle les sinuosités de la côte sont respectées, la durée de la promenade pourra varier de façon significative.

Les schémas représentés ci-dessous illustrent bien cette observation. La rugosité du parcours peut se définir par ses irrégularités. Lorsque celles-ci augmentent, la longueur parcourue pour se rendre d'une extrémité à l'autre devient plus importante. Il faudra plus de temps, à vitesse égale, pour suivre un chemin lorsqu'il est sinueux que lorsqu'il est plus rectiligne.

En augmentant la rugosité du chemin faisant le tour de la Pointe du Vieux Château à Hoedic, le parcours suivi épouse mieux les escarpements mais il rallonge d'autant le temps de la promenade.

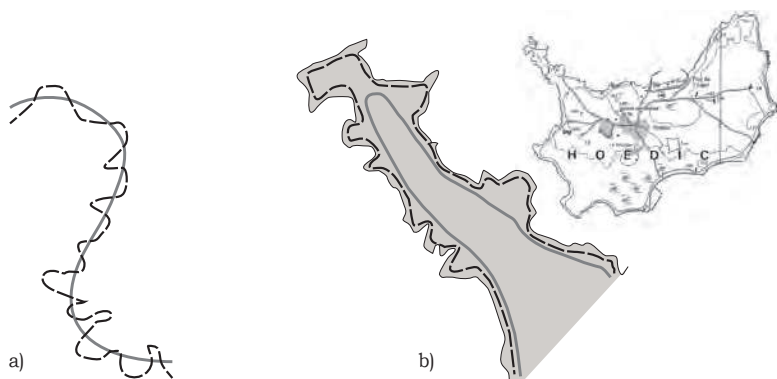


Figure 1 : Les irrégularités d'une courbe définissent sa rugosité, dans les deux cas et à vitesse égale, le temps de parcours est plus long sur la courbe pointillée que sur la courbe grise - a) la courbe grise est lisse, la courbe pointillée rugueuse ; b) à la pointe du Vieux Château à Hoedic, le chemin suivi est plus long en respectant les sinuosités de la côte.

Ainsi, le périmètre d'une île est difficile à évaluer car celui-ci dépend du chemin suivi. Cet article présente une méthode de caractérisation des côtes par la mesure de leur rugosité. Le concept utilisé est celui de la dimension des objets fractals. Le recours aux équations sera limité au strict nécessaire, et seront ici simplement exposés les concepts et la démarche qui aboutissent à une estimation de la rugosité du trait de côte des deux îles.

Comment caractériser la rugosité d'une courbe ?

- Concept de dimension d'un objet géométrique

Quelques éléments simples permettent de préciser la notion de dimension. L'idée qui vient en premier lieu est que, dans un espace en trois dimensions, il faut trois coordonnées pour repérer un point. Il en faut deux dans un plan et une seule coordonnée est nécessaire pour se repérer sur une droite. Bien qu'une sphère apparaisse en trois dimensions, il suffit de deux nombres pour se repérer à sa surface, alors qu'il en faut trois pour repérer un point dans une boule.

La notion de dimension intervient également dans les agrandissements. Par exemple, en multipliant le côté d'un carré par deux, son aire est multipliée par quatre. En multipliant l'arête d'un cube par deux, le volume du cube est multiplié par huit. Il en va de même pour la boule et la sphère (fig. 2).

La propriété qui nous intéresse ici est la suivante : la dimension d'un objet apparaît à la puissance de l'agrandissement. Un agrandissement d'un facteur k augmente la taille de l'objet d'un facteur k^D où D est la dimension. La dimension des objets géométriques simples est toujours un nombre entier : 1, 2 ou 3.

La rugosité d'une courbe s'exprime à travers sa dimension. Dans le plan, la dimension du périmètre d'une figure géométrique régulière est égale à un. Avec la rugosité, la dimension d'une courbe n'est plus un nombre entier. On parle alors de dimension fractale.

Nous allons maintenant nous attacher à présenter une méthode de caractérisation de cette dimension fractale et l'appliquer au cas de Houat et d'Hoedic.

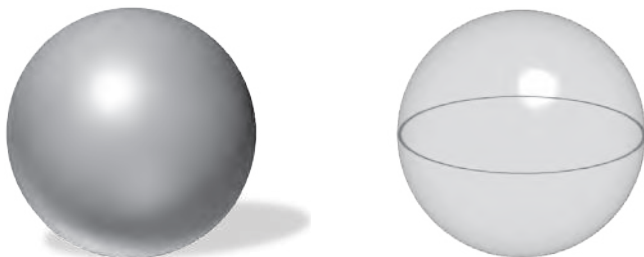


Figure 2 : La boule est un volume de dimension 3 et la sphère une surface de dimension 2 : un agrandissement de deux du rayon multiplie le volume de la boule par 8 et la surface de la sphère par 4.

- Détermination de la dimension d'une courbe dans un plan

Plusieurs méthodes permettent de déterminer la dimension fractale d'une courbe, celle choisie dans le cadre de cet article est la méthode des boîtes. Elle consiste à compter le nombre de boîtes permettant le recouvrement d'une figure géométrique en en faisant varier la taille. Il apparaît que plus elles sont petites, plus il en faudra un nombre important pour recouvrir une figure donnée.

La longueur du côté d'une boîte est notée ε . L'équation suivante donne alors la dimension de cette figure : $D = \ln N(\varepsilon) / \ln(1/\varepsilon)$, où $N(\varepsilon)$ est le nombre de carrés de longueur ε qui recouvrent la figure géométrique.

Cette formule permet d'obtenir la dimension de la figure : il s'agit de la pente de la droite donnant le nombre de carrés nécessaires pour couvrir la courbe en fonction de la taille de la boîte, caractérisée par son côté ε dans un graphique logarithmique. Dans le paragraphe suivant, cette formule est utilisée pour calculer la dimension fractale de deux objets géométriques connus : le cercle et l'île de Koch¹.

- Calcul de la dimension d'objets géométriques connus

Le calcul des dimensions fractales a été réalisé pour cet article avec le logiciel d'analyse d'image *ImageJ*. Développé pour l'analyse d'image en biologie, ce logiciel est aujourd'hui plus largement utilisé dans d'autres domaines, tels que la géographie ou l'urbanisme. Le module *FracLac*, centré sur l'analyse des fractales, lui a été associé afin de faciliter la mise en œuvre des calculs. Les réglages utilisés seront les mêmes pour toutes les opérations effectuées. L'unité de mesure (adaptée à l'outil informatique) est le pixel et la taille des boîtes varie de 5 pixels à 20 % de la taille de l'image.

Calcul de la dimension du cercle : la méthode est dans un premier temps appliquée à un objet géométrique simple, le cercle. La figure 3 illustre que le nombre de boîtes nécessaires pour couvrir le périmètre du cercle, dépend de la longueur de leur côté : plus il est petit, plus leur nombre est important. On compte donc le nombre de boîtes de côté ε pixel contenant au moins un pixel du cercle, puis on calcule la pente de la droite définie par le nombre de boîtes en fonction de la longueur de leurs côtés. La disposition des carrés étant aléatoire, et le résultat sensible à leurs dispositions, la moyenne de 30 tirages est prise pour déterminer la dimension fractale de la longueur des îles. Le résultat de ce calcul permet de retrouver la valeur théorique de la dimension du cercle qui est de 1.

Calcul de la dimension de l'île de Koch : dans un second temps, la méthode des boîtes est appliquée à l'île de Koch. Cet objet fractal (fig. 4-a) permet de modéliser simplement une île à la côte déchirée. La figure de base correspond à un triangle équilatéral pour lequel on a ajouté un tiers de côté à chaque côté. Un agrandissement de trois

1. Niels Fabian Helge von Koch (1870-1924) était un mathématicien suédois. Il a décrit cet objet mathématique auquel on a donné son nom en 1904, avant que la théorie des fractales ne soit décrite par Mandelbrot.

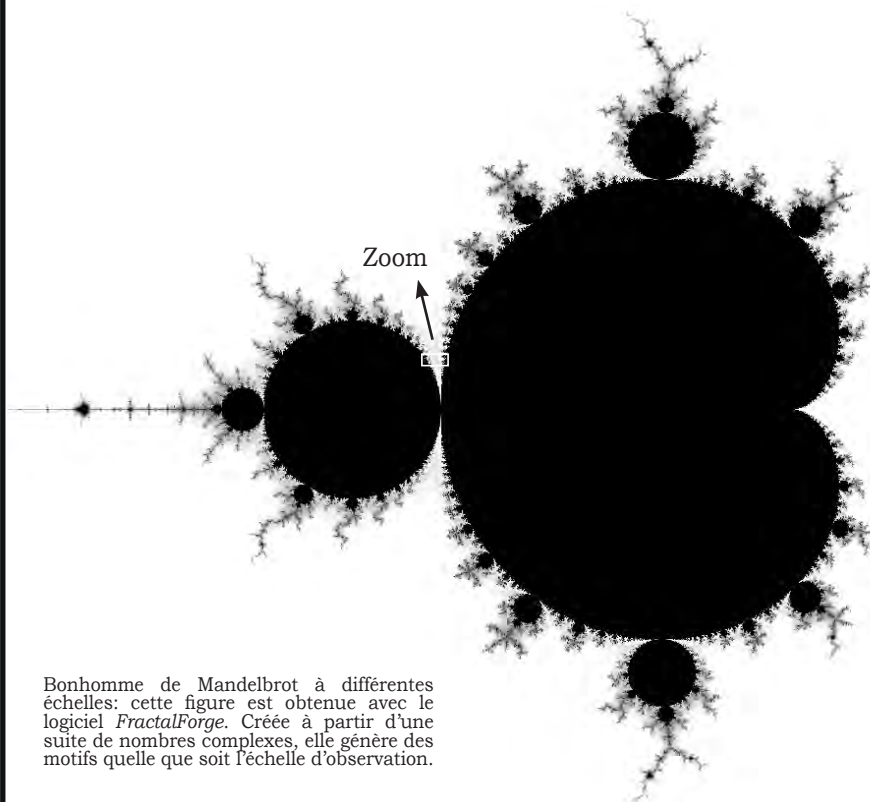
Une curiosité mathématique

LES FRACTALES ET LEURS APPLICATIONS

Le concept des fractales n'a été défini que récemment par Benoit Mandelbrot, dans les années 1970, à partir d'objets mathématiques déjà existants comme l'île de Koch ou l'ensemble de Julia. Mandelbrot décrit les règles régissant ces objets abstraits dont la structure est invariante avec le changement d'échelle et comment on peut les appliquer sur des cas concrets.

Les fractales, ou plutôt leurs approximations, peuvent se retrouver dans la nature dès qu'un processus nécessite l'optimisation de la surface d'un objet par rapport à son volume. On peut penser au chou romanesco, mais aussi aux ramifications d'une feuille ou d'un arbre ou même à celles des poumons.

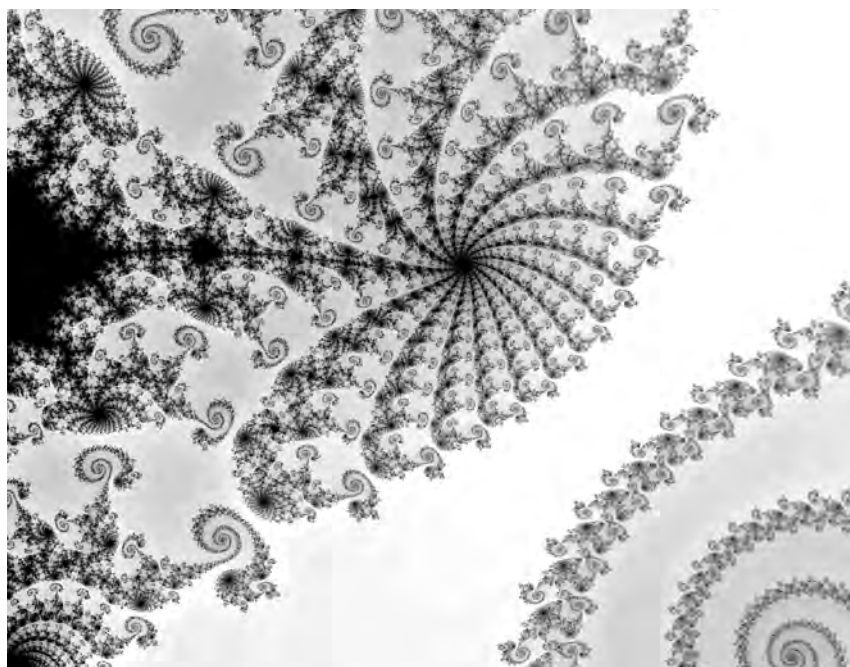
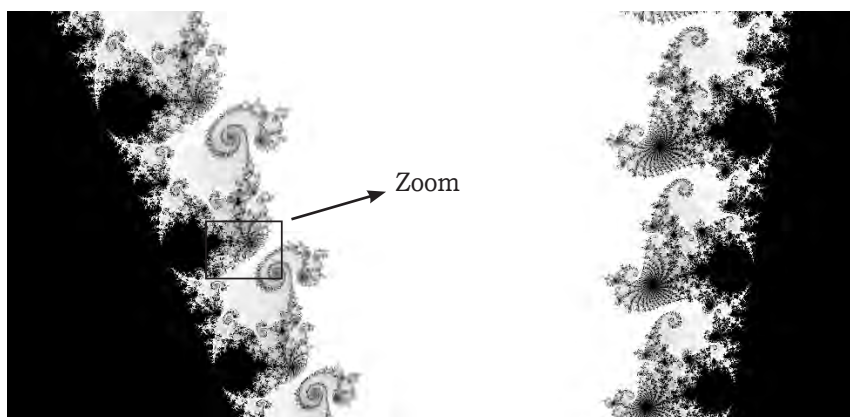
Les domaines d'application des fractales sont nombreux. On peut citer en particulier leur utilisation, pour les mêmes raisons d'optimisation de surface, dans les antennes des téléphones portables. Elles ont un rôle aussi dans la conception de paysage, en dessin informatique et dans divers domaines, jusqu'à l'économie.



Bonhomme de Mandelbrot à différentes échelles: cette figure est obtenue avec le logiciel *FractalForge*. Créée à partir d'une suite de nombres complexes, elle génère des motifs quelle que soit l'échelle d'observation.

On peut finalement apprécier les objets fractals simplement pour leur esthétique. La figure fractale représentée ici, successivement agrandie, est le « bonhomme de Mandelbrot ».

Cet objet géométrique bien connu a été réalisé pour la première fois par Benoit Mandelbrot alors qu'il travaillait à résoudre des problèmes de traitement des signaux dans les années 1960. Les panoramas qu'offrent les zooms successifs sur cette fractale donnent accès à un monde abstrait dans lequel l'infini semble presque à portée de main.



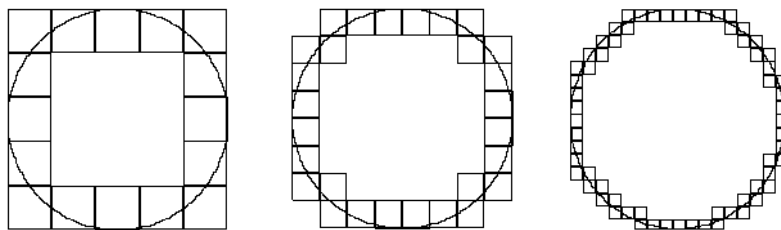


Figure 3 : Méthode des boîtes appliquée au cercle. Ici trois configurations sont représentées : plus la longueur du côté est faible, plus le nombre de carrés est important. La dimension obtenue est 1,00.

du côté multiplie la taille du motif initial par quatre. Ensuite, un tiers de côté est ajouté à chaque côté (cette nouvelle longueur correspond à un neuvième du côté initial). En reproduisant ce schéma à l'infini, on obtient l'île de Koch. Il s'agit d'une figure fractale car cet objet géométrique est caractérisé par une invariance d'échelle. Autrement dit, quel que soit le zoom avec lequel on regarde la figure, on observe toujours les mêmes motifs. Pour reprendre des termes propres à une côte, quelle que soit l'échelle à laquelle on regarde l'île de Koch, on observera toujours des caps et des criques.

Le périmètre et l'aire de l'île de Koch dépendent du zoom ou de l'itération² utilisés pour observer la figure. Il est intéressant de noter qu'en passant à la limite, autrement dit en zoomant à l'infini, on trouve que le périmètre de cette île est infini mais que son aire est finie. Cela veut dire que, pour l'île de Koch, une côte de longueur infinie circonscrit une aire finie. Pour cet objet géométrique, un agrandissement de 3 ($k=3$) donne une longueur de 4 ($N=4$). La dimension fractale pour ce type de figure formée de répliques d'elle-même est le rapport de logarithme entre N et k : $\ln 4 / \ln 3 = 1,26$.

La figure 4-b illustre l'application de la méthode des boîtes lorsqu'elle est appliquée pour l'île de Koch, construite avec cinq itérations. Le calcul de la dimension donne 1,26, le même chiffre que la valeur théorique. La méthode des boîtes permet bien de retrouver les valeurs théoriques des dimensions des objets géométriques.

Détermination de la dimension des côtes de Houat et Hoedic

Cette méthode va maintenant être utilisée pour établir une estimation des dimensions fractales des côtes de Houat et Hoedic. Sur le terrain, cela reviendrait à faire le tour des îles avec une mesure étalon d'une grande longueur, puis de recommencer avec des étalons de plus en plus petits. Ici, plus simplement, nous allons appliquer la méthode des boîtes sur des cartes.

- Extraction des cartes

Les côtes de Houat et d'Hoedic, représentées sur la figure 5-a, sont extraites de la carte marine du Service hydrographique et océanogra-

2. Itération: répétition d'une opération.

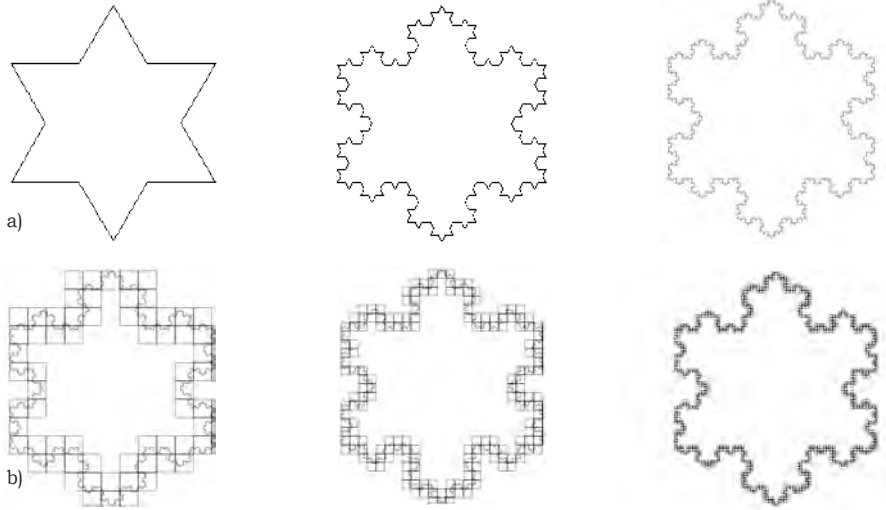


Figure 4 : L'île de Koch et sa dimension fractale - a) formes de l'île de Koch pour les itérations 1, 3 et 4, un agrandissement d'un facteur 3 de l'île de Koch augmente sa longueur par 4, la dimension fractale théorique calculée du contour de l'île de Koch est 1,26 ; b) illustration de trois configurations de la méthode des boîtes appliquée à l'île de Koch représentée avec 5 itérations, la valeur mesurée est de 1,26, identique à la valeur théorique.

phique de la marine (SHOM). Le logiciel de traitement d'image utilisé est *GIMP*. Tout ce qui ne correspond pas à la côte est supprimé, notamment ce qui est indiqué comme rocher sur la carte.

Les calculs qui vont suivre sont nécessairement sensibles à cette étape d'extraction de carte. Il ne peut alors s'agir que d'une estimation de la dimension fractale. Les résultats pourront néanmoins être comparés pour les deux îles car les figures proviennent de la même carte et ont été extraites suivant la même méthode.

- Calcul de la dimension des côtes

La méthode des boîtes est maintenant utilisée pour déterminer la dimension des deux îles. La figure 5-b illustre quelques cas de quadrillage pour Hoedic et pour Houat. On peut remarquer que plus les boîtes sont petites plus celles-ci épousent la forme des îles.

Sur le graphique de la figure 6 est représenté le nombre de boîtes en fonction de la taille de leurs côtés (ramené au rapport côté sur taille de l'image) pour le cas de Houat. La pente de la droite donne la dimension de la côte pour un positionnement de quadrillage donné.

En réitérant cette procédure à trente reprises, dans le but d'homogénéiser le placement des boîtes sur la côte, et en prenant la moyenne des trente valeurs obtenues, on détermine la dimension fractale des îles.

Les dimensions fractales obtenues pour Houat et Hoedic sont reportées dans le tableau 1 où sont également reportées la dimension de l'île de Koch et la valeur obtenue par la méthode des boîtes appliquée

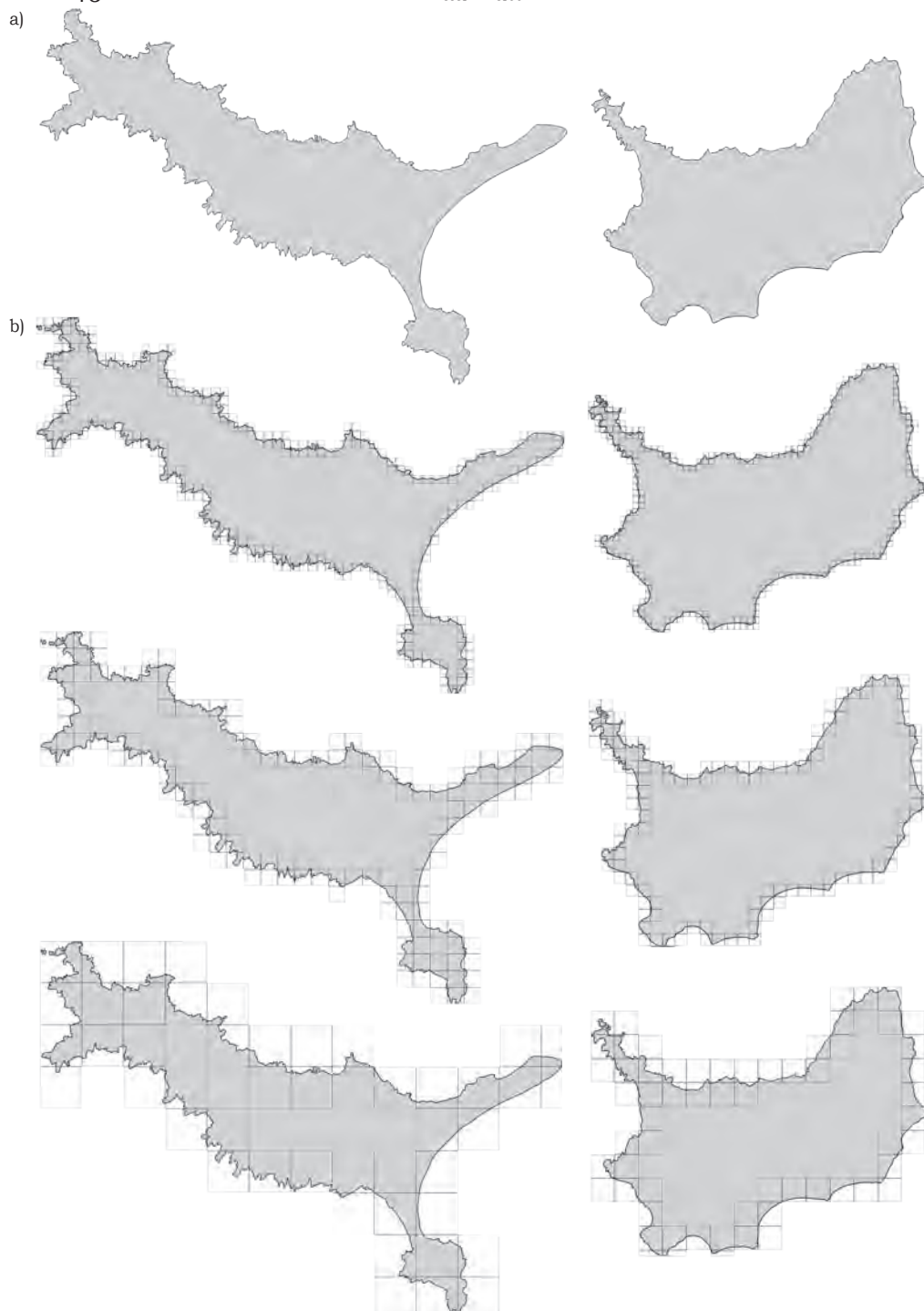


Figure 5 : Côtes de Houat et d'Hoedic - a) extraction du trait littoral de la carte marine au 1/20 000 du SHOM (représentation non à l'échelle) ; b) trois configurations de quadrillages, plus les boîtes sont petites, plus l'escarpement des côtes est respecté.

pour la dimension de la côte de la Grande-Bretagne dans une étude de Mandelbrot.

La dimension fractale de la côte de Houat est plus grande que celle d'Hoedic. On observe que, malgré la Grande Plage, la côte de Houat est effectivement plus escarpée que celle d'Hoedic qui comporte au total plus de plages et dont la côte est plus lisse.

On peut par ailleurs remarquer que la dimension de l'île de Koch est supérieure à celle de Houat et d'Hoedic. Il est nécessaire cependant de garder à l'esprit dans l'interprétation de ce résultat que les côtes d'une île ne sont pas un objet mathématique. Il n'y a pas de passage à la limite dans le monde physique, c'est-à-dire que l'on ne peut pas zoomer à l'infini sans perdre le sens de ce que l'on regarde.

Plus simplement, il n'y a plus grand sens en géographie à mesurer la longueur d'une côte avec un étalon en deçà du mètre. Avant même d'en arriver à considérer chaque grain de sable, molécule ou atome, l'interface changeante entre l'océan et la terre rend impossible la mesure avec une précision infinie.

Conclusion

S'il est vain de chercher à connaître dans l'absolu le périmètre d'une île — la valeur trouvée dépendant de l'étalon de mesure — le concept de dimension fractale permet néanmoins de caractériser la complexité de sa côte.

Les résultats obtenus sont cohérents avec les observations. L'île d'Hoedic, entourée de plages, a une dimension fractale plus petite que Houat à la côte plus escarpée.

Les fractales peuvent être un outil très puissant pour caractériser ou modéliser des côtes. Mais comme tout modèle mathématique, celui-ci a ses limites. En mathématiques, les itérations peuvent être infinies, en physique on ne trouve en général que quelques degrés d'itération. C'est suffisant pour que les modèles donnent de bons résultats, mais il faut être conscient qu'il y a une valeur seuil au-delà de laquelle l'objet réel ne correspond plus à sa modélisation fractale.

Figure 6 - Exemple de droite obtenue à partir de la méthode des boîtes pour le cas de l'île de Houat. Dans ce cas, la dimension obtenue est 1,20.

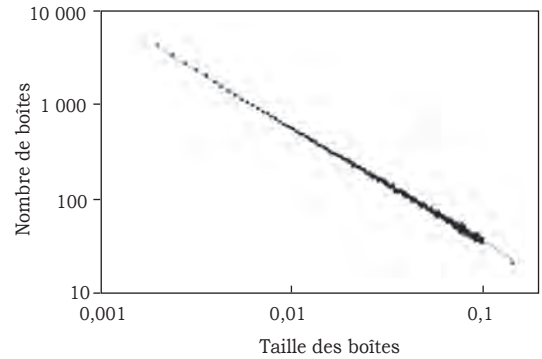


Tableau 1 - Dimension fractale de la côte d'Hoedic et de Houat obtenue après moyenne sur trente calculs de pente. La dimension de l'île de Koch et celle de la côte de Grande-Bretagne mesurée par Mandelbrot sont également reportées.

Objet	Dimension
Hoedic	1,13
Houat	1,20
Île de Koch	1,26
Grande-Bretagne	1,24

Remerciements

Je tiens à remercier Pierre Rosenstiehl pour ses conseils dans la réalisation de cette étude.

Références

- BADARIOTTI D., 2005 – Des fractales pour l'urbanisme ? Quelques pistes de réflexion à partir de l'exemple de Strasbourg-Kehl. *Cahiers de géographie du Québec*, 49, 137, p. 133-156.
- Éditeur d'image GIMP 2.6.12, 1995-2008.
- KARPERIEN A., 1999-2012 – FracLac for ImageJ, version 2.5, rsb.info.nih.gov/ij/plugins/fraclac/FLHelp/Introduction.htm,
- MANDELBROT B., 1967 – How long is the coast of Britain? Statistical self-similarity and fractional dimension. *Science*, 156, p. 636-638.
- MANDELBROT B., 1995 – *Les objets fractals*. Éditions Champs Flammarion.
- RASBAND W.S., 1997-2012 – ImageJ, U.S. National Institutes of Health, Bethesda, Maryland, USA, imagej.nih.gov/ij/.
- SERVICE HYDROGRAPHIQUE ET OCÉANOGRAPHIQUE DE LA MARINE, 2000 – *Côtes ouest de France, Abords des îles de Houat et de Hoëdic*. Échelle 1/2 000°.

L'école primaire d'Hoedic : une école en mouvement

Anne-Gaël Robin

École d'Hoedic

Résumé : Anne-Gaël Robin, professeur des écoles, enseigne à Hoedic depuis septembre 2000. Le petit nombre d'élèves de cette école à classe unique permet un enseignement individualisé et facilite les apprentissages. L'école d'Hoedic ne souffre pas de son insularité, elle est ouverte sur le monde extérieur et n'hésite pas à sortir de son territoire. Choisir de vivre sur une île aussi petite et éloignée du continent n'est pas simple et anodin pour une jeune femme venue du continent. Tout est question de distance à savoir garder et de respect envers les gens qui vous accueillent.

La première école paroissiale a été créée à Hoedic par le recteur Sagot en 1837, avec pour maîtresse une fille de l'île envoyée sur le continent pour y apprendre les bases de l'enseignement, la lecture et l'écriture. En 1871, le recteur Fléchant fit appel aux religieuses, Filles de Jésus de Kermaria, pour avoir une sœur institutrice et une sœur infirmière. Un grand bâtiment fut alors construit en face de l'église, sur l'emplacement de la première école, pour héberger les sœurs, l'infirmerie et la nouvelle école.

Une école publique, de garçons uniquement, a aussi existé mais sans jamais accueillir beaucoup d'enfants. Julien Le Déan, un jeune homme de 19 ans, fut le premier instituteur laïc. Nommé par le conseil municipal de Belle-Île, il débarqua à Hoedic le 12 septembre 1881 et, faute d'autre local mis à sa disposition, dût s'installer dans le fort désaffecté. Ses débuts furent difficiles dans l'ambiance d'animosité qui prévalait à cette époque de lutte entre les Républicains de Belle-Île et les recteurs d'Hoedic et de Houat. Par la suite, rien ne sera jamais fait pour encourager les familles vers cette école. On rapporte qu'au début des années 1950, le recteur avait annoncé en chaire que les parents dont les enfants étaient à l'école laïque n'auraient plus de crédit à la boutique de l'île. Or l'accès à la boutique, tenue par les religieuses, était indispensable pour les habitants : d'une part parce qu'il n'y avait pas, comme maintenant, autant de facilités pour aller faire ses courses sur le continent et d'autre part parce qu'ils avaient besoin de ce crédit pour s'approvisionner. On ne payait que lorsqu'on avait reçu les allocations familiales. L'école laïque était alors installée dans des locaux de la commune, partagés avec l'ancienne mairie, qui ont été plus tard transformés en gîtes. En 1957, faute d'élèves, cette école ferma.

skolgruen



Depuis, l'école privée est restée seule école de l'île. Vers la fin des années 1950, elle déménagea du bâtiment du couvent, à côté de la boutique, pour son emplacement actuel dans l'ancienne maison de la sage-femme, alors à l'abandon. Une religieuse continua d'y faire classe jusqu'en 1984, année d'arrivée des premières laïques à l'école comme à l'infirmerie.¹

Situation juridique

La relation entre la commune d'Hoedic et son école privée est matérialisée par un contrat de prêt à usage ou commodat du 26 septembre 1960. La commune prête gratuitement à l'association gestionnaire (association d'enseignement libre et d'éducation populaire devenue organisme de gestion de l'école catholique ou OGEC) un immeuble à usage d'école. Le prêteur demeure propriétaire du bâtiment de l'école mais il ne peut le retirer qu'après le terme de la convention ou s'il a servi à autre chose que ce à quoi il était destiné. L'emprunteur est tenu de veiller, en bon père de famille, à la garde et à la conservation de la chose prêtée et ne peut s'en servir que pour l'usage déterminé par sa nature ou par la convention. Le mobilier de l'école, les livres, le matériel pédagogique, sont la propriété de l'association gestionnaire.

Un contrat simple, conclu en vertu de la loi du 31 décembre 1959, définit la relation entre l'école et l'État depuis l'année scolaire 1960-1961. Ce contrat, qui permet la prise en charge par l'État de la rémunération de la maîtresse agréée, impose des obligations précises en matière de contenu de l'enseignement, de manuels utilisés. Le maintien du contrat peut être remis en cause en cas de baisse sensible du nombre d'élèves. Celui-ci, de quarante au moment de la signature du contrat, chute à onze élèves en 1969-1970. En juillet 1970, le chanoine R. Le Berre, mandataire des écoles catholiques du Morbihan, demande au ministre de l'Éducation nationale d'accorder une dérogation à la règle des effectifs pour tenir compte de la faible population de l'île (190 habitants) et du fait que l'école catholique est la seule de l'île. Le ministère autorise, par lettre du 22 avril 1971, le maintien sous contrat simple de l'école. Elle pourra ainsi poursuivre sa mission sans aucune inquiétude jusqu'à aujourd'hui.

Une école à classe unique

L'école d'Hoedic a toujours comporté une seule classe, mais le nombre d'enfants n'est plus le même qu'à ses débuts. Comme dans beaucoup d'endroits, pendant longtemps, il n'y a pas eu de classe enfantine. Les enfants arrivaient à l'école pour apprendre à lire et y restaient jusqu'au certificat d'étude. Ensuite, c'était le départ en pension, sur le continent. L'antenne du collège des îles du Ponant située à Houat date en effet de 1976 mais les enfants d'Hoedic n'ont pu y aller qu'à partir de 1991, en raison des horaires de bateaux.

1. L'approche historique de l'école n'est ici qu'esquissée, entre autres sur la base de *Passeport pour Hoedic* de H. Buttin. Elle fera l'objet d'une étude ultérieure.



Skol Gwen, l'école d'Hoedic (2012)

La classe unique avec son professeur Anne-Gaël Robin (2013)



Le nombre d'élèves, comme rappelé ci-dessus, est important jusqu'aux années 70. « *Il y avait des tables et des enfants partout dans la pièce* », se souviennent les enfants de l'époque. Ce que l'on peut facilement croire quand on sait que la pièce fait à peine 40 m².

Depuis cette période, le nombre d'élèves oscille entre 10 et 16 élèves. Sauf cette année ; pour la rentrée 2012 et pour la première fois de son histoire, l'école d'Hoedic est passée sous la barre des dix enfants : 8 enfants sont actuellement scolarisés. Les insulaires sont philosophes : « *Il y a eu des années creuses et puis c'est reparti* », me répond-on quand je m'inquiète. Souhaitons-leur d'avoir raison et que, comme en 2010 avec l'arrivée d'une famille de trois enfants, une ou plusieurs familles débarquent sur l'île pour s'y installer durablement.

Une école à plusieurs rythmes

Rythme des enfants, rythme des parents, rythme des saisons. Ici, plus fortement qu'ailleurs, nature et hommes forment un ensemble qui doit s'harmoniser, même à l'école.

- Rythme des enfants

À notre époque où, dans le système éducatif, le maître-mot est « enseignement personnalisé », où l'on insiste sur le respect du rythme de l'enfant, nous sommes, à l'école d'Hoedic, et par la force des choses, dans le vif du sujet. Un, deux, voire trois élèves par niveau ; pour les plus grands, des plans de travail à la semaine qui leur permettent de s'organiser comme ils veulent ; pour les plus jeunes, des journées « souples » où le travail doit être fait mais dans un ordre et un temps non imposés... L'apprentissage de l'autonomie commence tout petit et est essentiel à la bonne marche d'une telle classe. D'une année sur l'autre, le programme peut être adapté selon ce qui n'a pas été vu l'année précédente, ou mal compris... Des activités sont organisées auxquelles participent ensemble petits et grands (musique, sport, animations scientifiques...) ; chacun y prend ce qu'il peut, là où il est. Ce sont des enrichissements permanents et mutuels entre petits, grands et adultes. Tout le monde est en interaction mais grandit à son rythme.

Le petit nombre facilite aussi les apprentissages. Un enfant ne reste jamais longtemps en difficulté. Le petit nombre empêche aussi de « se cacher ». Les enfants sont forcément sollicités beaucoup plus fréquemment que dans une classe de 30 élèves. Ils ont donc régulièrement besoin de « se reposer ». C'est un point d'attention pour l'enseignant : laisser aux enfants le temps de s'évader. D'où la mise en place quotidienne d'un temps pour soi où l'enfant choisit de lire, de colorier, de faire des jeux de logique... D'où aussi des temps hors de la classe, des sorties scolaires assez nombreuses. C'est une école dans laquelle on a le privilège de pouvoir prendre son temps, sans pour autant faillir aux exigences du programme.

- Rythme des parents

Une petite école, c'est peu de parents d'élèves : en 2012, nous réunissons 5 familles ! Pour que l'école soit dynamique, pour que les enfants puissent avoir des activités sur leur île, la participation des parents est essentielle. Chacun doit s'investir, donner de son temps et mettre ses compétences au service de l'école : organisation de manifestations, animations d'ateliers (gymnastique, écriture, théâtre, découverte du milieu...). Alors, pour que ce soit plus facile, il faut respecter la disponibilité des adultes. Toutes ces activités se déroulent donc plutôt entre novembre et avril, quand la saison touristique est en sourdine.

- Rythme des saisons

L'hiver à Hoedic, le printemps et le début de l'automne hors de nos frontières : c'est une façon de résumer le rythme de notre école, très en phase avec la nature. C'est une organisation à laquelle il faut penser quand on fait son planning de l'année. L'hiver, le travail de classe est soutenu, les activités tournent autour de la gym, de la découverte du milieu... Au printemps, par contre, on sort : échanges avec une école de Larmor-Plage, séances de piscine à Quiberon, voyage scolaire... Il peut en effet être périlleux de prévoir des sorties en hiver, tout simplement pour raison de tempête. Il y a quelques années, le mauvais temps a failli nous empêcher de partir en classe de neige.

Une dynamique de projets

Nous vivons à 1 heure 15 du continent, notre école ressemble à une maison, il y a peu d'enfants... Ce ne doit pas être un frein mais plutôt un moteur pour oser la différence, créer, expérimenter. Le nombre ou la situation géographique ne nous enferment pas dans des limites mais, au contraire, nous ouvrent des possibles, nous appellent à la rencontre. Et la vie de notre école, c'est l'histoire de rencontres insolites, extraordinaires, qui nous mènent sur des chemins que parfois nous ne soupçonnions pas ; c'est l'histoire d'amitiés entre adultes et

Récréation (2006)



entre enfants. Voici quelques exemples pris au fil de ces douze dernières années.

- Une école proche de son île

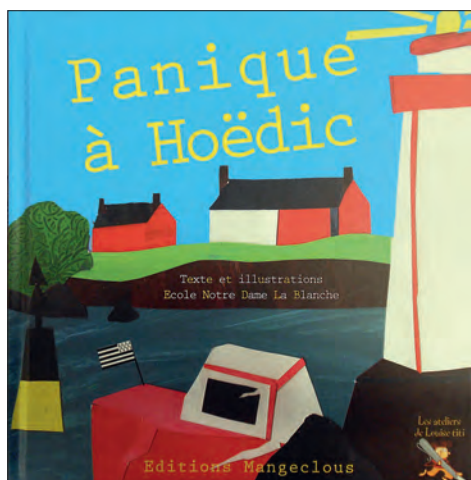
Hoedic regorge de richesses sur le plan archéologique et ethnographique dont l'école peut tirer profit pour ses leçons d'histoire, de sciences, de géographie...

Chaque année, un thème concernant le patrimoine naturel est choisi : les algues, les poissons, les oiseaux... Après des apports théoriques, la garde du littoral nous emmène sur le terrain ramasser, observer, analyser. Les enfants ont aussi interrogé les anciens sur leurs activités quotidiennes quand ils étaient plus jeunes : la lessive au douet (le lavoir), la récolte du goémon et son brûlage dans les fours de l'île. Beau passage de témoin entre jeunes et moins jeunes.

Des fouilles ont lieu sur l'île depuis plusieurs années. Les enfants ont découvert le travail minutieux des chercheurs, ont utilisé le tamis, observé les outils et les trouvailles. Ces expériences ont d'ailleurs servi de toile de fond au livre qu'ils ont écrit en 2006 : « Panique à Hoedic », un véritable hommage à leur île qu'ils sont avides à la fois de découvrir et de protéger.

L'aventure du livre, en 2006, a été passionnante et l'on en parle encore. Elle a démarré par une rencontre avec une libraire, pour, de fil en aiguille, se transformer en projet d'année. Ce projet a été proposé aux enfants par la libraire, l'éditeur, l'illustrateur. Personne, à ce moment-là, ne se rendait compte de l'ampleur de la tâche. Les objectifs étaient fixés : une intrigue policière se déroulant à Hoedic et dont les protagonistes étaient les enfants de l'école. Nous avons participé à des ateliers d'écriture, écrit et réécrit sous le regard précis de l'éditrice et avec le parrainage de Jean-Philippe Arrou-Vignod, un auteur jeunesse qui a encouragé les enfants tout au long de l'aventure. Est venu ensuite le travail avec l'illustrateur ; des séances de minutie et de concentration. La visite chez l'imprimeur a été magique : voir sortir des machines l'œuvre sur laquelle on a travaillé pendant huit mois !

Il y avait beaucoup d'émotion. Tout comme à l'arrivée des livres à Hoedic pour la première séance de dédicaces. Nous étions fiers, fiers d'être allés au bout, fiers de montrer ce qui nous avait tenu en haleine toute l'année, fiers d'avoir parlé de notre île au travers d'une histoire. Dans les semaines qui ont suivi, nous avons participé à plusieurs séances de dédicaces à Lorient, gagné un prix, rapporté dans plusieurs journaux. Ce projet a marqué l'école, l'a fait connaître. Encore aujourd'hui, des gens nous en parlent, nous demandent une exemplaire du livre. Outre le fait que les enfants ont travaillé en français, ils ont aussi pris confiance en eux



pour la partie artistique, ils se sont exprimés sur leur île ; ils ont découvert qu'à force de persévérance, d'envie, on peut réussir à faire quelque chose de beau. Et que le travail en équipe est d'une richesse incroyable.

Ce projet a été une aventure humaine importante : les liens entre les enfants se sont resserrés, ils ont appris à ne plus avoir peur de l'autre, de celui que l'on ne connaît pas. Ce fut aussi une réussite scolaire : les enfants ont donné du sens à ce qu'ils apprenaient.

En mars 2012, nous avons aussi participé au « Printemps des poètes », en lien avec la bibliothèque de l'île. Après avoir fait quelques sorties nature dans l'île, en utilisant ses sens (s'allonger et fermer les yeux, par exemple), les enfants ont écrit des *haïkus*² sur ce qu'ils voyaient, sentaient, entendaient ; ces séances ont été menées avec l'aide de deux personnes de l'île sensibles à ce style de poésie. Ensuite, dans le prolongement de notre travail, nous sommes allés à la médiathèque de Quiberon à la rencontre d'un poète plasticien ; il nous a fait découvrir certaines techniques pour exprimer notre poésie. Les enfants ont notamment été enregistrés lisant leurs *haïkus*. Ils se sont écoutés avec beaucoup d'émotion. Cet artiste est à son tour venu à Hoedic. Ce fut encore un partage. Chacun arrivait avec ce qu'il avait découvert, écrit, dit, et s'enrichissait de ce que l'autre avait apporté.

Les enfants, comme la maîtresse, ont besoin aussi régulièrement de l'intervention de personnes extérieures à l'école ; d'autres regards, d'autres façons de faire qui sont bénéfiques, donnent un nouveau souffle quand on sait qu'enfants et enseignante peuvent passer sept années scolaires ensemble.

- Une ouverture sur le continent

Des liens solides se sont noués au fil du temps avec le continent, des liens qui participent à l'épanouissement de chacun (maîtresse y compris) et à l'ouverture sur des horizons plus vastes. Habiter sur une petite île, être à l'école dans un tel environnement intrigue. Ce qui peut sembler être un inconvénient peut en fait se révéler être un avantage, voire un atout. Nous sommes plutôt bien accueillis.

Chaque année, l'école est inscrite à des projets départementaux. C'est ainsi que nous participons au Congrès des jeunes chercheurs. Un thème scientifique est choisi, des défis sont proposés, que nous préparons en classe pendant quelques mois, et en fin d'année nous nous rendons à Vannes pour présenter nos résultats devant d'autres classes. La classe sort de son petit cocon pour aller vers les autres. Cela permet d'apprendre à s'exprimer devant des personnes que l'on ne connaît pas. C'est un aspect nouveau pour ces enfants toujours habitués à être en milieu fermé. Et c'est la même expérience pour la rencontre des chorales.

Depuis 10 ans maintenant, nous échangeons avec l'école de Larmor-Plage. Nous y allons environ quatre fois dans l'année, chaque fois pendant trois ou quatre jours. Les enfants dorment chez des familles

2. Un *haïku* est un court poème d'origine japonaise.

d'enfants de l'école, vont une journée dans la classe de leur niveau, mangent à la cantine, la vie ordinaire d'un écolier du continent qui est pour nous « extra-ordinaire ». Nous en profitons aussi pour faire des activités sportives ou en relation avec notre projet du moment.

L'année dernière, par exemple, nous avons travaillé sur la pêche à Hoedic ; nous avons alors visité les halles de Lorient, le port de pêche, un atelier de mareyage... Outre cet aspect scolaire, ces sorties permettent de développer l'autonomie des enfants, ce qui constituera un de leurs atouts en grandissant.

C'est aussi la rencontre d'autres copains ; à Hoedic, en effet, le choix est un peu limité et pour certains, c'est un réel souci. À chaque séjour, nous veillons à ce que chacun retourne dans la même famille et quelques élèves, maintenant lycéens, sont encore en contact avec leur correspondant. Pour les familles d'accueil, les enfants d'Hoedic sont « comme des cousins ». En échange, les CP (cours préparatoire) de Larmor-Plage passent chaque année deux jours à Hoedic et dorment au fort. À eux cette fois d'être dépayés.

Nous tissons également des liens avec l'école de Quiberon. Quand nous avons les séances de piscine à Quiberon, le mardi, nous partons pour la journée (7h-19h) et c'est l'école qui nous accueille. Nous profitons de la salle informatique ; les enfants de maternelle se joignent aux classes de l'école. C'est aussi l'occasion de vivre ensemble des moments festifs comme le carnaval dans les rues de la ville ou une rencontre sportive à Belle-Île par exemple. Au fil des années chacun prend ses repères et, même s'il n'est pas toujours facile d'aller au-devant des autres quand on est si peu nombreux, ces journées sont de vrais moments de plaisir pour tous. Pour l'enseignant aussi : c'est un temps d'échange avec les enseignants, de partage des questionnements, des expériences.

Un autre lieu d'attache essentiel pour l'école, c'est le petit village de Germ dans les Hautes-Pyrénées et plus particulièrement son centre « Accueil sans frontières ». L'histoire est partie d'un prospectus envoyé à

Classe de neige à Germ (Haute-Pyrénées), promenade en raquette avec une autre école (2005)



l'école par ce centre. Je cherchais une structure pour organiser une classe de neige. Les premiers contacts avec Laurence, la responsable, ont été très chaleureux. Et, depuis 2004, notre histoire commune continue à s'écrire, une histoire très riche et variée. Les projets communs se sont multipliés : classe de neige, randonnée avec des ânes, et cette année, des activités et des rencontres autour du thème de la frontière, avec un passage de trois jours en Espagne (les enfants apprennent tous l'espagnol en classe depuis quelques années et c'est l'occasion de donner vie à une langue, de l'entendre et de pénétrer sa culture). De son côté, l'équipe du centre est venue en séminaire à Hoedic ; certains ont sympathisé avec des habitants de l'île et reviennent. Leurs enfants campent à Hoedic en été. La relation dépasse finalement encore le cadre de l'école. On retrouve toujours ici cette notion de famille. Tous les enfants d'Hoedic (jusqu'aux lycéens) sont passés par Germ. Nous sommes accueillis là-bas de façon particulière, nous sommes attendus, comme nous les accueillons avec joie quand ils viennent. J'aime parler de la magie des lieux et des rencontres dont les liens sont renforcés par le partage de projets originaux enrichissant enfants et adultes.

Ce qui fait la beauté de ces projets, c'est qu'ils se prolongent, dans quelque chose de différent souvent, mais avec cette base solide construite au fil des ans. Chaque fois, se créent une confiance, une simplicité, une complicité qui sont réciproques.

Un autre exemple : cette année, nous voulions refaire la fresque du préau quelque peu défraîchie.

Atelier pâtisserie avec Sam Kergal (2005)



Fouilles de Port Blanc avec l'archéologue Anna Baudry (2007)



Pique-nique à Strasbourg (2005)



L'illustrateur de notre livre, Christophe Boncens, m'a proposé de venir quelques jours à Hoedic pour réaliser une nouvelle fresque avec les enfants. Chacun a peint, a donné son avis, a exprimé son ressenti. Être acteur de la construction de son école, quelle fierté ! L'échange, la rencontre, le partage des compétences rendent heureux, tout simplement. Il est assez rare qu'un intervenant vienne remercier de lui avoir permis de vivre ces moments. C'est ce qui est arrivé avec Christophe Boncens, aussi content que nous, ou avec Laurence qui nous a remerciés d'avoir eu envie de monter ce projet de voyage en Espagne.

L'ensemble de ces activités, de ces échanges donnent du sens aux apprentissages. Les enfants ont ainsi plaisir à écrire leurs découvertes sur leur blog (ndbhoedic.canalblog.com), ils ont envie de savoir ce que les autres écoles ont découvert lors de leurs expériences scientifiques, ils ont envie de parler espagnol avec leurs copains. Donner envie d'apprendre, d'être curieux, de rencontrer, est complémentaire de l'apprentissage de la lecture ou du calcul et, à mon avis, l'assise permettant de grandir et de progresser.

Être enseignant à Hoedic

Je suis arrivée sur l'île en septembre 2000, pour un an... Et je ne suis finalement pas repartie. Pourtant, le choix de vivre sur une île aussi petite et loin du continent n'est pas simple et anodin. La plupart de mes remplaçants ou stagiaires ont été ravis de leur expérience sur l'île en classe unique, ont apprécié le contact avec la nature, avec les enfants et les parents, le travail en classe multi-niveaux, mais m'ont tous dit qu'ils se verraient difficilement passer une année entière ici. Ils m'ont parlé de l'isolement social, du manque de vie privée — ici,

Photo de classe, septembre 2006 - (de gauche à droite) Maxence Hervé (CP), Enrique Robin (GS), Antoine Allanic (CM1), Camille Blanchet (CE2), Titouan Allanic (CP), Salomé Kergal (CM2), Luis Robin (GS), Adèle Moisson (CM2), Justine Allanic (CP), Mathilde Le Gurun (CE1), Gaëlle Le Gurun (GS), Angèle Moisson (CP).



comme dans tout village, tout se sait — , de la difficulté à sortir de son travail et de son statut d'enseignant. Je me souviens d'une suppléante qui m'avait rapporté les paroles qu'on lui avait dites « *Toi, tu es là pour peu de temps, donc ça va ; mais si Anne-Gaël venait tous les jours boire un coup au café, on n'aimerait pas !* » Personnellement, je ne me suis jamais sentie contrainte ou obligée à faire ou ne pas faire quoi que ce soit. Tout est question de distance à savoir garder et de respect à avoir envers les gens qui vous accueillent.

Au niveau de l'enseignement, les conditions de travail sont assez inespérées. Excepté le fait d'être le seul adulte dans l'école — ce qui peut être lourd pour certains ou à certains moments —, enseigner à Hoedic est quand même un privilège ; on a un sentiment de liberté que l'on ne retrouve pas dans les autres écoles. Bien sûr, il y a le programme à respecter, les visites de l'inspecteur... Mais à côté de cela, l'enseignant est maître à bord : sorties, projets, organisation du temps... Il est dans la réflexion et l'action plus que dans la négociation comme dans un grand établissement. Pas de routine possible non plus : les enfants sont dans la même classe pendant toute leur scolarité ; impossible d'être répétitif. L'enseignant doit faire preuve d'inventivité, de créativité. Et bizarrement, il n'est pas si isolé que cela : monter un projet, organiser une sortie nécessitent un échange permanent avec l'extérieur. Physiquement, l'enseignant est seul, sans collègues, mais, professionnellement, il a autour de lui un réseau de relations assez large. L'école fait partie du secteur de Quiberon avec Belle-Île et Saint-Pierre-Quiberon. Si je ne donne pas signe de vie pendant quelque temps, je reçois un email ou un appel téléphonique pour savoir si tout va bien. Souvent, je dis que l'on est moins isolé à Hoedic que dans certaines grandes écoles.

Photo de classe, octobre 2012 : (de gauche à droite) Thimothé Hervé (CE2), Jade Moudenner (CE2), Jeanne Guézet (GS), Gaspard Guézet (CE1), Pablo Bolitt (MS), Corto Moisdon (CE1), Adélie Guézet (CP), Margot Bolitt (CE1).



Autre point positif : la relation de confiance avec les parents et leur respect du travail de l'enseignant. L'échange est permanent pour le bien-être des enfants. On a l'avantage de suivre les enfants en classe pendant plusieurs années. Cela permet de mieux comprendre leur mode de fonctionnement, d'adapter les méthodes. Les parents savent qu'on cherche à faire progresser leurs enfants et apprécient aussi cet espace de liberté qui empêche l'enseignement « à la chaîne ». Cet enseignement individualisé nécessite de se remettre en question en permanence : ce qui conviendra à l'un n'ira pas nécessairement à l'autre. Alors il faut chercher... C'est assez excitant.

Et puis, à notre époque, c'est finalement valorisant d'être enseignant dans un endroit retiré, en classe unique. Cela attire le regard d'autres professionnels, suscite des questions, intrigue.

Bien sûr, tout cela demande un investissement en temps et en énergie assez conséquent. Enseigner à Hoedic ne correspond pas uniquement à un choix professionnel, c'est un véritable choix de vie.

À entendre certains, le travail scolaire, la discipline... ont bien changé. Mais, à Hoedic, quelques valeurs semblent quand même avoir résisté au temps et aux exigences ministérielles. Je veux parler de cette proximité entre parents, amis, enfants et nature. C'est la richesse de cette école miniature. Chacun donne, reçoit, s'enrichit. Je veux aussi parler de l'entraide entre les enfants, de la complicité entre petits et grands au sein de la classe. Cet aspect revient régulièrement dans les témoignages. « *Quand la sœur était avec un groupe, les grands aidaient les plus jeunes à faire leur travail* » racontent les plus anciens. C'est toujours d'actualité : les grands lisent des histoires aux maternelles, les CE1 (cours élémentaires) aident les CP à déchiffrer les consignes des exercices... Quand on sort de la classe, chaque grand est responsable d'un petit. C'est naturel pour ces enfants habitués à vivre ensemble. Combien de fois n'a-t-on pas entendu : « *on dirait une famille !* » Cette phrase, à elle seule, résume ce que fut, et reste encore aujourd'hui, l'école primaire sur l'île d'Hoedic. On peut y ajouter l'attention portée à l'ouverture au monde, avec de nombreuses rencontres, de nouvelles amitiés, la découverte d'autres espaces naturels et humains.

L'école d'Hoedic n'est pas un modèle, mais nous essayons de faire en sorte que chacun s'y sente bien, prenne goût à apprendre et surtout devienne curieux de la vie.

Sources iconographiques

- L'ensemble des photos est issu du fonds photographique de l'école Skol Gwen.

Batterie d'artillerie de la Marine française à Hoedic – 1939

Jean-Philippe Gautier, Serge Lucas, Patrick Lehoux¹

Résidents à Hoedic du « blockhaus » P2

Résumé : À partir de 1933, face à la montée de ces périls, l'état-major français réfléchit à la protection de nos frontières. À l'est de la France se dessine la ligne Maginot. Sur nos côtes, à une autre échelle, la protection de la baie de Quiberon est envisagée sous forme d'une batterie d'artillerie installée dans la partie est de l'île d'Hoedic. Cette batterie est construite en 1939-1940 sur un terrain de 20 hectares. Elle comporte quatre plates-formes de tir armées de canons récupérés sur d'anciens cuirassés. La soudaineté de l'invasion de la France en mai-juin 1940 interrompt la construction de cette batterie qui ne sera jamais utilisée.

D'une histoire peu commune...
à un patrimoine comme bien commun...

Au début, il n'y avait que les dunes, la lande et le sable à l'est de l'île d'Hoedic. Un phare y avait été construit en 1847. Des parcelles dans la lande existaient bien depuis des lustres, pour la culture, mais les îliens avaient fini par les abandonner. Si bien que pendant quelques décennies, ce coin de l'île resta livré à lui-même et aux éléments pour le bonheur d'une faune et d'une flore qui ne demandaient que de l'espace, de l'eau et du soleil pour s'épanouir.

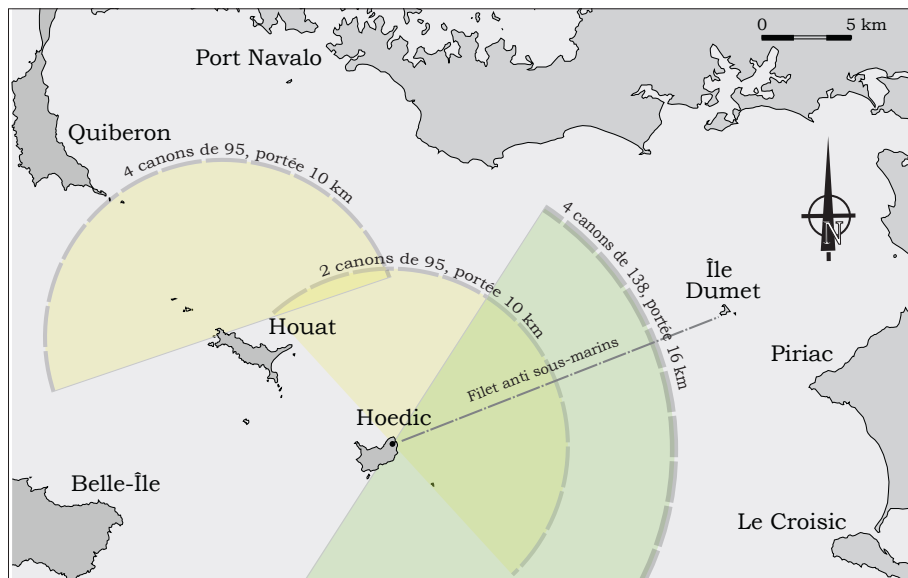
Puis l'histoire s'en mêla entre les deux guerres, sous forme d'un projet militaire à l'échelle de la France, consistant en la réalisation d'un système de défense contre les visées de l'Allemagne hitlérienne. La Marine nationale entreprend alors une réorganisation de ses défenses maritimes, non sans un souci d'économie. La ligne de fortifications élaborée pour les côtes du Sud-Bretagne se réalise avec des batteries composées de matériels d'armement datant d'avant la première guerre mondiale, que l'on trouve également à Groix, à Belle-Île (pointe de Taillefer), à Plouharnel, Kergrix (presqu'île de Quiberon) et à Saint-Nazaire (pointe de Lève).

Dès 1935, Hoedic est aussi concernée du fait de sa position avancée dans la baie de Quiberon. En 1936, la Marine y initie la construction d'une batterie d'artillerie. Les installations prévues sont sommaires et comportent quatre plates-formes de tir² associées à un filet sous-marin tendu entre Hoedic et l'île Dumet face à Piriac dans le Mor-Braz.

1. Avec l'aide de Chantal Audollent.

2. Le mot allemand de "blockhaus" est entré dans la langue française dès la fin du XVIII^e siècle et non à la suite de l'occupation allemande de 1939-1945. Néanmoins, l'emploi de ce terme à Hoedic peut donner à penser que ces constructions sont le fait des Allemands. Pour éviter cette ambiguïté, il est préférable d'utiliser le terme « casemate » ou « plate-forme de tir ».

Fig. 1 : Projet de défense de la baie de Quiberon en 1936, comprenant un filet anti sous-marins entre Hoedic et l'île Dumet et une batterie de 4 canons de 138 sur l'île d'Hoedic, qui ne sera jamais achevée. Ce système de défense est complété en 1939 de 2 canons de 95 sur le même site à Hoedic et de 4 canons de 95 installés près du fortin du Beniguet à Houat.



L'armement des plates-formes de tir est constitué de canons de récupération provenant d'unités navales du début du siècle. Il s'agit de tubes³ de 138 mm, modèle 1910, provenant des cuirassés de classe Normandie commandés avant 1914, soit du *Béarn*, transformé en porte-avions en 1927, soit du *Gascogne* ou du *Normandie*, cuirassés jumeaux qui ne seront jamais achevés en raison de la fin de la guerre de 1914-1918. Cet armement, de type « sol/mer » ou « sol/sol », avait une portée d'environ 16 km et était capable de projeter des munitions de 39,5 kg à un rythme de 6 coups à la minute (fig. 1).

En septembre 1939, deux canons de côte 95G⁴, d'une portée de 10 km, sont installés à l'est de l'ancien phare. Ce sont d'anciennes pièces d'artillerie de défense datant de 1888. Quatre de ces mêmes canons sont installés au fort du Beniguet à Houat où il sont toujours en place (fig. 1).

Chronologie de la construction

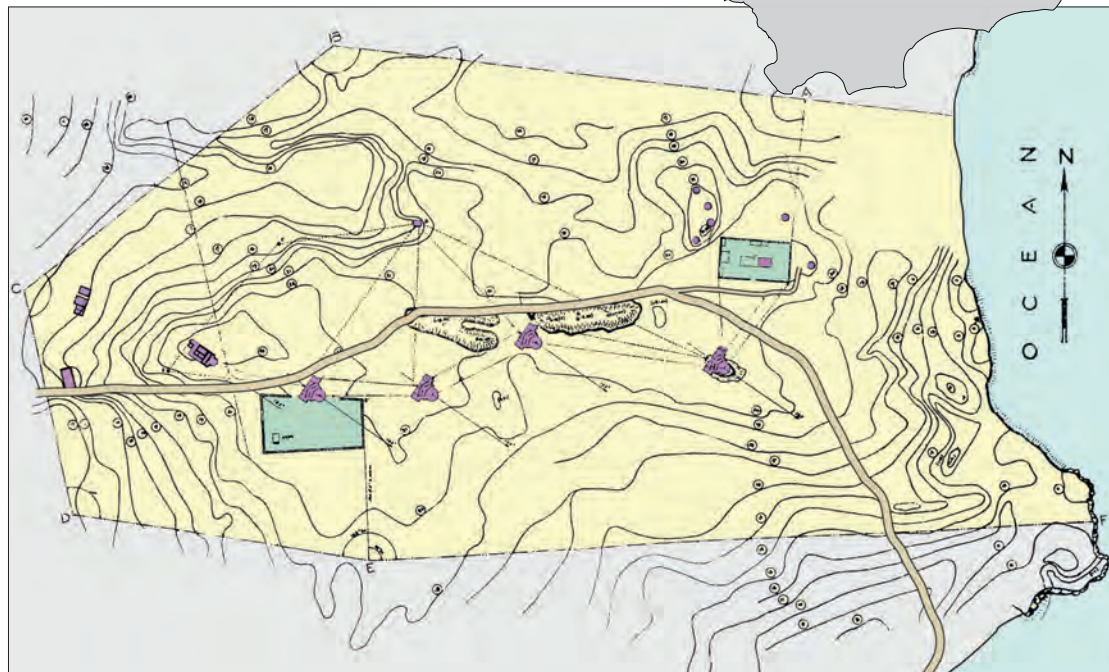
Le 31 mai 1937, un marché de sondages est confié à l'entreprise Bernard Victor, du Palais à Belle-Île. Les plans initiaux retiennent une emprise au sol de la batterie de 20 ha (19 ha, 5 a, 27 ca).

Le 30 juin 1937, par un décret signé du président de la République Albert Lebrun, la Direction centrale de l'artillerie navale procède à

3. C'est ainsi que les militaires désignent les canons.

4. 95 mm, G comme guerre.

Fig. 2 : Plan de la batterie de la Marine à Hoedic, localisée à l'est d'Hoedic sur une emprise de 20 ha - P0 : poste de direction de tir ; P1-P4 : plates formes de tir pour canon de 138 ; Re : relais des conduites électriques souterraines (en pointillés) et station d'alimentation ; G : entrée et logement de gardiennage ; Ca : casernements ; Cu : cuves de défense avec niches à munitions ; Lm : local à munitions ; Ge : abri pour le groupe électrogène et le projecteur ; C95 : emplacement de deux canons de 95. Le chemin est ajouté selon le tracé actuel . (Adapté du plan d'origine)



une expropriation urgente, pour cause d'utilité publique. Plus de 200 parcelles de terre cultivable et de lande sont concernées, à l'est de l'île, autour de parcelles déjà acquises entre 1835 et 1847 pour l'édification de l'ancien fanal et du vieux phare d'Hoedic⁵. Ce dernier ne sert plus depuis la mise en service du phare des Cardinaux le 1^{er} janvier 1880.

Le 13 avril 1938, le président du tribunal de Lorient prononce l'ordonnance d'expropriation, fixe les indemnités provisionnelles à 37 216 F⁶ et, le 19 septembre, la communique aux Hoedicaïs. Ceux-ci refusent ce montant mais ne s'opposent pas au principe de l'indemnisation. Ces parcelles de terre n'étant plus cultivées depuis longtemps, les insulaires souhaitaient plutôt obtenir en échange l'électrification de l'île, qui tardait à arriver. La Marine ne pouvant leur donner satisfaction, la procédure d'expropriation poursuivra son cours jusqu'en mai 1944.

5. Hartemann 2008.

6. 15 300 € en valeur actuelle, sur la base de « Évolution du pouvoir d'achat des monnaies françaises » sur wikipedia.org.

Le 16 mai 1939, un marché de gré à gré d'un montant de 2 847 540 F⁷ est confié à l'entreprise parisienne Renvoisé⁸ pour la construction de la batterie d'artillerie. Elle est composée de :

- quatre plates-formes de tir en rotonde de type P, demi-circulaire, avec mur de grenouillère et au centre un profond socle de béton armé, avec magasins et niches à munitions ;
- un poste de direction de tir et son poste d'observation ; il devait être doté d'une télémétrie fournie par la firme allemande Siemens dont le matériel électrique équipait également la ligne Maginot ;
- quatre cuves bétonnées à ciel ouvert pour défense rapprochée ;
- cinq bâtiments d'habitation et de magasins à munitions dont deux logements pour les familles d'officiers à l'entrée du terrain affecté à la batterie et, dans l'ouest du bourg, deux logements pour les gardiens du phare des Cardinaux qui devront abandonner les anciens logements de l'ancien phare intégré dans la batterie⁹ ;
- une clôture avec des poteaux en béton de 2,50 m avec un grillage « de 15 », ainsi que des bornes placées tous les 100 m ;
- tranchées et canalisations pour les câbles de communication ;
- un wharf de 80 m de longueur et 3 m de largeur¹⁰. Ce quai a fait l'objet d'une commande antérieure datée du 24 mars 1939 ; il était nécessaire pour le débarquement du matériel de construction et les équipements de la batterie.

Les travaux durent plusieurs mois pendant lesquels l'entreprise emploie jusqu'à une centaine d'ouvriers, main d'œuvre locale et main d'œuvre venant du continent, beaucoup plus nombreuse. Ceux-ci seront payés plus cher du fait de l'indemnisation de dépaysement. Nénette Le Gurun se souvient : « *Tous les hommes d'Hoedic ont travaillé sur le "chantier"*¹¹ et même deux femmes hoedicaïses, les sœurs Léa et Marthe Allanic qui possédaient le dernier cheval sur l'île »¹².

Pour des raisons logistiques et financières, l'entreprise Renvoisé fait la demande, qui a été acceptée, d'extraire le sable des grèves de l'île ainsi que des galets qui, concassés et lavés, sont introduits dans le mélange pour la confection des 2 000 m³ de béton nécessaire. Cette texture s'altérera sous l'effet combiné des morceaux de galets qui éclatent et déforment le ferrailage ainsi que de l'air ambiant très humide accentuant le processus de rouille.

7. Équivalent de 1,1 million € actuel.

8. « *Une femme d'Hoedic m'a précisé que les travaux de génie civil ont été effectués par l'entreprise Renvoisé. Elle se souvient de ce nom car elle avait donné ce nom à sa vache.* » (Note d'Henri Buttin)

9. Buttin 2003, p. 126.

10. Quai aujourd'hui à l'est du port de l'Argol.

11. Ce nom de « Chantier » est longtemps resté accolé à cette partie d'Hoedic et en particulier au Vieux Phare, d'autant plus que Gérard Bolitt y avait, par la suite, installé son propre chantier d'entrepreneur en bâtiment. (Note de Melvan)

12. Témoignage recueilli par H. Buttin.

Fig. 3 : Clôture et borne (en bas) délimitant le terrain militaire. Le grillage n'a jamais été posé.



Le 3 août 1939, en raison de l'« état de guerre », les travaux ralentissent suite à une décision de la Marine qui suspend les approvisionnements du chantier.

En septembre 1939, au lendemain de la déclaration de guerre, la Marine affecte 11 hommes au sémaphore et 11 autres à la batterie, qu'elle dote provisoirement à l'est de l'ancien phare de deux canons de côte 95G, anciennes pièces de défense datant de 1888. En janvier 1940, ces 95G passent du statut de « batterie de circonstance » ou provisoire, à celui de « batterie de combat » ou permanente. Ces deux canons de semonce ont une portée de 10 km et pour fonction essentielle la défense du filet anti sous-marins.

Quatre de ces mêmes canons de 95G sont installés au fort du Beniguet à Houat. Ils sont toujours en place aujourd'hui.

En mars 1940, des travaux complémentaires sont négociés avec l'entreprise Renvoisé :

- un abri pour une usine électrique et des magasins à munitions au nord de la batterie d'Hoedic ;
- un abri de jour¹³ pour un projecteur anti aérien de 150 GP (grande puissance) ; ce projecteur peut être déplacé sur 300 m jusqu'au centre de la batterie ;
- le forage d'un puits.



13. Aile est de l'ancien phare où la toiture est remplacée par un toit rond en béton aujourd'hui retourné à son état initial de toiture en ardoise (fig. 10).

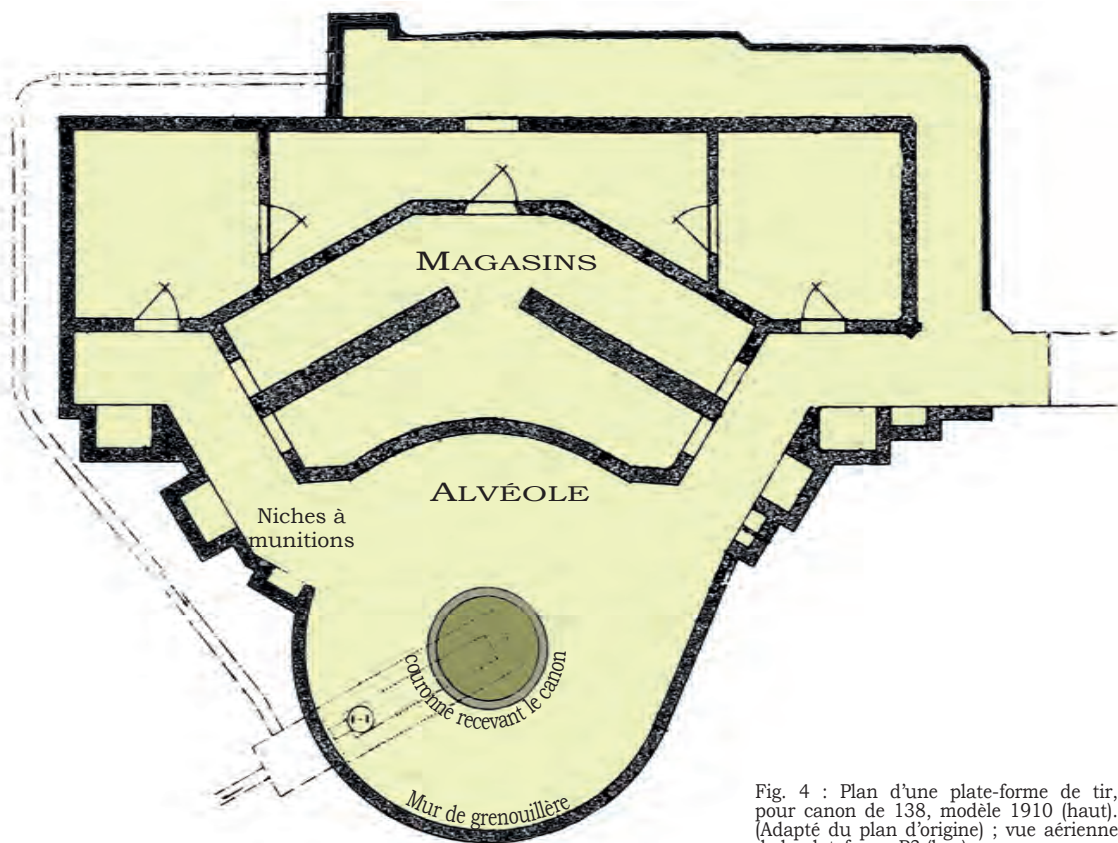


Fig. 4 : Plan d'une plate-forme de tir, pour canon de 138, modèle 1910 (haut). (Adapté du plan d'origine) ; vue aérienne de la plate-forme P3 (bas).



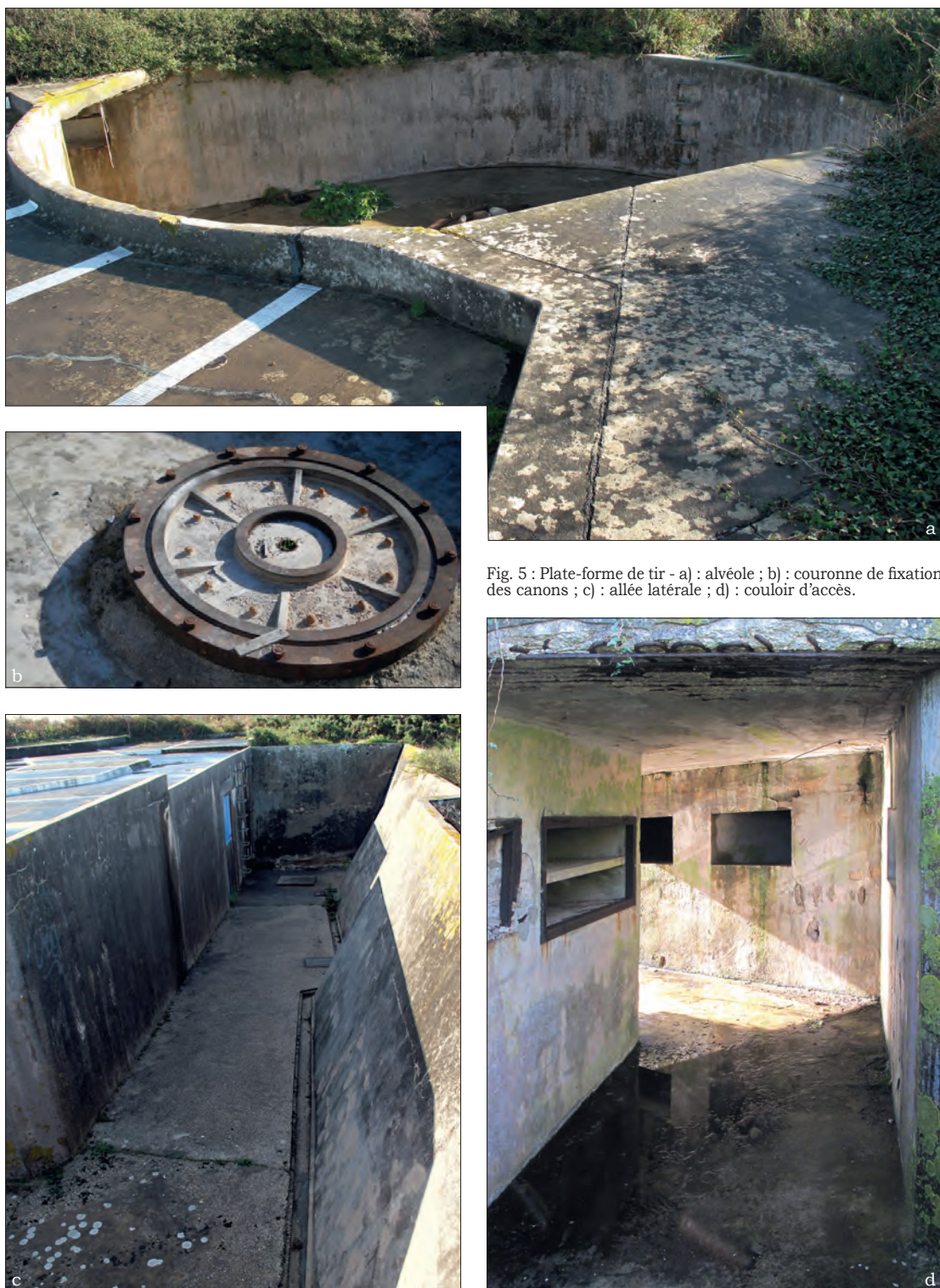


Fig. 5 : Plate-forme de tir - a) : alvéole ; b) : couronne de fixation des canons ; c) : allée latérale ; d) : couloir d'accès.

En avril 1940, la menace hitlérienne devenant de plus en plus précise, le chantier est suspendu le 14 de ce mois... Puis c'est la « guerre éclair », suivie de l'invasion de la France.

À la cessation des combats, l'évacuation des deux îles dans la précipitation par la Marine, donne lieu à des scènes de pagaille où les marins, notamment ceux affectés à la garnison du sémaphore, embarquent sur des navires hétéroclites. Certains se retrouveront à Biarritz, d'autres à Casablanca. Le chantier à Hoedic s'arrête avec l'invasion de la France.



Fig. 6 : Un des quatre canons de 95 de la pointe du Beniguet à Houat. Deux canons similaires ont été installés à Hoedic, à l'est du Vieux Phare.

En juillet 1940, le marché est résilié. À cette date, seuls sont terminés les quatre cuves à ciel ouvert situées tout à l'est de l'île, les quatre casemates bétonnées comportant les plates-formes de tir P1, P2, P3 et P4, le wharf, les canalisations qui relient les plates-formes de tir au poste de commandement. Les poteaux de clôture et les bornes sont aussi posés, mais pas le grillage. Le poste de direction de tir situé entre le wharf et les plates-formes de tir n'est pas opérationnel, seul le radier, c'est-à-dire la chape du sol, est réalisé.

Selon le témoignage d'Alcime Blanchet¹⁴, alors mobilisé et affecté à la batterie (il sera plus tard maire d'Hoedic), une des quatre pièces d'artillerie de 138 est installée dans la plate-forme P4; les autres tubes sont présents sur l'île mais ne sont pas installés. Sont aussi en place et opérationnels les canons de 95G positionnés à l'est du Vieux Phare. Ils seront détruits par leurs servants avant de quitter Hoedic.

Dans les semaines qui suivent l'armistice du 22 juin 1940, des hommes du génie allemand viennent sur les deux îles récupérer ce qui pouvait l'être de ces installations militaires. Ils démontent et emportent les quatre tubes de 138 mm et ne restent que quelques jours. Non incluse dans le Mur de l'Atlantique, l'île ne sera pas reforcifiée par la suite. Seule la présence de quelques douaniers allemands installés sur chacune des deux îles témoignera de l'occupation.

En 1941, des travaux complémentaires sont réalisés pour achever les deux logements dans le village d'Hoedic pour héberger les douaniers allemands. Ils ne seront jamais occupés, comme initialement prévu, par les gardiens de phare désormais basés à Lorient. Après la guerre, ils seront habités par des familles hoedicaïses.

14. Témoignage recueilli par H. Buttin.

Fig. 7 : Batterie de la Marine d'Hoedic - a) : trappe de tirage, accédant au réseau souterrain interconnectant la batterie ; b) : casernement, non achevé, à l'ouest du terrain militaire, l'une des constructions servira de base pour une maison d'habitation dans les années 1960 ; c) : socle d'un des deux canons de 95 à l'est du Vieux Phare ; d) : relais des réseaux souterrains ; e) : radier du poste de direction de tir.





Fig 8 : En haut, cale ou wharf de la Marine, bâti en 1939 pour les travaux de la batterie, ce quai a été le principal point d'accostement du courrier jusqu'à la construction du port de l'Argol en 1973 ; sur cette vue prise vers 1965, le *Notre-Dame de Confort* est au quai. En bas, équipes de marins du continent ayant travaillé sur le chantier de la batterie.



Fig. 9 : Au premier plan, l'enclos et les deux maisons prévus pour les gardiens du phare des Cardinaux délogés du vieux phare par la construction de la batterie. Les gardiens de phare iront finalement à Lorient et ces maisons, occupées pendant la guerre par les douaniers allemands, seront ensuite habitées par des familles d'insulaires ; en arrière plan, la cale de la Marine (carte postale *circa* 1970). En bas, construction de ces maisons.



Le 29 septembre 1942, la mairie d'Hoedic demande la suspension de l'expropriation des terrains, alors que la procédure court toujours, les lieux sont abandonnés depuis 1940 et le marché avec l'entreprise Renvoisé est résilié. En réponse, le 31 décembre, la Direction des travaux maritimes propose au Ministère trois possibilités : rétrocéder les terrains, poursuivre la procédure d'expropriation et mettre en location gratuite les terrains aux anciens propriétaires ou restreindre l'expropriation à quelques terrains...

Finalement, le 1^{er} mai 1944, le tribunal de Vannes statuant sur la requête des expropriés de 1938, se prononce pour des indemnités de 37 216 F.¹⁵

Plus récemment, le 7 avril 1961, une note émanant de la Direction des collectivités territoriales annonce « *qu'il appartient aux propriétaires expropriés, dont la commune, de prendre contact avec l'Administration des domaines du Morbihan en vue de la rétrocession des terrains dès la remise de l'ouvrage à cette dernière* ».

Le 27 septembre de la même année, le Ministère de la Marine adopte un procès-verbal de remise de la batterie d'Hoedic au service des domaines du Morbihan. L'inventaire retient 580 m² de surfaces bâties (correspondant notamment aux quatre plates-formes de tir), les deux pièces d'artillerie de 95G avec niches à munitions, quatre cuves semi enterrées de 3 m de diamètre et de 1,50 m de profondeur pour armes légères, les bâtiments en ruine du vieux phare, le tout sur une surface de 19 ha, 54 a, 27 ca, intégrant les quelques 400 parcelles...

Enfin, le 16 juin 1963 scelle la fin du périple juridique et historique de la batterie d'Hoedic. Après une procédure de déclassement, les terrains expropriés en 1938 sont cédés par les domaines du Morbihan à la commune d'Hoedic, pour la somme symbolique de 2 000 F¹⁶.

Implantation de la batterie

Le plan de masse d'origine illustre une organisation militaire ne laissant rien au hasard. La batterie est composée de différentes parties interdépendantes : un poste de commandement et de direction de tir, un poste de télémétrie, quatre¹⁷ plates-formes de tir associées à des locaux pour les munitions, la production électrique, l'éclairage ainsi que des abris pour les personnels et des structures de défense rapprochée. Les plates-formes de tir et le poste de commandement sont orientés dans la même direction, dans un axe orienté à 125° du nord, autorisant une visée horizontale du nord-est au sud-ouest par le sud-est.

Chaque pièce d'artillerie est reliée au poste de télémétrie, qui établit la distance de la cible et l'angle de tir, ainsi qu'au poste de com-

15. Équivalent de 5 600 € actuels, le tiers en valeur constante de ce qui avait été initialement proposé et refusé. Du fait des événements qui se succèdent à partir de juin 1944, cette somme n'aurait, de plus, jamais été réglée, Buttin 2003, p. 124.

16. 2 300 € actuels.

17. Quatre est l'unité de base dans l'artillerie.

Fig. 10 : Maison surmontée d'un toit rond en béton armé, destinée à abriter le générateur électrique et le projecteur antiaérien, occupant l'aile est de l'ancien phare. Vue sud en haut et nord en bas, *circa 1975*.



mandement, par des câbles en une double liaison de communication s'appuyant sur un système de buses enterrées à 1,60 m en sous-sol et courant vers des puits hermétiques appelés chambres de tirage. Ces puits sont toujours visibles aux abords des plates-formes de tirs.

Par ailleurs, sur la cote 23 à l'est de la batterie, au nord de l'ancien phare, sont implantées quatre cuves de 3 m de diamètre sur 1,50 m de profondeur. Elles abritent des mitrailleuses Hotchkiss, armes légères de défense de proximité pour la défense rapprochée côté plage.

À proximité et à l'est de l'ancien phare se trouvent les deux canons de 95G, d'une portée plus importante. Ils sont destinés à renforcer la défense sur ce flanc et aussi le filet anti sous-marins qui s'étend du rivage d'Hoedic à l'île Dumet.

Les plate-formes de tir sont de type « P ». Cette appellation est empruntée au lexique ferroviaire pour désigner une rotonde centrale permettant, dans un mouvement circulaire et sur un axe central, de réorienter les déplacements des locomotives.

Conçues et réalisées sur un modèle identique, elles comportent deux parties distinctes et complémentaires, une alvéole non couverte de 8,12 m de diamètre associée à des magasins de munitions. Leur architecture, toute militaire, est un équilibre entre rationalité — constructions multiples à l'identique, fonctions simplifiées, rapport coût/usage — et efficacité, au regard des objectifs initiaux de défense et de protection.

Elles sont installées sur les plus hauts points de l'île, entre 20 m et 24 m, plus ou moins enterrées. Leurs emplacements, déterminés en fonction de la topographie, positionnent le mur de grenouillère (partie avant de l'alvéole) à 0,30 m au-dessus du sol pour les plates-formes P1, P2 et P4 et à 1 m pour la P3. Cette disposition assure à la fois une bonne visibilité et une bonne protection des servants.

Sous la couronne en acier située au centre de l'alvéole et recevant le canon, une masse en béton armé « spécial fortification » est coulée dans une cuve de plus de 4 m de profondeur. Ce socle assure la solidité de la structure devant accueillir une pièce d'artillerie de 138.

Sur la chape de l'alvéole, une trappe d'accès et de maintenance donne accès au passage des câbles de communication et d'alimentation électrique qui rejoint les chambres de tirage en bordure de la plate-forme. À proximité, une autre trappe constitue le regard d'évacuation des eaux pluviales aboutissant au puisard de décantation, avant la citerne de 5 m³ située sous la coursive extérieure.

En retrait de l'alvéole, la seconde partie de la structure est destinée à alimenter la pièce d'artillerie. Recouverte d'une dalle de béton armé de 30 cm, elle est constituée d'un magasin de munitions central, s'appuyant sur la courbure arrière de l'alvéole, formé de quatre locaux deux à deux symétriques. Ils communiquent vers les couloirs d'accès par six guichets à travers lesquels les pourvoyeurs pouvaient fournir des munitions pesant jusqu'à 40 kg l'unité.

De part et d'autre des couloirs d'accès, sont disposées quatre niches à munitions, fermées par des portes métalliques à ouverture par le bas. Elles servent au stockage des différents approvisionnements en fonction des besoins des artilleurs, obus éclairants, charges en poudre modulées..., ou au stockage des douilles utilisées.

Enfin, la rampe d'accès et la coursive extérieure sont constituées d'une dalle de béton au sol et de murs obliques anti-déflagration, avec des jambes de soutènement extérieures, noyées sous le sable.

Les servants associés à une plate-forme de tir sont au nombre de huit : deux pointeurs en hauteur et direction, le servant de dérive, le culassier, le chargeur, l'écouvilleur, deux pourvoyeurs et le chef de poste de la pièce d'artillerie.

Que reste-il aujourd'hui de ce « patrimoine » ?

Le terrain de 20 ha situé à l'est de l'île, offre aujourd'hui un aspect plutôt erratique avec une flore sauvage battue par les vents. Les ves-

tiges de la batterie restent visibles de manière assez marquée malgré l'offensive permanente de la nature.

Le wharf est toujours présent à l'est du port de l'Argol. À l'ouest du bourg, les logements prévus pour les gardiens du phare sont toujours dans le clos situé derrière l'hôtel des Cardinaux et servent d'habitations.

Sur la zone de servitude proprement dite de la batterie, les poteaux en béton et les bornes apparaissent comme des alignements qui ne protègent plus grand-chose. Mais ils matérialisent bien l'étendue de l'ancien terrain de la Marine.

À l'entrée du terrain militaire, non loin du chemin qui monte au Vieux Phare, subsistent les vestiges des deux logements prévus pour les militaires. L'un est resté à l'état de construction non achevée et l'autre a servi de base pour la construction d'une habitation. Le radier du poste de direction de tir reste observable un peu plus haut à gauche.

Plus loin, le long de ce même chemin, se succèdent les quatre plates-formes de tir. Elles sont relativement bien conservées malgré l'effritement du béton lié à l'usure du temps. À proximité, ça et là, les chambres de tirage laissent imaginer les conduits qui serpentent sous le landier. À l'est du Vieux Phare, certaines des cuves ont fait l'objet d'une transformation en citernes à eau recouvertes, encore visibles aujourd'hui. Enfin, l'abri de jour du projecteur, structure au toit arrondi, ayant fait l'objet de plusieurs transformations, est redevenu une charmante demeure tournée vers l'océan.

Nous retiendrons que cette batterie d'Hoedic, restée inachevée, n'aura finalement jamais servi. Elle représente néanmoins aujourd'hui un pan de la mémoire de l'île, intégré dans son paysage et rappelle un épisode de l'histoire locale dont nous sommes dépositaires.

Remerciements

Nous n'aurions jamais pu réaliser cet article sans le précieux concours d'Henri Buttin à travers l'exploitation de ses notes, documents d'archives et synthèses réalisés au long cours ainsi que celui de Virginie, notre correspondante sur le dossier. Nous tenons également à remercier toutes les personnes qui ont permis, à travers les échanges ou des photos, de nourrir cette modeste contribution à la redécouverte de l'histoire du patrimoine local.

Iconographie

- DAO : P. Buttin, fig. 2 et 3 à partir des plans d'origine conservés au Service historique de la défense à Lorient.
- Photographies : fonds Melvan avec des apports de Roger Allanic (fig. 8 et 9, équipe de travailleurs), Arthaud éditeur (fig. 9, carte postale avec vue aérienne du village), Jean-Michel Le Doux (fig. 4, vue aérienne), Jean-Paul Kauffmann (fig. 10, vue nord de l'abri à toit rond), Auguste Thomas ancien recteur d'Hoedic (fig. 8, cale de la marine). Les autres photos sont des auteurs, de Chantal Audollent ou de Pierre Buttin.

Références

- Service historique de la défense de Lorient : dossiers n° 9W 70/262 K/93 (F45).
- Service historique de la défense de Vincennes : dossiers n° 3DD2 N°1138.
- [Fr.wikipedia.org/wiki/rotonde](http://fr.wikipedia.org/wiki/rotonde).
- Altantikwall.superforum.fr.
- lemairesoft.styles.net :1944.
- [fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89volution_du_pouvoir_d'achat_des_monnaies_fran%C3%A7aises](http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89volution_du_pouvoir_d%27achat_des_monnaies_fran%C3%A7aises).
- CAROFF C. F., 1954 – *Les forces maritimes de l'Ouest*, 1939-1940. Service historique de la Marine.
- HARTEMANN C., 2008 – Le Vieux Phare d'Hoedic. *Melvan, La Revue des deux îles*, n° 5, p. 57-70.
- BUTTIN H. 2003 – *Passeport pour Hoedic, Essai sur l'histoire et l'avenir d'une petite île du Ponant*. Préface d'Olivier Guichard, Éditions des Écrivains. 260 p.

Regards sur la géologie et l'extraction de pierre à Houat

Louis Chauris

Directeur de recherche au CNRS (e.r.), Brest

Résumé : Le socle ancien de l'île d'Houat est constitué de deux ensembles totalement différents : des reliques, le plus souvent de faible extension, d'un complexe métamorphique (micaschistes) ; des intrusions granitiques qui forment l'essentiel des affleurements, recoupés par de nombreuses veines pegmatitiques. Les nombreuses carrières ouvertes dans les granites de Houat ne livraient pas d'aussi bons matériaux que celles d'Hoedic.

L'accueil bienveillant porté aux trois articles consacrés à la géologie d'Hoedic¹ nous a incité à offrir, sans plus attendre, un même éclairage sur Houat. Les méthodes de recherche restent inchangées ; ici encore, la lithologie se marie avec l'architecture, voire avec l'histoire. Si les deux îles offrent des similitudes, elles révèlent toutefois des différences sensibles... La présentation de nos investigations a semblé opportune. En effet, malgré des conditions d'observation exceptionnelles, Houat – peut-être par suite de sa situation insulaire – a peu attiré les géologues dans le passé². À l'aide des données acquises par nos devanciers, complétées par nos propres prospections effectuées en 1959, 1977, 1982 et 2012, il apparaît possible d'esquisser une vue d'ensemble sur la géologie de l'île, tout en étant conscient que plusieurs questions restent encore sans réponse satisfaisante.

Le soubassement rocheux

La première description géologique de l'île d'Houat semble remonter à 1848. « *L'île d'Hoat [sic] est formée d'un granite analogue à celui de Quiberon. Il est à gros grains ; le feldspath y est souvent rose, le quartz assez abondant, le mica rare et parfois blanc. L'île renferme çà et là plusieurs petites couches de schiste micacé ayant environ 3 décimètres de puissance. Ces roches sont-elles un accident de la roche granitique, ou plutôt des débris de la formation schisteuse soulevée par le granite et restés enclavés dans ce dernier ? Quoi qu'il en soit de leur origine, elles n'ont pas assez d'intérêt pour figurer sur la carte* »³.

Après les travaux de Ch. Barrois (1897) et de J. Cogné (1960, 1965), il faut attendre la parution, en 1986, de la carte géologique au 1/50 000 par Audren et Plaine pour obtenir quelques précisions

1. Chauris 2008, 2009, 2011.

2. Lorieux et de Fourcy 1848, Barrois 1897, Cogné 1960, Cogné *et al.* 1965.

3. Lorieux et de Fourcy 1848.

péetrographiques consignées succinctement dans la notice explicative (p. 19 et 22) : prédominance des granites enclavant des panneaux de roches métamorphiques, nettement subordonnées. Les auteurs de la notice avouent qu'il « *s'avère difficile, sinon impossible de séparer les divers types de granite* ». La minéralogie des pegmatites n'est pas abordée ; aucune analyse chimique n'est fournie. La paragenèse des formations cristallophylliennes est à peine exprimée.⁴

Reliques d'un socle cristallophyllien en panneaux enclavés dans les granites

Les principaux affleurements situés dans la partie orientale de l'île sont nettement plus importants que ne le laissaient entendre Lorieux et de Fourcy. Aux environs du port Saint-Gildas s'étendent, sur quelques centaines de mètres, des micaschistes gneissiques plus ou moins quartzitiques, de teinte gris-vert, à texture granolépidoblastique, à biotite et muscovite, avec quartz, feldspath potassique et plagioclase. La foliation WNW-ESE est faiblement inclinée vers le NNE. Plage de La Fontaine, un grand panneau de micaschistes quartziteux orienté E-W pend vers le nord d'une cinquantaine de degrés. À l'extrémité orientale de la plage de La Fontaine, le granite orienté N 290° admet de nombreuses enclaves allongées de micaschistes à biotite et muscovite, pénétrées par des filonnets granitiques. La route montant de Port Saint-Gildas vers le bourg montre aussi un large affleurement micaschisteux.

D'autres affleurements de moindre extension sont visibles en plusieurs points.

- Au sud-est de la plage de Treac'h Salus, les micaschistes, très plissotés, sont recoupés par le granite. Vers le milieu de la plage, micaschistes avec quartz d'exsudation. Dans la partie nord-ouest de la même plage, les micaschistes très redressés, subverticaux, orientés NW-SE, sont injectés de granite parallèlement à leur foliation.
- De petites enclaves micaschisteuses sont disséminées entre Beg Salus et Portz Carnaquiz.
- Quelques singularités minéralogiques sont parfois observées. Entre Chubeguez Vraz et Beg Tost, des micaschistes à biotite et muscovite renferment localement du grenat almandin. Dans les rochers qui divisent la plage de Treac'h Salus en deux parties, affleurent des micaschistes très riches en muscovite ; localement, le mica se concentre en amas formant des micacites muscovitiques.

La roche mélanocrate très altérée à hornblende (amphibole) et biotite chloritisée qui affleure sur quelques dizaines de mètres à l'est de Port Saint-Gildas pose problème. Dans la notice de la carte au 1/50 000, il est proposé – avec doute toutefois – d'y voir une amphibolite associée au socle métamorphique. Pour nous, l'extrême abondance de la biotite rapprocherait plutôt la roche d'un lamprophyre, sans relation avec les formations cristallophylliennes très structurées, ce que paraît

4. Voir glossaire en fin d'article pour le vocabulaire géologique.

Fig.1 : Divers type de roches à Houat - a) extrémité orientale de la plage de La Fontaine, micaschistes (de teinte sombre) en enclaves allongées dans un granite clair à grain fin, à deux micas ; b) extrémité sud de la plage de Treac'h Salus, micaschistes intensément plissés, envahis par un granite fin à deux micas ; c) plage de Chubeguez Vraz, micaschistes grisâtres, très redressés, recoupés (en haut) par un filon de pegmatite peu incliné ; d) vers le milieu de la plage de Treac'h Salus, granite très porphyroïde ; e) à l'extrémité sud-est de Houat en face de Beg Tost, l'érosion en boules du granite porphyroïde est guidée par les diaclases à disposition suborthogonale ; f) au droit de Beg Tost, granite porphyroïde, parcouru par des filonnets de pegmatite (à droite et, en haut, à gauche), recoupé par un filon de granite à grain fin à deux micas (au centre).



appuyer sa texture équante. Sa décomposition météorique libère un mica mordoré remarquable – évoquant « l'or des fous ».

L'absence de continuité des formations cristallophylliennes de Houat rend leur interprétation difficile. Leur direction préférentielle WNW-ESE est conforme à l'allongement de l'île. Toutefois, dans l'état actuel des recherches, les panneaux de socle métamorphique semblent absents dans sa partie occidentale. Malgré un certain « air de famille », les micaschistes offrent diverses associations paragénétiques : à grenat ; à tendance quartzitique ; hypermuscovitique. Ce dernier faciès est sans doute à rapporter à l'impact des injections leucogranitiques. La staurotide et la sillimanite n'ont pas été observées. Cette diversité peut s'interpréter en partie par la composition initiale des roches affectées par le métamorphisme. Il ne faut toutefois pas sous-estimer l'impact des contacts anormaux rapprochant des unités primitivement éloignées, en relation avec la tectonique qui affecte toute la région selon la direction générale WNW-ESE ainsi que les dislocations lors de la montée des magmas granitiques.

Diversité des granites

- Granite porphyroïde

Le terme « porphyroïde » sous-entend la présence de feldspaths dont les dimensions sont nettement supérieures à celles des autres minéraux. À Houat, les affleurements les plus spectaculaires sont situés au sud-est de l'île, devant Beg Tost. En ce point, le granite, de nuance grisâtre, est caractérisé par l'alignement plus ou moins prononcé des gros feldspaths, selon la direction N 300° et l'abondance de la biotite ; la muscovite paraît absente. Des enclaves fusiformes surmicacées sont présentes, les feldspaths porphyroïdes sont nettement mis en relief par l'érosion. Le granite est parcouru par un lacis très dense de filons pegmatitiques. À leur tour, granite porphyroïde et pegmatites sont recoupés par des filons de granite à grain fin.

À la plage de Chubeguez Vraz, les feldspaths – 2 à 3 cm – du granite porphyroïde à biotite sont alignés, comme le socle micaschisteux, selon la direction N 290°. À l'évidence, cette orientation reflète le flux magmatique lors de l'injection. Vers le milieu de la plage de Treac'h Salus, les gros feldspaths sont également alignés parallèlement au socle métamorphique ; en ce point, les cristaux, très nombreux, atteignent 4 à 5 cm de long. D'autres affleurements ont été notés aussi à Portz Plouz, ainsi qu'à la plage de La Fontaine où le granite est recoupé par des pegmatites.

- Granite rouge

Cette roche constitue, sans conteste, la principale curiosité lithologique de Houat. D'excellents affleurements ont été reconnus en de nombreux points, entre autres sur la côte méridionale et ses abords (partie médiane et extrémité nord-ouest de Treac'h Salus, carrière

Fig. 2 : Roches de Houat – a) partie médiane de Treac'h Salus, granite rouge ; b) Portz Carnaquiz, granite grossier feuilleté, à muscovite, orienté WNW-ESE, recoupé par un filon d'aplite est-ouest, à grain très fin, avec lentilles fusiformes de tourmaline noir-bleuté ; c) à l'extrémité nord-ouest de Treac'h Salus, filon de quartz blanc-grisâtre, recoupant le granite rouge clair ; d) Treac'h Salus, extrémité nord-ouest, filonnets quartzeux recoupant le granite rougeâtre ; e) au fond d'un cirque près de l'Éclosarium, galet (30 cm de long) de pegmatite à muscovite et petits béryls verts ; f) près de Beg er Vachif, la morphologie des falaises est contrôlée par la structure du granite en large dalles inclinées vers le sud-sud-ouest.



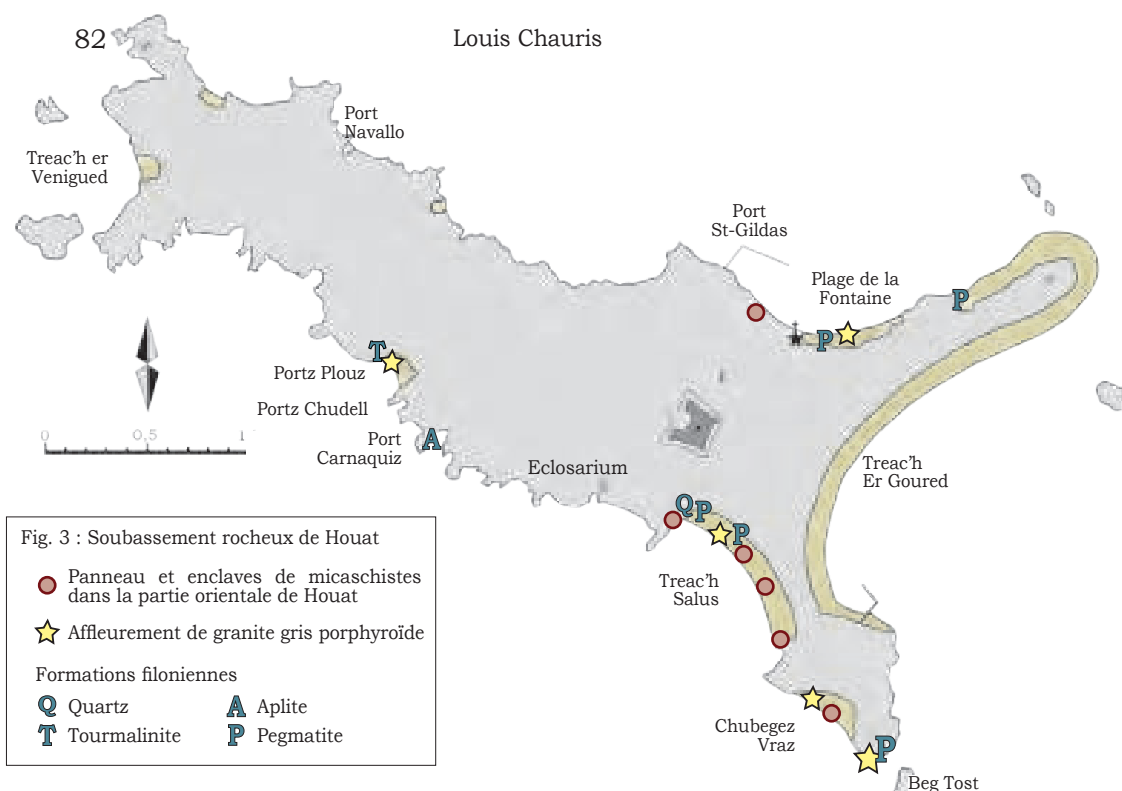


Fig. 3 : Soubassement rocheux de Houat

● Panneau et enclaves de micaschistes dans la partie orientale de Houat

★ Affleurement de granite gris porphyroïde

Formations filoniennes

Q Quartz

A Aplites

T Tourmalinite

P Pegmatite

ouverte aux environs de l'Eclosarium⁵ et d'une manière plus générale entre Portz Plouz et Treac'h er Venigued ; sur la côte septentrionale, à Port-Navallo, à Port Halai... ; sur la côte occidentale à Treac'h er Venigued. Le granite rouge est caractérisé par un grain assez fort (moyen à grossier), l'abondance de la muscovite et une fissuration intense. La teinte rose à rougeâtre qui affecte les feldspaths potassiques est due à une très fine dissémination de l'oxyde de fer hématite (du grec *hema*, sang). L'originalité du granite rougeâtre de Houat repose sur le fait qu'en règle générale, les granites offrant cette coloration sont dépourvus de muscovite alors qu'ici ce mica est abondant. Sous les impacts prolongés de l'altération météorique plurimillénaire, la teinte rougeâtre s'atténue, devient rose pâle, puis beige clair et enfin blanchâtre. Une telle évolution est bien exposée à Treac'h er Venigued.

• Granite à grain fin

Comme signalé, des filons de granite à grain fin recoupent le granite porphyroïde et les pegmatites près de Beg Tost. Un vaste affleurement de granite, également à grain fin, ferme l'extrémité méridionale de Treac'h Salus où il a été exploité en carrière. À titre d'hypothèse, il est interprété comme une grosse intrusion oblique par rapport à la direction des panneaux du socle métamorphique. Sa texture équante, l'absence d'écrasement et son contour présumé suggèrent qu'il pourrait représenter l'ultime intrusion granitique de Houat.

5. Ancienne écloserie à homard, aujourd'hui laboratoire marin.

Fig. 4 : Roches de Houat – a) Dans une carrière près de l'Éclosarium, granite rougeâtre recoupé par d'innombrables cassures très rapprochées ; b) Porh Halai, érosion dans le granite grossier rougeâtre ; c) Près de Portz Chudell, faille intragranitique SSW-NNE ayant favorisé le creusement d'une étroite crique au fond ensablé.

- Pegmatites

De nombreux filons de pegmatites, formant parfois de véritables lacis, recoupent les formations cristallophylliennes et les granites. Leur puissance peut être inférieure à 10 cm ou atteindre plusieurs dizaines de centimètres. Leur composition minéralogique n'offre guère d'originalité : feldspath, quartz et muscovite ; tourmaline noire, grenat rouge (millimétrique) et apatite verte (en cristaux centimétriques) sont beaucoup plus rares (près de Chubeguez Vraz). Le béryl, en cristaux verts millimétriques a été observé (par Yves Chauris) dans des galets de pegmatite recueillis entre autres à l'ouest de la jetée de Port Saint-Gildas, à la pointe sud-est de l'île en face de Beg Tost et à Beg Tost, dans une crique près de l'Éclosarium, à Portz Carnaquiz.

Le feldspath potassique, minéral dominant des pegmatites, peut montrer une teinte rose, voire parfois rouge intense (Treac'h Salus). L'analyse chimique d'un feldspath rouge de ce filon a donné la composition suivante : SiO_2 : 64,65 % ; Al_2O_3 : 17,85 % ; Fe_2O_3 : 0,21 % ; MgO : 0,00 % ; CaO : 0,28 % ; Na_2O : 1,71 % ; K_2O : 14,10 % ; TiO_2 : 0,00 % ; MnO : 0,02 % ; P_2O_5 : 0,00 % ; Ba : 260 ppm.

- Aplites

Les filons uniquement aplitiques sont nettement moins fréquents. À Portz Carnaquiz, un tel filon, de 30 cm de puissance et d'orientation est-ouest, recoupe le granite grossier à muscovite orienté WNW-ESE. La roche, à grain très fin, de nuance gris-beige pâle, renferme de curieuses lentilles fusiformes de tourmaline noir-bleuté.

- Tourmalinites.

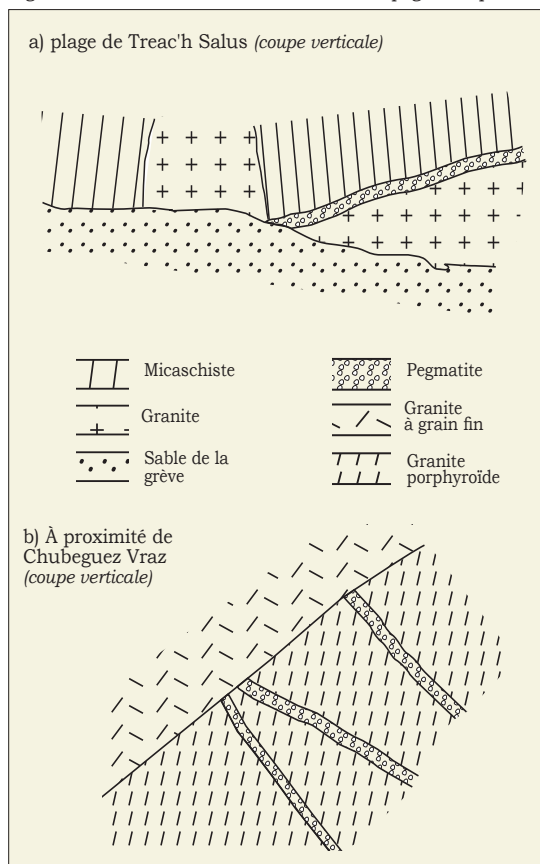
À Portz Plouz, un granite grossier à muscovite est recoupé par des diaclases tourmalinisées (tourmalinites de filons-diaclases).

- Quartz filonien.

Rare. À l'extrémité nord-ouest de Treac'h Salus, un filon et ses nombreux satellites de faible puis-



Fig. 5 : Modalités schématisées des venues pegmatitiques.



sance, de teinte blanc-gris, recoupent le granite rougeâtre. Ils semblent dépourvus de minéralisation métallifère.

Indice d'une dissymétrie est-ouest

Dans l'état actuel des recherches, il semblerait que les panneaux de mica-schiste enclavés soient essentiellement localisés dans la partie orientale de l'île, et qu'il en soit de même pour les pegmatites. À titre d'hypothèse, il est suggéré que ce secteur de Houat coïnciderait avec la proximité du « toit » de l'intrusion granitique, les mica-schistes étant alors interprétés comme des « roof pendants » et les pegmatites comme des émanations dans des zones disloquées de moindre profondeur relative.

Influences de la structure du substratum sur la géomorphologie

L'orientation générale WNW-ESE de Houat est liée à la direction des panneaux du socle métamorphique et plus encore au débit planaire des granites qui ont envahi ce socle. Cette structure planaire est fort bien exposée entre Treac'h er Venigued et Portz Plouz avec inclinaison au sud-sud-ouest. La morphologie insulaire est également liée aux failles appartenant à deux systèmes totalement différents. Le premier, orienté WNW-ESE (failles directionnelles) coïncide avec l'alignement leucogranitique Quiberon-Hoedic. Le second, orienté NNE-SSW (failles transversales) provoque des décrochements dans la direction structurale précitée, avec, en allant d'ouest en est, décalages successifs vers le sud. Ces fractures tardives ont joué aussi un rôle morphologique majeur à Houat, en particulier à son extrémité sud-est, séparant les trois îlots Beg Tost-Beg Creiz-Beg Pell, sans compter les indentations qui affectent les côtes nord-est et sud-ouest de l'île.

Extraction de la pierre à Houat⁶

L'insularité a incité, plus exactement a obligé les habitants de Houat à rechercher sur place les pierres nécessaires à leurs constructions. Aussi des « carrières » - terme aujourd'hui obsolète pour carrières - ont-elles été ouvertes en plusieurs points, principalement sur le littoral. La situation au bord de la mer offrait un atout majeur : la roche, débarrassée par les eaux de son manteau d'altérites, était ici directement exploitable sans les pénibles et dispendieux travaux de « découverte » qui pénalisent les gisements à l'intérieur des terres. Par ailleurs, si nécessaire, les pierres pouvaient être acheminées par voie d'eau jusqu'aux chantiers évitant ainsi les coûteux charrois ; toutefois, vu la proximité entre les sites d'extraction et le bourg, cette éventualité ne s'est peut-être pas présentée à Houat.

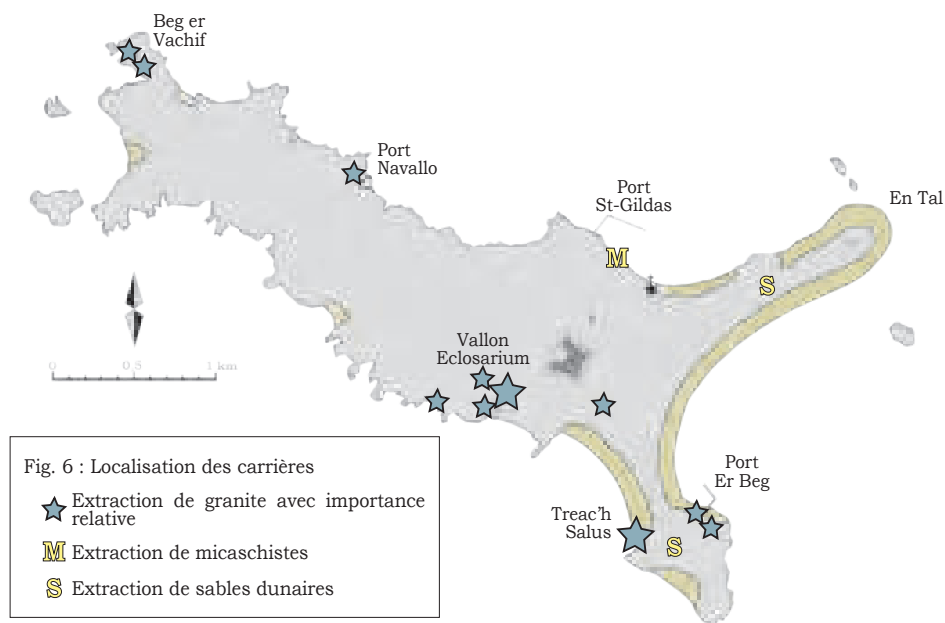
L'examen du bâti (article à paraître ultérieurement) indique que les différents granites de Houat ont été plus ou moins exploités. Où se situaient donc les anciennes carrières, à présent toutes abandonnées excepté la carrière ouverte au sud-est du grand fort, encore en activité intermittente pour l'entretien des chemins (fig. 6) ?

La principale carrière était ouverte à l'extrémité sud-est de la plage de Treac'h Salus dans le granite à grain fin à deux micas, à texture serrée, très tenace. Les vestiges des extractions qui avaient lieu sur la partie supérieure de l'estran et dans la falaise, sont attestés non seulement par la présence de nombreux trous à section circulaire d'un diamètre de l'ordre de 4 cm laissés par les barres à mine, mais aussi par des mares d'origine anthropique à l'emplacement des zones excavées, la morphologie de la falaise avec son abrupt typiquement de néoformation, l'aspect anguleux de la roche qui tend toutefois peu à peu à s'émousser, le caractère très sain de la pierre mise à nu et aussi, assez curieusement, par des blocs laissés sur place. L'extraction était facilitée, mieux, guidée, par la disposition suborthogonale des diaclases (ou fissures naturelles) plus ou moins espacées dans la masse granitique, soit peu inclinées et formant alors, en plusieurs points, la sole (ou plancher) de la carrière, soit subverticales, permettant ainsi l'obtention d'éléments équarris préformés.

Plusieurs carrières, d'importance inégale, ont été exploitées sur les versants du vallon de l'Eclorarium. Lui-même est installé dans la plus importante de ces carrières, ailleurs les excavations sont à présent plus ou moins envahies par la végétation. Le granite rougeâtre à muscovite est ici très fissuré ; en certains points, il est affecté par une série de cassures très rapprochées, de l'ordre de 1 à 2 cm seulement ; à l'évidence, ce matériau était alors totalement inapte à livrer des pierres de taille. Vu le nombre des anciens sites d'extraction, nous suggérerions volontiers de dénommer ce lieu « Vallon des Carrières » pour perpétuer le souvenir d'une activité évanouie...

La localisation des carrières est parfois expliquée par le besoin de se procurer de la pierre avec abondance à proximité pour des ouvrages

6. Que Francis Niau retrouve ici l'expression de notre reconnaissance pour ses précieuses informations sur les carrières de Houat.



importants. Tel est le cas de la carrière exploitée à Port-Navallo dans le granite rougeâtre un peu porphyroïde à muscovite pour l'édification du môle tout proche ; l'extraction était facilitée par le rapprochement des diaclases, mais la fracturation de la roche contrariait l'obtention de pierres de taille ; des vestiges de trous à la barre à mine indiquent sans ambiguïté la méthode d'exploitation. Un autre exemple est fourni par le réduit de Beg er Vachif. Pour que l'ouvrage soit protégé au maximum des tirs ennemis, il s'est avéré indispensable d'approfondir le site d'implantation, ce qui *ipso facto* a fourni une partie des moellons ; une carrière située un peu avant d'accéder au réduit paraît bien avoir été ouverte pour compléter les approvisionnements. Par ailleurs, à l'évidence, les douves du grand fort ont livré des moellons pour l'escarpe. Un peu à l'ouest du débouché de l'Eclosarium à la mer, la falaise est entaillée en carrière (pour l'emplacement d'une ancienne batterie ?) ; un cône de déblais se déploie du côté de la mer. Enfin, il est très probable que les carrières situées près d'Er Beg aient été ouvertes pour livrer des moellons aux infrastructures portuaires toutes proches.

Dans quelques cas, il n'est plus possible de parler de carrières ; l'exploitation se limite au ramassage de galets granitiques sur l'estran.

Fig. 7 : Extraction de pierre à Houat – a) vestiges d'exploitation du granite à grain fin à l'extrémité sud-est de Treac'h Salus, au premier plan, mares anthropiques à l'emplacement des blocs excavés ; b) vue partielle de la carrière ouverte au sud-est de Treac'h Salus, montrant ses deux aspects complémentaires : au premier plan, sur l'estran, platier rocheux irrégulier formé par le recul de la falaise en cours d'abattage ; au second plan, dans la falaise, les diaclases, peu inclinées et subverticales, guidant l'avancement de l'exploitation ; c) deux trous circulaires (environ 4 cm de diamètre) de perforation à la barre à mine, sur la sole de la carrière ouverte au sud-est de Treac'h Salus dans le granite à grain fin ; d) près de l'Eclosarium, dans le versant du vallon, ancienne carrière, ouverte dans le granite rouge, à gauche, le front de taille s'est arrêté sur une diaclase inclinée ; à droite, partie superficielle du granite très altérée ; plus bas, diaclases subverticales dans une masse saine ; e) carrière littorale de Port-Navallo, les grandes diaclases inclinées facilitaient l'abattage ; f) dans la carrière de Port-Navallo, le granite rougeâtre est recoupé par des fissures diversement orientées rendant difficile l'obtention d'éléments sans « fil vicieux » ; g) vestige d'un trou de perforation à la barre à mine dans le granite rougeâtre exploité à Port-Navallo.



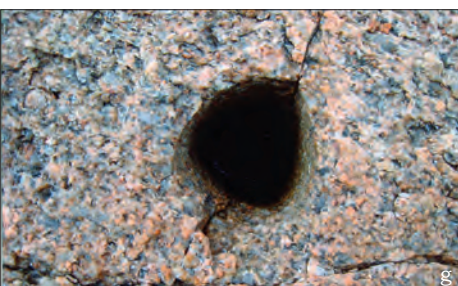
b



c



f



g



a

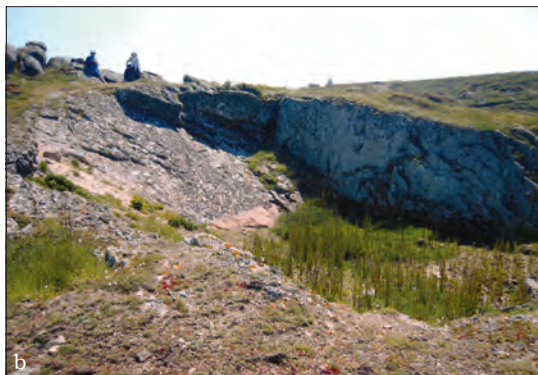


d



e

Fig. 8 : Extraction de pierre à Houat – a) au sud-est du grand fort, carrière dans le granite rouge fissuré fournissant un excellent matériau pour l'empierrement des chemins ; b) petite carrière ouverte près du haut de la falaise non loin du réduit de Beg er Vachif ; c) peu à peu, le sable de la carrière éventrant les dunes au sud-ouest d'Er Beg se tapisse d'un manteau végétal protecteur contre l'érosion éolienne.



Les micaschistes livrant des moellons plats ont été également exploités dans la partie occidentale de la plage de La Fontaine aux abords du port Saint-Gildas.

Enfin, les sables dunaires ont été extraits dans la partie orientale de l'île, tant au sud-ouest d'Er Beg qu'au sud-ouest de la batterie d'En Tal.

Quelques comparaisons s'imposent par rapport à Hoedic. Les granites exploités à Houat s'avèrent d'extraction plus difficile ; plus grave, ils sont souvent de médiocre qualité du fait de leur fracturation intense ; par suite, les extractions ont revêtu ici nettement moins d'ampleur. Nulle part à Houat, rien de comparable au vaste chantier du Vinglé où tout l'estran est transformé en carrière...

Conclusion

Le rattachement de l'île de Houat à la ceinture leucogranitique Quiberon-Hoedic-Le Croisic, déjà admis par nos prédécesseurs, est confirmé par nos investigations. Cette échine rocheuse, soulignée par un chapelet d'îles et d'îlots, de direction générale WNW-ESE, présente une unité géologique indubitable. Toutefois, comme chacun des poin-

tements, Houat offre quelques caractéristiques originales ; la plus frappante réside dans l'extension de granites rougeâtres.

La densité du champ filonien pegmatitique est un des traits communs à la ceinture ; cependant, à Houat, le béryl reste relativement rare et toujours de faible dimension, à Hoedic, il n'a pas encore été observé, alors que ce minéral est relativement fréquent à Quiberon⁷ et au Croisic⁸. Mais l'apatite est notée dans les pegmatites des quatre pointements.

Les différences observées sont sans doute à rattacher à des conditions diverses de mise en place des magmas leucogranitiques et/ou à la profondeur inégale atteinte aujourd'hui par l'érosion, les failles transversales abaissant ou soulevant les segments de la ceinture.

Glossaire

- **Amphiboles** : minéraux du groupe des inosilicates avec variation progressive des teneurs en magnésium, fer, sodium et calcium.
- **Apatite** : phosphate de calcium, appartenant au système hexagonal, souvent de teinte verdâtre.
- **Aplite** : roche finement grenue traversant souvent les massifs granitiques en filons.
- **Association paragénétique** : groupement des minéraux d'une roche.
- **Biotite** : minéral phyllosilicate (mica noir).
- **Chlorite** : minéral phyllosilicate de teinte verdâtre.
- **Cristallophyllienne** : roche métamorphique dont la structure est feuilletée, comme les micaschistes.
- **Diaclase** : fracture dans une roche sans déplacement relatif des parties séparées.
- **Équante** : texture dans laquelle les cristaux n'ont pas d'orientation préférentielle.
- **Granolépidoblastique** : Structure des roches métamorphiques avec des minéraux en lamelles empilées.
- **Hornblende** : minéral appartenant aux groupe des amphiboles, de couleur verte.
- **Iamprophyre** : roche magnétique filonienne riche en mica noir et /ou amphibole.
- **Leucoplasie** : granite très clair, à muscovite.
- **Lithologie** : se rapporte à la nature des roches.
- **Mélanocrate** : qualité des roches magmatiques riches en minéraux de teinte sombre.
- **Métamorphisme** : modification d'une roche à l'état solide par suite de l'augmentation de la température et/ou la pression, avec cristallisation de minéraux nouveaux.
- **Micacite** : roche très riche en mica.
- **Muscovite** : minéral phyllosilicate d'éclat argenté (mica blanc).
- **Pegmatites** : roches à cristaux de grande taille (notamment les feldspaths).
- **Pétrographique** : science des roches.
- **Plagioclase** : feldspath contenant du sodium et du calcium.
- **Sillimanite** : Silicate d'alumine.
- **Staurotide** : (stauroлите) nésosilicate souvent maclé en croix.
- **Septa** : feuillettes de composition différente inclus dans un roche.

7. Pierrot *et al* 1980.

8. Barret 1898.

Références

- AUDREN C., PLAINE J., 1986 – *Carte géologique au 1/50 000 « Belle-Ile-en Mer, îles Houat et Hoedic »*.
- BARET Ch., 1898 – Minéralogie de la Loire-Inférieure. *Bulletin de la Société de sciences naturelles de l'ouest de la France*, 1898, 176 p., 19 pl.
- BARROIS Ch., 1897 – *Carte géologique au 1/80 000, « Quiberon »*. 1^{ère} édit.
- CHAURIS L., 2008 – Extractions littorales de granite à Hoedic. *Melvan, La Revue des deux îles*, n° 5, p. 115-125.
- CHAURIS L., 2009 – Pierres de construction à Hoedic. *Melvan, La Revue des deux îles*, n° 6, p. 115-124.
- CHAURIS L., 2011 – Dépôts sédimentaires récents à Hoedic. *Melvan, La Revue des deux îles*, n° 8, p. 131-140.
- COGNÉ J., 1960 – Schistes cristallins et granites en Bretagne méridionale. Le domaine de l'anticlinal de Cornouaille. *Mém. Carte géologique détaillée de la France*. Impr. Nationale, Paris, 382 p. XXV planches.
- COGNÉ J., 1965 – *Carte géologique au 1/80 000, « Quiberon-Belle-Ile »*. 2^e édit.
- LORIEUX, DE FOURCY, 1848 – *Carte géologique du Morbihan*. Impr. Nationale, Paris, 158 p.
- PIERROT R., CHAURIS L., LAFORET C., PILLARD F., 1980 – *Inventaire minéralogique de la France n° 9. Morbihan*. Édition BRGM, Orléans, 316 p.

Inventaire des libellules et demoiselles de l'île d'Hoedic

Bernard Iliou¹

Guégon (Morbihan)

Résumé : L'île d'Hoedic se caractérise par la diversité de sa faune et de sa flore liée à sa position géographique et à la spécificité de ses habitats. On y trouve 14 espèces de libellules et de demoiselles sur une cinquantaine présentes en Bretagne. Appartenant à l'ordre des odonates, ces insectes étroitement inféodés aux zones humides jouent un rôle important dans l'équilibre de ces milieux et sont d'excellents indicateurs de l'état de santé des biotopes qu'ils fréquentent. La description des espèces et les éléments de biologie abordés permettront de découvrir les espèces présentes et de progresser dans la connaissance naturaliste de l'île.

Le marais se réveille doucement sous l'influence des premières chaleurs printanières. Des « libellules » aux couleurs éclatantes survolent la surface de l'eau libre. Ces superbes insectes sont inféodés aux milieux humides et s'observent aux abords des zones d'eaux douces dont ils sont dépendants pour assurer leur cycle de reproduction. Ce sont des prédateurs à larves aquatiques, qui se nourrissent exclusivement de proies animales.

En langue française, le terme libellule est le plus souvent employé dans un sens large pour désigner l'ensemble des espèces de l'ordre des odonates. Ce terme dérivé du grec *odontos* (dents) se réfère à la présence de dents sur les mandibules. Les odonates ont le corps allongé, munis de deux paires d'ailes membraneuses et transparentes et des yeux volumineux, disproportionnés, qui leur permettent de chasser leurs proies.

Parmi le million d'espèces d'insectes inventoriées à ce jour sur notre planète, 5 500 appartiennent à l'ordre des odonates, 87 espèces sont présentes en France métropolitaine et 55 en Bretagne. Sur l'île d'Hoedic, les inventaires réalisés à ce jour ont identifié 14 espèces (tab.1). Cette liste est à même d'évoluer au regard des recensements à venir.

Les habitats humides sont présents mais peu variés à Hoedic — absence d'eau courante, eaux stagnantes et acides — et induisent de ce fait une diversité limitée des proies et des libellules qui s'en nourrissent. Les zones favorables sont le marais du Grand Étang, la dépression humide du Lann Vihan au nord de l'île et l'ancienne carrière vers le Gros Mulon, à l'est de l'île.

1. Naturaliste, membre du conseil d'administration de Bretagne Vivante et délégué régional du Centre de recherches par le baguage des populations d'oiseaux.

Tab.1 : Liste des 14 espèces d’odonates présentes sur l’île d’Hoedic avec période de vol.

ESPÈCES	abondance	janvier	février	mars	avril	mai	juin	juillet	août	septembre	octobre	novembre	décembre
ZYGOPTÈRES (demoiselles)													
<i>Lestes barbarus</i>	+						■	■	■				
<i>Coenagrion puella</i>	++					■	■	■	■				
<i>Ischnura elegans</i>	+					■	■	■	■				
<i>Ischnura pumillo</i>	-						■	■	■				
<i>Pyrrhosoma nymphula</i>	+				■	■	■	■	■				
ANISOPTÈRES (libellules sens strict)													
<i>Aeschna affinis</i>	+						■	■	■	■			
<i>Aeschna mixta</i>	+++						■	■	■	■			
<i>Aeschna cyanea</i>	+						■	■	■	■			
<i>Brachyton pratense</i>	++				■	■	■						
<i>Anax imperator</i>	++					■	■	■	■	■	■		
<i>Sympetrum sanguineum</i>	+						■	■	■	■	■		
<i>Sympetrum striolatum</i>	+						■	■	■	■			
<i>Sympetrum meridionale</i>	++						■	■	■	■			
<i>Sympetrum fonscolombi</i>	+						■	■	■	■			

Aperçu de la biologie et de la morphologie des odonates

L’ordre des odonates regroupe en France deux sous-ordres que l’on peut reconnaître sur le terrain : les zygoptères et les anisoptères.

- Les anisoptères (ou libellules au sens strict) se caractérisent par des ailes inégales, les antérieures sont plus étroites que les postérieures. Ce sont généralement les odonates les plus robustes, leur vol est rapide et, au repos, ils se posent avec ailes étalées.
- Les zygoptères (ou demoiselles) présentent un corps fin avec des ailes antérieures et postérieures identiques, une tête plus large que longue, des yeux séparés. Le vol est peu rapide et, au repos, les ailes sont jointes et dressées au-dessus du corps.

• Morphologie

Le corps des odonates, comme chez tous les insectes, est composé de trois parties : la tête, le thorax et l’abdomen (fig. 1). La tête porte des antennes très courtes (par rapport à d’autres insectes, comme les papillons) et des yeux de grande taille, composés de très nom-

breuses facettes. En arrière de la tête se trouve le thorax composé de trois segments. Le premier très court, le prothorax, porte la première paire de pattes. Sa partie dorsale, appelée le pronotum, présente souvent des motifs colorés permettant de différencier des espèces proches (notamment pour les femelles de certains zygoptères). Les deuxième et troisième segments sont fusionnés et donnent le synthorax qui porte les deuxième et troisième paires de pattes, ainsi que les deux paires d'ailes. L'abdomen constitué de dix segments peut être plus ou moins cylindrique ou aplati, épaissi ou rétréci à certains segments. Le dixième segment, assez court, porte des appendices anaux permettant au mâle de saisir la femelle derrière la tête lors de l'accouplement. L'abdomen présente souvent des motifs colorés caractéristique des espèces. Il permet aussi de distinguer les individus mâles et femelles. L'ovipositeur, organe des femelles permettant la fécondation et la ponte des œufs, est situé sous les huitième et neuvième segments. Les pièces copulatrices des mâles sont sous le deuxième segment abdominal.

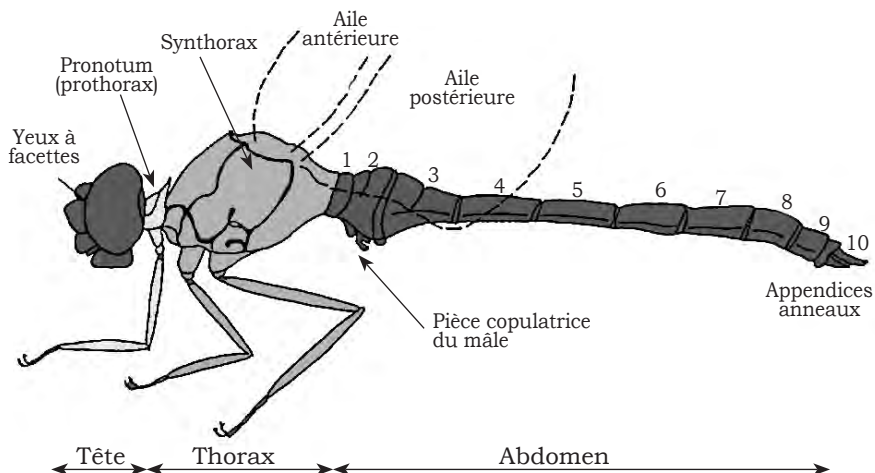
- Un cycle de vie en trois stades

La vie des odonates passe par trois stades de développement, l'œuf, la larve et l'imago (l'adulte). La vie aérienne de l'adulte d'une durée de 10 à 50 jours en moyenne est beaucoup plus courte que la vie à l'état larvaire en milieu aquatique qui peut durer de quelques mois à plusieurs années.

- L'accouplement

Les adultes se retrouvent sur les plans d'eau afin d'entamer les parades nuptiales qui précèdent l'accouplement. La notion de territoire est importante pour ces insectes. Il est possible, avec un peu d'attention, d'observer les mâles qui patrouillent sans relâche sur un

Fig. 1 : Morphologie des odonates.



territoire ne dépassant pas quelques mètres carrés. L'accouplement des odonates est assez particulier. Les pièces copulatrices du mâle sont situées à la base de l'abdomen, alors que les organes génitaux de la femelle se trouvent à l'extrémité de l'abdomen, près des appendices anaux. Le mâle et la femelle doivent se contorsionner pour former un tandem que l'on nomme « cœur copulatoire ». Vous observerez facilement cet accouplement au printemps le long des habitats favorables (fig. 2).

- La ponte

Selon les espèces, les œufs sont déposés par la femelle, soit à la surface de l'eau sur des débris végétaux, soit dans la tige des plantes aquatiques. De nombreuses espèces effectuent cette ponte en tandem, mâle et femelle associés (fig. 3a). Néanmoins, chez certains anisoptères, la femelle pond seule (fig. 3b), sous la surveillance du mâle. Une femelle peut pondre plusieurs centaines d'œufs. La durée d'incubation est variable en fonction de divers paramètres environnemen-

Fig. 2 : Accouplement en « cœur copulatoire » de *Sympetrum sanguineum*.



taux. L'éclosion peut survenir plusieurs jours à plusieurs semaines après la ponte. Des conditions défavorables peuvent entraîner l'interruption du développement de l'œuf, il rentre alors en diapause. Cette particularité permet aux œufs de passer les périodes froides en état de dormance. Cela permet aux larves qui vont éclore d'entamer leur croissance dans une eau plus chaude à un moment où les proies sont plus abondantes.

Fig. 3 : a) Ponte en tandem de petite nymphe au corps de feu *Pyrhosoma nymphula* ; b) ponte d'anax empereur *Anax imperator* ; c) larve ; d) exuvie.



- La larve

Les larves des odonates sont aquatiques et respirent par des branchies (fig. 3c). Elles sont de farouches prédateurs et se nourrissent de diverses proies telles que des larves d'insectes ou des petits crustacés. Les grandes espèces peuvent même se nourrir de tritons ou d'alevins. La croissance se fait par une succession de mues (entre 5 et 20) qui aboutissent à un insecte prêt à conquérir l'air libre. La période de développement larvaire, très variable, est liée à la température de l'eau et à la disponibilité en proies. Plus l'eau est chaude et riche en nutriments, plus les larves se développent rapidement. Dans la nature, on observe de grandes différences entre les espèces et parfois au sein d'une même espèce : certaines larves vont se développer en quelques mois, alors que pour d'autres le cycle se déroulera sur plusieurs années.

- L'émergence, une période critique

On appelle « émergence » la phase de développement permettant à la libellule de passer du milieu aquatique au milieu terrestre. Cette métamorphose, qui transforme la larve en imago (adulte), induit de multiples transformations physiologiques et morphologiques : passage d'une respiration aquatique à une respiration aérienne, maîtrise du vol, comportement social assurant la reproduction de l'espèce. Après avoir passé l'hiver ou plusieurs années dans l'eau, les larves vont vivre leur dernière transformation aboutissant à l'insecte chatoyant que l'on connaît. La larve sort de l'eau un matin, à un endroit ensoleillé, et s'ac-

Fig. 4 : Adulte fraîchement éclos avec son exuvie (*Orthetrum cancellatum*, espèce non présente à Hoedic).



croche à une plante ou à une roche. Elle s'immobilise en position verticale, la tête en haut. Pendant plusieurs minutes, la peau se fend au niveau du thorax et l'imago commence à sortir. C'est une période particulièrement délicate, car l'insecte est très vulnérable. Il doit attendre plusieurs heures avant que la transformation se réalise et qu'il trouve toutes les aptitudes à se mouvoir et voler. L'enveloppe qui contenait le dernier stade larvaire, reste fixée au support, on la nomme exuvie. Avec un peu d'attention on peut trouver, fixé à la végétation, ce témoin de la naissance et de la présence des libellules (fig. 3d).

- La phase de maturation

Les adultes fraîchement éclos se caractérisent par des ailes brillantes et une coloration terne (fig. 4). Avant d'atteindre leur maturité sexuelle, les imagos passent par une phase dite de maturation qui finalise leur transformation physiologique. Durant cette période il est fréquent, selon les espèces, que les individus s'éloignent à une très grande distance de leur site de reproduction. Il ne faut donc pas s'étonner d'observer des libellules là où les points d'eau sont absents, près des habitations ou des jardins par exemple.

À l'image des lépidoptères ou des oiseaux, les odonates se caractérisent par leur vol et leurs couleurs éclatantes. Les mâles se différencient par des couleurs beaucoup plus intenses (fig. 5), ce qui leur permet de se faire remarquer par les femelles. Celles-ci ont, par contre, des colorations plus discrètes, limitant les risques de prédation, notamment lors de la ponte. La coloration joue également dans la régulation thermique. L'assombrissement permet une meilleure captation de la chaleur solaire. Certaines espèces, comme les aeschnes, sont plus sombres en périodes froides et plus colorées en périodes chaudes.

Fig. 5 : Adulte mâle aux couleurs éclatantes (*Aeschna mixta*).



LES ESPÈCES OBSERVÉES À HOEDIC

Sous-ordre des ZYGOPTÈRES (Selys 1854)

— Famille des LESTIDAE (Calvert 1901)

• *Lestes barbarus* (Fabricius 1798), leste sauvage [pl. I]

- Le corps est vert métallique à brun cuivré brillant, sans pulvérulence bleue. L'occi²put² est bicolore, vert sur le dessus et jaune clair dans sa partie inférieure. Les ptérostigmas³ sont nettement bicolores, bruns puis blanchâtres sur presque la moitié de leur longueur.
- Les femelles pondent seules ou en tandem. Elles insèrent les œufs dans les végétaux disponibles au niveau des points d'eau. La phase larvaire dure de un à trois mois. À Hoedic, les émergences se produisent de mai à août.

— Famille des COENAGRIONIDAE (Kirby 1890)

• *Coenagrion puella* (Linné 1758), agrion jouvencelle [pl. I]

- Le corps est bleu chez les mâles. Un dessin dorsal noir en forme de U sur le second segment abdominal, bien séparé de l'extrémité du segment, permet de l'identifier. La femelle adulte a des marques semblables à celles du mâle, mais avec de couleur verdâtre au lieu du bleu. Elle a une fine bande noire ininterrompue le long de l'abdomen.
- Espèce commune, que l'on peut observer du mois de mai au mois d'août. La femelle dépose les œufs dans les plantes aquatiques. Ils éclosent 3 à 5 semaines après la ponte. La phase larvaire dure de 6 mois à deux ans. Les adultes forment souvent des populations assez denses.

• *Ischnura elegans* (Vander Linden 1825), agrion élégant [pl. I]

- Petit zygoptère de couleur bleu, le mâle s'identifie par deux tâches rondes colorées sur le dessus de la tête. Le dessus de l'abdomen est noir, excepté le huitième segment qui est bleu. La femelle est plus terne et revêt des tonalités violacées au brun verdâtre.
- Espèces parmi les plus communes que l'on peut observer de mai à août. La femelle insère seule — et non en tandem — les œufs dans la végétation flottante. L'éclosion a lieu au bout de 10 à 20 jours. La phase larvaire dure environ deux ans dans notre région.

• *Ischnura pumilio* (Charpentier 1825), agrion nain [pl. I]

- Le corps est vert et noir chez les mâles et plus terne chez les femelles. Le neuvième segment abdominal des mâles est bleu, les autres segments sont noirs.
- Espèce localisée et peu abondante. Elle est qualifiée de pionnière. Cette espèce diminue au fur et mesure que la végétation colonise les sites. Les mâles ont un comportement territorial très marqué vis-à-vis des autres zygoptères. La femelle

2. Partie arrière de la tête.

3. Zone d'épaississement étroite et colorée du bord antérieur des ailes.

INVENTAIRE DES ODONATES D'HOEDIC
PLANCHE I - ZYGOPTÈRES



Leste sauvage *Lestes barbatus*



Agrion nain *Ischnura pumilio*



Agrion jouvencelle *Coenagrion puella*



Agrion élégant *Ischnura elegans*



Petite nymphe au corps de feu *Pyrrhosoma nymphula*

pond seule dans les plantes qui se trouvent à la surface de l'eau. Les œufs éclosent au bout de 2 à 4 semaines. La phase larvaire dure deux ans dans nos régions.

- ***Pyrrhosoma nymphula*** (Sulzer 1776), petite nymphe au corps de feu [pl. I]
 - Elle se reconnaît aisément à son corps rouge feu cerclé de fines bandes noires à partir du sixième segment chez les mâles. Les pattes et le pterostigma sont noirs. La femelle présente la même coloration mais celle-ci est plus terne.
 - Cette espèce est la première à émerger dans notre région. Elle est localement abondante. La femelle pond de 300 à 400 œufs dans la végétation flottante ou immergée. Le tandem peut s'immerger totalement lors de la ponte. Le développement larvaire dure une année.

Sous-groupe des ANISOPTERA (Selys 1854)

— Famille des AESCHNIDAE (Leach 1854)

Ce sont des espèces de grande taille. Elles ont un vol rapide et endurant et se déplacent quelquefois loin des points d'eau. Elles se posent rarement et capturent leurs proies en plein vol.

- ***Aeschna affinis*** (Vander Linden 1820), aeschne affine [pl. II]
 - Les côtés du thorax sont verts, jaunes, parfois teintés de bleuâtre, avec des sutures finement surlignées de noir chez les deux sexes. Les deux derniers segments abdominaux des mâles et des femelles ont chacun deux tâches claires séparées latéralement l'une de l'autre.
 - Les mâles de cette espèce se tiennent souvent aux endroits les plus abrités et ensoleillés des milieux où ils se trouvent. Les œufs sont insérés dans les tiges des végétaux ou dans la terre humide des zones asséchées. La biologie larvaire est mal connue, et il semblerait que l'émergence des imagos survienne au bout de 2 à 3 années. Les imagos se dispersent pendant près d'un mois avant de commencer leur cycle de reproduction. Cette espèce effectue certaines années des déplacements migratoires vers le nord.
- ***Aeschna mixta*** (Latreille 1805), aeschne mixte [pl. II]
 - Cette aeschne est un peu plus petite que les autres. Elle se reconnaît à son thorax latéralement rayé de deux bandes jaunes obliques bien visibles. Elle possède deux très petites tâches jaunes sur le dessus du thorax et un dessin en forme de clou jaune à la base de l'abdomen. Les mâles ont l'abdomen taché de bleu, les femelles sont plus brunes.
 - Cette espèce est commune sur l'île. Elle effectue souvent un vol sur place. Elle semble préférer les zones à végétation dense pour chasser, et n'hésite pas à s'éloigner des plans d'eau. La femelle insère les œufs dans les tiges des roseaux et des joncs. Le cycle larvaire de l'aeschne mixte est très court et ne dure que de sept à neuf mois en moyenne.
- ***Aeschna cyanea*** (Muller 1764), aeschne bleue [pl. II]
 - C'est une libellule de grande taille, reconnaissable à son thorax dont les côtés sont vert-jaune avec deux larges bandes noires : une complète, et une qui se termine à mi-longueur. L'abdomen porte des marques bleues sur les côtés et des paires de marques vertes sur le dessus ; celles-ci deviennent bleues et fusionnent

sur les trois derniers segments. L'abdomen des femelles est brun avec des tâches vertes.

- Les adultes s'observent souvent en individus isolés. Les femelles pondent dans la végétation en décomposition au bord ou à la surface de l'eau. Les imagos émergent au bout de une à deux années après la ponte. Les larves peuvent supporter de brèves périodes d'assèchement. Les émergences sont étalées sur plusieurs mois, les adultes se dispersent pour entamer leur période de maturation. Seule une petite proportion d'entre eux reviendra sur les sites de reproduction. Au-dessus de 20°C, les émergences ont lieu la nuit. Les adultes volent quelquefois au crépuscule et sont attirés par la lumière des maisons.

- ***Brachyton pratense*** (Muller 1764), aeschne printanière [pl. III]

- Espèce plus petite et caractérisée par la présence de nombreux poils. L'abdomen n'est pas étranglé au niveau du troisième segment. Le mâle a deux bandes vertes sur le thorax et un abdomen bleu et noir. La femelle a son abdomen jaune et brun.
- Elle est précoce et s'observe facilement sur l'île dès les premières chaleurs du mois d'avril. Elle vole souvent au ras de l'eau. On l'observe lors de l'accouplement dans les zones de fourrés ou dans les végétaux à proximité des rives. La ponte n'a jamais lieu en tandem. Les femelles sont très discrètes et ne viennent sur les sites de reproduction que pour s'accoupler et pondre. Elles pondent dans les tiges ou les débris des végétaux. Après l'éclosion, la phase larvaire dure de deux à trois années. Après l'émergence, la phase de maturation dure une dizaine de jours.

- ***Anax imperator*** (Leach 1815), anax empereur [pl. III]

- Espèce de grande taille se reconnaissant au côté du thorax vert vif. Les mâles ont l'abdomen bleu et noir ; chez les femelles il est vert et noir.
- Espèce commune, elle présente un caractère territorial très prononcé, souvent observée en train de voler sur place ou virevoltant sur un secteur délimité. Les femelles ne pondent pas en tandem et insèrent leurs œufs dans les plantes aquatiques présentes à la surface de l'eau. La phase larvaire dure entre quelques mois et deux années. La maturation des adultes s'effectue sur deux et trois semaines.

— Famille des LIBELLULIDAE (Leach 1815)

Les sympétrums sont de jolis odonates qui se caractérisent par leur couleur rouge. Ils sont principalement observés durant la période estivale.

- ***Sympetrum sanguineum*** (Muller 1764), sympétrum rouge sang [pl. IV]

- Le mâle se caractérise par un abdomen rouge vif avec des tâches noires latérales. La face est rouge vif. Les pattes sont entièrement noires. L'abdomen de la femelle est jaunâtre.
- La femelle pond au-dessus de l'eau. Les œufs entrent en diapause après la ponte et n'éclosent que l'année suivante. La phase larvaire dure de 6 à 10 semaines. La phase de maturation des adultes s'effectue jusqu'à plusieurs kilomètres du site d'émergence et dure de une à deux semaines.

- ***Sympetrum striolatum*** (Charpentier 1840), sympétrum fascié [pl. IV]

- Cette espèce a des pattes noires et jaunes striées longitudinalement à l'extérieur. Le mâle se caractérise par un abdomen rouge et le thorax présente des bandes obliques rouges et jaunes. L'abdomen est cylindrique, et non en massue, avec

INVENTAIRE DES ODNATES D'HOEDIC
 PLANCHE II – ANISOPTÈRES AESCHNIDAE



Aeschna affine *Aeschna affinis*



Aeschna bleue *Aeschna cyanea*

Aeschna mixte *Aeschna mixta* – mâle



Femelle

INVENTAIRE DES ODONATES D'HOEDIC
PLANCHE III – ANISOPTÈRES AESCHNIDAE



Anax empereur *Anax imperator* – femelle



Anax empereur *Anax imperator* – mâle

Aeschne printanière *Brachyton pratense* – femelle



Aeschne printanière *Brachyton pratense* – mâle



des tâches noires sur les deux derniers segments. Les femelles ont l'abdomen jaunâtre qui devient rougeâtre en vieillissant.

- La femelle pond en pleine eau, d'abord en tandem avec le mâle, puis seule. Les pontes précoces éclosent quelques semaines plus tard. Celles qui sont tardives entrent en diapause. La phase larvaire dure entre quelques mois et une année. C'est une espèce qui présente un comportement territorial très marqué. Elle a une forte capacité d'expansion et peut effectuer des déplacements importants.

- ***Sympetrum meridionale*** (Selys 1841), sympétrum meridional [pl. IV]

- Le mâle adulte a un abdomen entièrement rouge orangé, assez clair, totalement dépourvu de marques noires sur les segments 8 et 9. Le côté de son thorax est brun uniforme sans traits. La couleur de la femelle est jaunâtre. Les pattes sont noires et jaunes, avec davantage de jaune que chez les autres espèces. Les ptérostigmas sont longs, clairs et bordés de noir.
- Les femelles pondent au-dessus de l'eau, d'abord en tandem puis seules, les mâles restant à proximité afin de les protéger. Les œufs entrent en diapause et n'éclosent que l'année suivante. La phase larvaire dure quelques mois. Les émergences surviennent souvent la nuit. Durant le mois de septembre, cette espèce a la particularité d'effectuer de longs déplacements lorsque les populations sont importantes. Cela permet aux femelles fécondées de coloniser d'autres secteurs géographiques.

- ***Sympetrum fonscolombii*** (Selys 1840), sympétrum de Fonscolombe [pl. IV]

- L'abdomen rouge présente des marques noires bien nettes sur les segments terminaux. À la base des ailes postérieures, on observe une coloration jaune plus ou moins étendue, qui n'occupe jamais toute la largeur. Les nervures de la base et les parties antérieures des ailes sont rouges, d'où son autre nom de sympétrum à nervures rouges. Les pattes sont noires rayées de jaune à l'extérieur. Les ptérostigmas sont clairs encadrés de nervures noires très visibles. Cette libellule se distingue aussi des autres espèces par la partie inférieure des yeux qui est gris bleu.
- Espèce territoriale très agressive. Les tandems de ponte lâchent les œufs au contact de l'eau. L'éclosion survient dans les semaines qui suivent et la phase larvaire dure quelques semaines. Une partie des larves, au regard de l'époque de la ponte, émerge l'année suivante. Les imagos les plus précoces se reproduisent sur leur site de naissance. Les plus tardifs se dispersent rapidement et effectuent des déplacements que l'on peut qualifier de migrations. Ils dérivent alors en fonction des courants chauds atmosphériques.

Conclusion

Avec 14 espèces d'odonates identifiées à Hoedic, la diversité peut paraître faible au regard des 44 espèces observées en Bretagne. Elle résulte d'un cortège d'habitats limité et contribue à la particularité naturaliste de l'île.

Les odonates sont des espèces fragiles qui méritent une attention particulière. Elles doivent être prises en compte dans la protection et la gestion des zones humides de l'île. Bien qu'elles ne soient pas soumises à des contraintes anthropiques fortes, toute atteinte à ces milieux affecterait fortement les peuplements existants. Une attention particulière doit être portée à la fermeture et au comblement naturel des habitats utilisés par ces espèces.

INVENTAIRE DES ODONATES D'HOEDIC
 PLANCHE IV – ANISOPTÈRES LIBELLULIDAE



Sympétrum rouge sang *Sympetrum sanguineum* – mâle



Sympétrum rouge sang *Sympetrum sanguineum* – femelle



Sympétrum fascié *Sympetrum striolatum* – mâle



Sympétrum fascié *Sympetrum striolatum* – femelle



Sympétrum méridional *Sympetrum meridionale*



Sympétrum de Fonscolombe *Sympetrum fonscolombii* – mâle

Bibliographie

- COLLECTIF, 2009 – *Libellules du Poitou-Charentes*. Édition Poitou-Charentes Nature, 255 p.
- DIJKSTRA K. D. B., 2007 – *Guides libellules de France et d'Europe*. Delachaux et Nestlé, 320 p.
- DELIRY C. (coordination), 2008 – *Atlas illustré des libellules de la région Rhones-Alpes*. Direction du groupe *Sympetrum* et Muséum d'histoire naturelle de Grenoble, Éditions Biotope, collection Parthénope, Méze, 408 p.
- GRAND D., BOUDOT J.-P., 2006 – *Les libellules de France, Belgique et Luxembourg*. Éditions Biotope, collection Parthénope, Méze, 480 p.

Sources iconographiques

Photographies de Pierre Buttin, Jean David, Bernard Iliou, Yves Thoron.

John Paul Jones et le premier salut du drapeau américain en baie de Quiberon

Jean-Stéphane Betton

Club nautique hoedicaïs

Résumé : 14 février 1778 ! Pour la première fois de son histoire, le pavillon étoilé de la jeune république des États-Unis d'Amérique reçoit les honneurs d'une puissance étrangère. Le sloop de guerre *USS Ranger* de la *Continental Navy* arborant le *Stars and Stripes* et commandé par le capitaine corsaire John Paul Jones salue le *Robuste* de la Marine royale de France portant la marque de l'amiral comte de La Motte Picquet qui lui rend son salut. Cela s'est passé quelque part en baie de Quiberon. Cet événement, pourtant considérable, tomba par la suite dans l'oubli, jusqu'au début du XX^e siècle...

Sur la presqu'île de Quiberon, non loin de la petite plage où se dresse une stèle à la mémoire des émigrés royalistes qui débarquèrent ici en 1795, il existe, sur le quai du bassin numéro un de Port-Haliguen, une autre inscription, plus discrète, apposée au parapet de la digue en 1978 par l'attaché naval de l'ambassade des États-Unis à Paris : « À Port-Haliguen, le 14 février 1778, la France représentée par l'escadre de la Motte-Picquet fût la première nation à rendre les honneurs au Pavillon des USA ». Rien d'autre que ces simples lignes gravées sur une plaque de marbre... Face à l'est, abritées des vents dominants, s'étendent les eaux calmes de la baie de Quiberon. Que s'est-il donc réellement passé ici il y a 235 ans ?

Le XVIII^e siècle des Lumières et des Révolutions fut aussi, sur tous les océans du globe, l'époque d'une lutte acharnée qui opposa la France et l'Angleterre pour la maîtrise des routes maritimes et du grand commerce colonial. Guerre de sept ans puis guerre d'indépendance des États-Unis, dans les dernières décennies qui précèdent la Révolution française, les éclats — ou parfois simplement la rumeur — de cette grande querelle atteignirent sporadiquement les rivages des îles d'Hoedic et de Houat, interrompant, le temps d'une marée, la routine et le labeur silencieux de leurs habitants¹.

Ainsi, ce samedi 14 février 1778, dans les lointains de la baie de Quiberon retentit le grondement sourd d'une salve d'artillerie de marine dont l'écho n'allait pas tarder à parcourir le monde... Ce jour-là en effet, le *Robuste*, vaisseau de 74 canons de la Marine royale portant la marque de l'amiral comte de la Motte Picquet, rendit le salut du roi de

1. 1759 la bataille des Cardinaux, 1778 la reconnaissance du pavillon des États-Unis et 1795 la tentative de débarquement des émigrés royalistes à Quiberon contre le Directoire. De 1756 à 1815 la France et l'Angleterre ont été quatre fois en guerre pendant 35 années sur 59...

France à l'*USS Ranger*, sloop de guerre² de la *Continental Navy*, commandé par le corsaire américain John Paul Jones qui arborait à son mât le pavillon étoilé des États-Unis d'Amérique.

À Hoedic, vingt années à peine étaient passées...

À Hoedic, vingt années à peine étaient passées depuis la bataille des Cardinaux³, en ce triste jour de novembre 1759 qui avait vu par un ciel chargé de nuages gris, la perte des vaisseaux de l'escadre de l'amiral de Conflans. Sous le vent du fort de la pointe de Beg Lagat, la flotte se trouva désarmée tout à la fois par des adversaires anglais supérieurs et par un méchant coup de suroît. Cette catastrophe navale avait précipité la défaite des armes du roi au Canada et aux Indes et endeuillé le règne finissant de Louis XV. Le traité de Paris, qui mit fin en 1763 à la guerre de sept ans contre l'Angleterre, fut un désastre. En Amérique du Nord et dans l'océan Indien, la France perdait un empire. Pour la première fois un conflit s'était véritablement étendu à l'échelle du monde et la lutte s'était révélée d'une âpreté sans précédent. Pour vaincre, William Pitt, le premier ministre du roi George II, estima que la fin justifiait tous les moyens. « *Pour donner du courage aux autres* », comme persiflait alors Voltaire, le ministre britannique n'hésita pas à faire fusiller à bord de son vaisseau un amiral de chez lui — l'infortuné Byng — jugé responsable de la perte de Minorque⁴ et du retrait de la *Navy* de Méditerranée. Auparavant, par un acte apparenté à de la piraterie, 6 000 matelots français à la pêche et au commerce avaient été capturés par l'amiral Boscowen avant toute déclaration de guerre puis détenus dans des conditions que personne n'allait oublier de sitôt, sur des pontons infâmes ancrés dans les vasières des rivières du sud de l'Angleterre. Plusieurs milliers d'Acadiens, toute une population de paysans français de religion catholique, hommes, femmes et enfants qui n'étaient pas des soldats, furent arrachés de force à leur terre du Nouveau Monde et rapatriés, pour certains à Belle-Île. Ce *Grand Dérangement*⁵, comme on disait alors, déposa dans le cœur des populations maritimes du Royaume un ressentiment profond contre l'Anglais. En France, dans les années qui suivirent, une farouche volonté de revanche s'empara de toute une génération de jeunes gens désireux d'en découdre avec les *tyrans des mers*. En ces temps-là, la guerre constituait le cours naturel des relations entre la France et l'Angleterre et la paix, lorsqu'elle était signée, n'était jamais autre chose qu'une période de trêve plus ou moins longue qui permettait aux deux adversaires de reprendre leur souffle avant de retourner au

2. Le *sloop-of-war*, sloop de guerre, désignait les navires plus petits que les frégates, armés de dix à dix-huit canons sur un seul pont.

3. Voir « 1759 : l'Europe entre guerre et paix » et le dossier sur la bataille des Cardinaux coordonné par Aristide Lévi dans le n° 7 de *La Revue des deux îles*, 2010.

4. La Galissonnière avec l'escadre de Toulon s'empare de Minorque en 1756 au début de la guerre de sept ans qui commença ainsi plutôt bien pour les Français.

5. Au *Grand Dérangement* correspond aujourd'hui le vocable plus sensationnel de *purification ethnique*, apparu dans les médias vers 1994, au moment des conflits de Yougoslavie et du Rwanda.

combat. Pour tous les marins et les paysans de la côte qui n'avaient jamais entendu parler des *Insurgents* américains, la canonnade qui résonna ce samedi 14 février 1778 ne pouvait laisser présager que le retour prochain de l'état de guerre entre la France et l'Angleterre.

À Versailles, le roi reconnaît l'indépendance des États-Unis

Le 4 juillet 1776, les *Insurgents* américains réunis en Congrès à Philadelphie ont promulgué la Déclaration d'indépendance des 13 colonies anglaises. Inspiré par l'esprit des Lumières, ce texte proclamant les droits à la Vie, à la Liberté et à la recherche du Bonheur était la conséquence ultime d'un conflit ouvert trois ans plus tôt par la *Boston Tea Party*. Refusant d'acquiescer impôts et taxes à la couronne britannique, de jeunes colons américains travestis en Peaux-Rouges jetèrent par-dessus bord la cargaison de thé d'un navire marchand de la Compagnie des Indes Orientales ancré dans le port de Boston. Pour le gouvernement de Londres, il s'agissait d'une révolte, c'était en fait la révolution qui commençait au Nouveau Monde et bientôt ce serait la guerre générale. À Versailles, Louis XVI venait de succéder à son grand père mort en 1774. C'était un prince jeune, d'une vingtaine d'années, très au fait de toutes les questions scientifiques de son temps, tout particulièrement attentif aux affaires concernant les océans et sa Marine. Il avait lu le *Voyage autour du monde de Monsieur de Bougainville* et s'intéressait de près à la circumnavigation du capitaine Cook, donnant même pour cela des instructions précises aux officiers de ses vaisseaux pour accorder toute facilité et assistance à l'expédition anglaise, même en cas de rupture avec cette puissance. Le Roi était capable de lire en anglais les gazettes qu'il recevait de Londres, ce qui ne l'empêchait pas de considérer l'Angleterre comme une nation avide et inquiète. Il était entouré de secrétaires d'État de premier ordre, comme Sartine, à la Marine, ou encore Vergennes qui menait aux affaires étrangères une prudente politique d'équilibre. En Europe, Versailles cherchait à isoler diplomatiquement l'Angleterre tout en se tenant très informé du développement des événements en Amérique. Au début de l'année 1778, une nouvelle sensationnelle parvint en France : la reddition d'une armée anglaise de 7 000 hommes à Saratoga survenue le 17 octobre précédent. Cette victoire des *Insurgents* décida le Roi, le 6 février 1778, à conclure un traité d'alliance franco-américain dont la conséquence immédiate était la reconnaissance formelle de la nouvelle république américaine et signifiait la guerre contre l'Angleterre.

Un Américain à Paris : le capitaine John Paul Jones

À Paris, les Américains ne sont encore que des sujets rebelles de la couronne d'Angleterre. Ils forment une commission⁶ et se réunissent autour de leurs représentants Arthur Lee, Silas Deane et surtout Benjamin Franklin qui réside à l'écart, au village de Passy. Rédacteur et signataire de la Déclaration d'indépendance, tout à la fois scien-

6. *American committee.*

tifique, homme d'affaires et franc-maçon, Franklin est le principal père fondateur des États-Unis. Les billets de cent dollars qui circulent aujourd'hui ont répandu son effigie dans le monde entier.

Il débarque au port de Saint-Goustan à Auray le 3 décembre 1776. De là il gagne Nantes puis Paris dans le but de solliciter le secours des armes et les subsides du roi de France. Place du Trocadéro, face au musée de la Marine et au début de la rue qui porte son nom, se dresse un monument en mémoire de Franklin qui rappelle son influence à la tête de la délégation américaine, pour entraîner la France aux côtés des *Insurgents*. Chaussé de gros souliers, vêtu comme un cultivateur, ne portant pas de perruque, Franklin affecta de paraître à la cour dans cette singulière tenue et « *cette nouveauté charma toutes les têtes vives des femmes françaises* », écrira dans ses *Mémoires* madame Campan, première dame de chambre de la reine Marie-Antoinette.

En ce début d'année 1778, ces « Américains » sont en effet à la mode à Paris. Ils sont reçus et fêtés partout, tant est vif en France l'engouement pour la cause américaine et le désir de revanche contre l'Angleterre. On guette leur promenade au bois de la Muette ; les salons philosophiques, le cercle d'Auteuil, ou encore la loge maçonnique des Neufs Sœurs leur ouvrent en grand les allées du pouvoir. À l'Académie française, Voltaire, malade et à la veille de son trépas, se lève pour venir embrasser Franklin.

En décembre 1777, un marin en provenance du Nouveau Monde atterrit à Nantes à bord d'un sloop corsaire, l'*USS Ranger*. Le capitaine Paul Jones est alors un aventurier d'origine obscure, ambitieux et bien décidé à se faire un nom à Paris parmi ses compatriotes qui ont décidément le vent en poupe. Né en 1749, à Arbigland au sud-ouest de l'Écosse, fils du jardinier d'un grand aristocrate terrien⁷, il embarque dès l'âge de 12 ans et obtient son premier commandement au commerce à 23 ans, sur le *Joan*. Il traîne chez les siens une réputation douteuse de négrier. On l'accuse non sans raison d'avoir fait fouetter à mort l'un de ses matelots puis, une autre fois, d'avoir tué d'un coup d'épée le charpentier du bord.

En Angleterre, on le considère comme un pirate. Pour échapper à son jugement, il émigre en Virginie où il avait déjà un frère. Il débarque à Philadelphie en 1775 au moment où le Congrès, sous l'impulsion de John Adams, met sur pied une marine américaine. Il s'engage donc à servir dans la *Continental Navy*, ancêtre de l'actuelle *United States Navy* et rallie la cause des *Insurgents*. Il embarque d'abord sur l'*Alfred*, un petit corsaire, dont la mission est de briser l'embargo britannique pour permettre l'acheminement clandestin du matériel militaire en provenance de France. En juin 1777, le jour même où les États-Unis d'Amérique adoptent officiellement le *Stars and Stripes banner* comme emblème national, il reçoit le commandement de l'*USS Ranger* pour mener la guerre au commerce anglais depuis les côtes de France. Il va profiter de son arrivée en France pour se pousser à Paris dans le sillage de Benjamin Franklin. Il connaîtra bientôt une extraordinaire

7. Le comte de Selkirk, dont il a pensé être le fils naturel...

Visages de John Paul Jones : a) Illustration d'un article de J. K. Laughton de 1887, pour les caricatures anglaises Jones n'est qu'un pirate... (www.history.navy.mil) ; b) Portrait par le dessinateur et graveur français Moreau Le Jeune en 1780 : « ...une expression étrange qui semble trahir à la fois un tourment secret et une volonté farouche... » (Wikipedia) ; c) En 1906, Cecilia Beaux peint John Paul Jones en uniforme, il est devenu le père de la marine américaine, un héros élégant et parfait gentleman qui doit servir de modèle aux futures générations d'officiers de la Navy... Musée de l'Académie navale de l'US Navy (Wikipedia) ; d) Buste réalisé par Houdon pour la loge des Neuf Sœurs que fréquentait le capitaine Paul Jones et qui comptait, entre autres membres illustres, Voltaire, Franklin, les frères Montgolfier, le peintre de marine Joseph Vernet, le docteur Guillotin célèbre inventeur de la guillotine... (www.rmg.co.uk)



faveur auprès du public français. Pour l'heure, en ce début d'année 1778, il intrigue afin d'obtenir un commandement prestigieux sans grand succès...

John Adams, créateur de la marine américaine, premier vice-président puis second président des États-Unis après George Washington, parlant du capitaine Paul Jones après un dîner offert par le marin à bord de son navire dans le port de Lorient⁸, décrit un homme rongé par la vanité, malade d'orgueil, conduit par une inextinguible soif de gloire⁹ mais non sans ajouter qu'il était aussi un véritable patriote, que son habileté au combat le distinguait de la canaille de la *Continental Navy*. Au milieu de la bataille, Jones était exubérant, plein de ressources, impitoyable et brave. Adams mentionne aussi la voix de Paul Jones¹⁰, une voix de basse qui, semble-t-il, plaisait aux femmes qui ne l'entendaient jamais rugir sur le pont d'un navire. Cette description n'est pas exempte de préjugés puritains et montre qu'en Amérique même Paul Jones ne faisait pas l'unanimité mais elle est néanmoins assez pénétrante.

Il existe par ailleurs un portrait d'après nature gravé à l'eau forte de John Paul Jones, œuvre du dessinateur et graveur français Moreau le Jeune, datant de 1780. Le résultat est remarquable et rend vraisemblable l'impression de John Adams sur le personnage. Le trait de l'artiste laisse percer un caractère âpre et sauvage et le regard oblique qu'il lui donne produit sur le visage une expression étrange qui semble trahir à la fois un tourment secret et une volonté farouche.

Début février, Paul Jones qui n'a pas obtenu tout ce qu'il espérait de son séjour à Paris regagne son bord à Nantes où le *Ranger* a été radoubé. Le 10, il met à la voile et descend la Loire pour faire route vers Brest, son nouveau port d'armement, où l'a autorisé à se rendre le roi Louis XVI pour y mener une descente au large des côtes d'Irlande et d'Écosse. En chemin, il escorte quelques marchands américains jusqu'à la baie de Quiberon¹¹ où se trouvent cinq vaisseaux et quelques frégates de l'escadre de l'amiral comte de La Motte Picquet, au mouillage dans la baie. Les Français doivent assurer la protection des navires marchands américains dans le golfe de Gascogne jusqu'à l'ouest du cap Finistère. La rencontre donne lieu à une tractation entre monsieur de la Motte Picquet et le capitaine du *Ranger*.

8. Le 13 mai 1779, John Paul Jones, de retour à Lorient après une descente foudroyante sur le port anglais de Whitehaven et la capture du *Drake*, offre un dîner à son bord. À ses distingués convives américains, qui peinent à comprendre le français et commencent à le jalouser, il explique qu'il n'y a que deux façons d'apprendre la langue « *prendre une maîtresse ou aller à la comédie* ». Paul Jones in Allen 1913.

9. « (...) *leprous with vanity. Jones was, in a way, sickened by his own pride, driven by an unquenchable thirst for glory (...). But he was also a true-blue patriot, and he was unusual in the rag-tag Continental Navy for his ability to fight. In the battle, he was exuberant, resourceful, relentless, and brave.* » John Adams in Thomas 1983.

10. « *His voice is soft and small.* » John Adams in Thomas 1983.

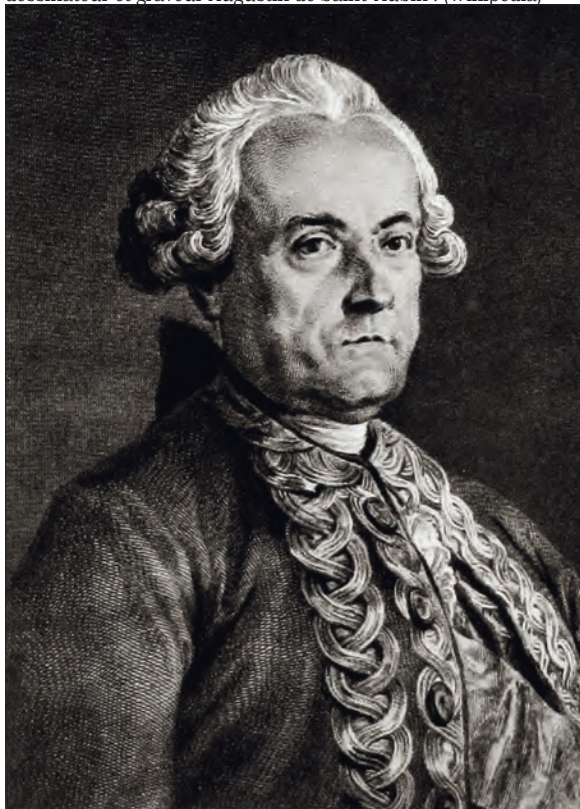
11. « *I escorted several American vessels leaving Nantes for Quiberon Bay, where Monsieur de la Motte-Picquet waited with five ships of the line and some frigates under to protect and escort them until of Cape Finisterre.* » Paul Jones in Allen 1913.

Le salut de la baie de Quiberon

Dans ses lettres nombreuses, Paul Jones se plaint souvent amèrement de n'être jamais récompensé, ni reconnu à sa juste valeur par ses concitoyens. Par contre, la société parisienne ne cesse de s'enthousiasmer pour ses succès et le fête comme un héros. Les salons se l'arrachent pour entendre le récit de ses combats navals, il est ovationné à l'opéra et comblé de bonnes fortunes. Louis XVI lui remet une épée en or et le fait chevalier. Le célèbre sculpteur Houdon réalise son buste en 1781...

En 1785, après la guerre, dans une lettre au roi de France où il se donne beaucoup d'importance, il récrimine contre la mauvaise foi de ses compatriotes, en particulier contre Silas Deane¹² qui l'aurait desservi auprès du Roi en ne soutenant pas de bonne foi son plan d'expédition en Amérique. Il revient sur les circonstances du salut de la baie de Quiberon dont il ne manque pas de s'attribuer le mérite : « *J'atteignis la baie de Quiberon le vendredi 13 février 1778. Je demandai à Monsieur de La Motte Picquet si il acceptait de retourner mon salut, ce que ce digne officier accepta. Ni lui, ni moi n'avions eu connaissance du Traité d'Alliance signé sept jours auparavant à Versailles entre la France et l'Amérique. Ce fut le premier salut reçu par le pavillon américain de la part d'une puissance étrangère et qui provoqua maintes contestations de la part du Parlement d'Angleterre* »¹³. On le voit, John Paul Jones veut attacher à toute force une grande renommée à son nom.

L'amiral comte de la Motte Picquet (1720-1791), l'un des plus grands officiers de marine français de son temps, par le dessinateur et graveur Augustin de Saint-Aubin : (Wikipedia)



12. « *When Mr. Deane informed the court at Versailles of my plan for expedition to America, he showed such bad faith as to take credit for this project and call himself the author; as the result, he received a portrait of His Majesty on a gold box set with diamonds (...)* ». Paul Jones in Allen 1913.

13. « *I reached Quiberon Bay on February 13, 1778. I asked Monsieur de La Motte-Picquet if he would return my salute; that brave officer agreed to do so. Neither he nor I knew that the alliance between France and America had been signed seven days before at Versailles. This was the first salute received by an American Flag from any sovereign power and gave birth to much dispute in the Parliament of England.* » Paul Jones in Allen 1913.

***First Recognition of the American Flag by
a Foreign Government , 14 February 1778***

Edward Moran, 1898 (www.history.navy.mil)

Première reconnaissance du drapeau américain par un gouvernement étranger, le 14 février 1778. Le vaisseau de 74 canons *Robuste*, de l'amiral La Motte Piquet salue dans la baie de Quiberon le sloop de guerre *Ranger* du capitaine John Paul Jones arborant le pavillon étoilé, emblème des États-Unis.





Arrivé le 13 février en vue de Quiberon, le commandant du *Ranger* rapporte aussi, selon une autre source, s'être tenu en dehors de la baie et avoir envoyé comme émissaire William Carmichael¹⁴ à bord du *Robuste* pour négocier l'échange de saluts¹⁵. Aux treize coups de canons du bâtiment américain, le Français accepte de répondre par neuf détonations au plus ancien des officiers de la *Continental Navy*, soit quatre de moins comme pour un amiral de Hollande, ou de toute autre république, conformément à l'usage et aux instructions en vigueur dans la Marine royale. Après une hésitation, car il aurait souhaité un nombre égal de détonations en réponse à son salut, l'Américain accepte finalement l'offre de l'amiral français. Le vent était contraire et soufflait fort, c'était le crépuscule du vendredi 13 février 1778. Aussi, le capitaine Paul Jones et le *Ranger* attendirent-ils le jour du lendemain matin 14 février pour entrer dans la baie et défilier en arborant fièrement le *Stars and Stripes* devant la flotte française, la saluant de treize coups de canons... Neuf détonations retentirent en réponse du vaisseau amiral. La bannière étoilée, qui ne comportait alors que treize étoiles, était depuis le 14 juin 1777 l'emblème officiel des États-Unis. Paul Jones rendit compte à la commission de la *Continental Navy* en écrivant : « *J'ai accepté cette offre car du moins constituait-elle une reconnaissance de fait de l'indépendance des États-Unis* »¹⁶ et en effet ce salut, contrairement à d'autres précédemment, ne fut pas désavoué par la suite. Le corsaire américain raconte qu'il a ensuite poursuivi sa route vers Brest et mouillé dans l'anse de Camaret. Là, il fut retenu par des vents contraires jusqu'à ce que l'ambassadeur de France à Londres annonce officiellement le 20 mars le traité d'Alliance entre le Roi très Chrétien et les États-Unis¹⁷. Le *Ranger* entre alors dans la rade de Brest où il reçoit de nouveau le salut de l'amiral comte d'Orvilliers. Paul Jones insiste sur le fait d'avoir été reçu à bord du vaisseau *La Bretagne* avec les honneurs dus à un amiral. Là, il se serait entretenu de son fameux plan de campagne navale avec d'Orvilliers qui en aurait informé immédiatement le secrétaire d'État à la Marine monsieur de Sartine...

La controverse...

Par la suite, au XIX^e siècle, l'histoire de ce premier salut au pavillon américain en baie de Quiberon a été oubliée, surtout aux États-Unis où les détracteurs de John Paul Jones ont affirmé qu'il y avait eu au moins deux précédents historiques. Le premier à Saint Eustache, colonie hollandaise des Antilles, en 1776 et le second à Brest en 1777.

En 1906, alors que les cendres du corsaire américain venaient d'être solennellement ramenées de France en Amérique et de recevoir l'hommage appuyé du président Théodore Roosevelt, un article polémique

14. William Carmichael était le secrétaire de Silas Deane.

15. Allen 1913, chapitre 10.

16. « (...) *I was induced to accept his offer, the more so as it was in fact an acknowledgement of American Independence* ». Paul Jones in Allen 1913.

17. « *The final treaty between His most Christian Majesty and the United States...* » Paul Jones in Allen 1913.

du *New York Times* affirmait que le premier salut au drapeau du congrès continental et aux États-Unis n'avait pas eu lieu à Quiberon le 14 février 1778 mais sur l'île de Saint-Eustache aux Antilles néerlandaises, après la déclaration d'indépendance le 16 novembre 1776, où le gouverneur Johannes de Graeff répondit favorablement au salut de l'*USS Andrea Doria*. L'île était alors la principale plaque tournante d'un intense trafic d'armes et de munitions entre le Nouveau Monde et l'Europe, principalement en provenance de France. Cependant, les Anglais protestèrent et ce salut fut promptement désavoué par le gouvernement des Provinces-Unies qui ne reconnut les États-Unis qu'en 1780. Evan Thomas¹⁸, ancien rédacteur en chef de *Newsweek* et auteur, en 1983, de la biographie la plus complète de John Paul Jones, note également que le général américain Mifflin a reçu à Brest le salut de 9 coups de canons en 1777. Ni à Saint-Eustache en 1776, ni à Brest en 1777 ne flottait le *Stars and Stripes*, c'est-à-dire le drapeau officiel des États-Unis d'aujourd'hui qui comptait alors 13 étoiles¹⁹ en cercle sur son canton. Il s'agissait du *Grand Union Flag* qui était le drapeau du Congrès et de la *Continental Navy* portant également treize bandes rouges et blanches mais arborant sur le canton non pas les fameuses étoiles mais l'*Union Jack* anglais.

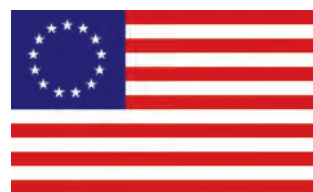
La conclusion est donc que l'*USS Ranger* a bien été le premier navire de guerre américain à avoir été salué par une puissance étrangère en baie de Quiberon, le 14 février 1778, arborant les couleurs du *Stars and Stripes*. Cependant l'événement est pratiquement passé inaperçu à l'époque. La Motte Picquet a simplement salué le plus ancien officier de la *Continental Navy* en ignorant le traité qui avait été signé à Paris une semaine auparavant mais la guerre imminente contre l'Angleterre fit que ce salut ne fut jamais désavoué par le gouvernement en France.

...et la puissance des légendes !

Après le retour de la paix, le chevalier John Paul Jones, devenu par la faveur du roi Louis XVI le plus aristocratique des citoyens américains, cherche à s'employer. Il échafaude avec La Fayette des plans sans suite de croisière en Méditerranée contre les barbaresques. Enfin, en avril 1788, il part courir l'aventure au service de la Marine impériale russe. Il traverse la Baltique encore largement prise dans les glaces et parvient tout de même, en terrorisant son équipage, à



Le **Grand Union Flag** à partir de 1775 était le drapeau du Congrès et de la *Continental Navy* qui a été salué à Saint Eustache par le gouverneur hollandais de Graeff en 1776 et qu'arborait à Brest en 1777 le Général Mifflin.



Star and Stripes 1777, « La bannière étoilée, qui ne comportait alors que treize étoiles, était, depuis le 14 juin 1777, l'emblème officiel des États-Unis ». C'est ce pavillon qu'arborait le *Ranger* le 14 février 1778 en baie de Quiberon et reçut le salut de l'escadre de La Motte Picquet.

18. Evan Thomas est le petit-fils de Norman Thomas, un socialiste américain six fois candidat malheureux à la présidence américaine.

19. Représentant les 13 États fondateurs de l'Union.

atteindre Reval²⁰ à l'entrée du golfe de Finlande et Saint-Petersbourg. La Russie avance en Ukraine vers les steppes du sud. En mai 1783, quatre mois avant le traité de Versailles où l'Angleterre a dû reconnaître à son tour les États-Unis, Catherine II a chargé Potemkine, le prince de Tauride, d'aménager la rade de Sébastopol en Crimée pour ses vaisseaux de guerre. L'Impératrice nomme « Pavel Djons²¹ » contre-amiral en mer Noire pour combattre les Ottomans et rendre Constantinople aux chrétiens orthodoxes. Il commande un vaisseau, le Vladimir. Mais l'Américain se heurte au caractère asiatique des Russes qu'il ne comprend pas et en particulier à celui de Potemkine, premier ministre et favori de l'impératrice. En Amérique et surtout en France, il a fréquenté avec succès toute la société. Ici sa puissante personnalité individualiste éveille le soupçon et son tempérament de « corsaire démocrate » ne séduit pas. Déçu, il décide de rentrer en France dans le pays qui lui a toujours fait le meilleur accueil. Il traverse l'Europe. On le voit à Varsovie, dans le royaume de Pologne pour quelques mois encore indépendant. Il s'entretient avec le patriote polonais Tadeusz Kosciuszko qui avait combattu dans les rangs des *Insurgents*. Puis il passe à Vienne et à Amsterdam... En mai 1790, il s'installe enfin définitivement au 19 rue de Tournon à Paris avec sa compagne Aimée de Téliisson qui serait une fille naturelle de Louis XV²². La révolution a commencé en France, le Roi est désormais prisonnier aux Tuileries. Cambon, Carnot, Barère au club des Jacobins boivent à la santé du futur amiral de France ! Mais le héros, malade, meurt bientôt le 18 juillet 1792 à quarante-cinq ans, entre deux émeutes qui mettent fin à la monarchie²³. Quelques jours trop tôt pour voir s'effondrer l'ancien régime, les massacres de septembre, l'avènement de la République²⁴, la mort sous la guillotine du roi Louis XVI son bienfaiteur²⁵, la dictature de Robespierre et la Terreur...

Le docteur Vicq d'Azyr, médecin de la reine Marie-Antoinette, dépêché sur place ne put que constater le décès de son patient. Son corps fut préservé dans l'alcool et enseveli dans un cercueil de plomb dans l'éventualité où les États-Unis décideraient un jour de réclamer les restes du corsaire... ce qui advint en 1904 ! Il fut exhumé à Paris à l'emplacement de l'ancien cimetière Saint-Louis réservé aux protestants étrangers devenu depuis la Révolution un terrain vague.

Le héros, pratiquement oublié de l'Amérique, avait un peu mieux survécu dans l'imagination romanesque des Français. En 1838, Alexandre Dumas présenta au théâtre un drame en cinq actes intitulé *Paul Jones ou Paul le Corsaire*, une intrigue se déroulant à Auray, mettant en scène un bâtard, magnifique coureur d'océan entre l'Amé-

20. Aujourd'hui Tallinn en Estonie.

21. C'est ainsi qu'en Russie Paul Jones est connu. Devenu amiral dans la flotte impériale de Russie son nom a été naturellement russifié.

22. De La Croix 1981.

23. Le 20 juin 1792 et le 10 août 1792.

24. 21 septembre 1792, proclamation de la République.

25. 21 janvier 1793, exécution du roi Louis XVI place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde.

rique et la Bretagne en pleine révolution...

Le 30 juin 1905, la dépouille du capitaine Paul Jones fut embarquée à Cherbourg à bord du croiseur *USS Brooklyn* pour l'Amérique, escortée de nombreux navires de guerre. Les États-Unis au début du XX^e siècle étaient déjà la première puissance industrielle mondiale et bien que deux fois victorieuse de l'Espagne à Cuba et aux Philippines l'*US Navy* promise à un bel avenir en était encore à ses débuts et se cherchait une histoire. Ce voyage posthume sur l'océan évoque quelque peu le retour des cendres de Napoléon de Sainte Hélène. John Paul Jones repose aujourd'hui dans un lourd tombeau de marbre dans la chapelle de l'Académie navale d'Annapolis dans le Maryland qui semble avoir été inspiré par celui de l'Empereur aux Invalides. Sur le mausolée est inscrit : « *He gave our navy its earliest traditions of heroism and victory.* » Bel hommage posthume de la Marine américaine pour un marin dont le désir de renommée avait été infini...

Un tombeau dans la chapelle de l'Académie Navale d'Annapolis (Maryland, USA). C'est là que repose John Paul Jones depuis 1913 : « *L'US Navy promise à un bel avenir en était encore à ses débuts et se cherchait une histoire* ». (U.S. Navy photo by Kevin H. Tierney, Wikimedia)



Napoléon enfin aurait estimé un jour devant le maréchal Berthier que John Paul Jones n'avait pas accompli toute sa destinée. L'Empereur aurait aussi regretté tout haut de n'avoir pu en faire un amiral pour lui fournir la possibilité de se mesurer à Nelson avec des forces égales²⁶. Car telle est la puissance des légendes...

Références

- ALLEN G. W., 1913 – *A Naval History of the American Revolution*. Houghton Mifflin Company
- ANONYME, 1906 – First Foreign Salute to the American Flag; The Dutch of St. Eustatius, West Indies, November, 16, 1776. *New York Times*, February 1.
- BERTHIER L.-A., 1827 – *Mémoires du Maréchal Berthier, prince de Neufchatel et de Wagram, major-général des armées françaises*. Baudouin frères éditeurs, Paris.
- BOULAIRE Alain., 2012 – *John Paul Jones ou la vie aventureuse d'un corsaire américain, Chevalier de Louis XVI et Amiral de Russie*. Édition Le Télégramme.
- GREEN E., 1875 – *Diary of Ezra Green, M.D., surgeon on board the continental ship-of-war Ranger, under John Paul Jones, from November 1, 1777 to September 27, 1778*. David Clapp & Son, Printers, Boston. www.public.coe.edu/~theller/soj/ttl/jpj/green.html.

26. Berthier 1827. Louis-Alexandre Berthier (1753-1815), maréchal d'Empire, participe à la guerre d'Indépendance des États-Unis sous les ordres de La Fayette. Major général de la Grande Armée, il suit Napoléon dans toutes les campagnes et sur tous les champs de bataille de l'Empire.

- DE LA CROIX ROBERT, 1981 – John Paul Jones, le loup des Océans. *Histoires de la mer*, n° 17.
- THOMAS E., 2004 – *John Paul Jones, Sailor, Hero, Father of the American Navy*. Simon & Schuster, 400 p. (première édition 2003).
- www.theamericanrevolution.org
- www.history.navy.mil

La pêche au feu des aiguillettes dans le Mor Braz

François de Beaulieu, André Bronté

Résumé : La pêche au feu à l'aiguillette, probablement très ancienne, se pratiquait encore dans les années 1960 dans les îles d'Hoedic et de Houat et dans la baie de Quiberon, en dépit d'une réglementation l'ayant prohibée en 1853. Elle ne pouvait s'effectuer que quelques nuits par an, vers le mois de mai, par nuit sans lune et par mer calme. Les témoignages que nous en gardons évoquent une fête pour les pêcheurs d'avantage qu'une pratique de subsistance.

« Citoyens, (...) ne devant rien négliger pour tranquilliser le navigateur, je crois devoir vous prévenir que depuis quelques nuits, j'aperçois plusieurs feux le long du rivage de l'isle de Hédic. Ce feu n'est, ce me semble, que pour la pêche des aiguillettes ; mais aussi, ne pouvait-il pas devenir un signal de ralliement pour les ennemis de l'extérieur ? »¹

Cette lettre du 19 mai 1799 constitue une surprenante évocation, la plus ancienne dont nous ayons connaissance, sur la pratique de la pêche au feu dans les eaux des îles d'Hoedic et de Houat.

Cette pêche, que les archéologues suspectent d'être ancestrale, est décrite en 1756 par Christophe Paul de Robien², président du parlement de Bretagne, dans son étonnante et encyclopédique *Histoire ancienne et naturelle de la province de Bretagne*, dans le chapitre qui traite « *Des différentes façons de pêcher pratiquées sur les côtes de Bretagne* », accompagné d'une illustration des « *pêches qui se font la nuit* ».

« On prend communément au feu les aiguilles de mer nommées ophis et sur nos côtes aiguillettes, qui ont l'arête verte, laquelle fait un phosphore pendant la nuit. C'est dans les mois d'avril et de mai que se fait cette pêche. Les pêcheurs, dans le silence de la nuit, ajustent une terrine à l'avant de leur bateau ; ils y allument du feu, qui éclaire la surface des eaux ; le poisson attiré par cet objet qu'il prend pour le soleil ou la lune, accourt en foule autour du bateau. Les aiguillettes montrent leurs longs becs, les autres leurs museaux, alors les pêcheurs armés de fouines ou tridents, espèces de fourches ou de harpons garnis de plusieurs pointes, dardent le poisson qu'ils enlèvent et mettent dans leur bateau. »³

Un autre témoignage, un peu plus récent et concernant de nouveau les deux îles, est celui de Bachelot de la Pylaie relatant, dans un manuscrit daté de 1826, les techniques de pêche sur l'île de Houat.

« Pêche au feu : Celle-ci se pratique pendant les nuits les plus obscures de la belle saison. L'on se rend avec précaution dans les lieux favorables, avec un canot dans lequel on

1. Lettre de V. Tizet, du 29 floréal an VII républicain (19 mai 1799). Archives départementales du Morbihan, cité dans Bolo 2004.

2. Et auparavant par Le Masson du Parc en 1728, cf texte de F. de Beaulieu.

3. Robien 1974, p. 326.

*allume de la paille. L'éclat de la flamme attire aussitôt le poisson, tel que les aiguillettes, le mulot, le congre, ce qu'on prend avec la fouine, qui est une espèce de dard armé de 12 pointes de fer. L'on a coutume de suivre la côte avec le bateau lorsqu'on veut pêcher particulièrement des aiguillettes. Quand il y a clair de lune, même le plus faible, l'on ne va jamais parce que ce serait en pure perte qu'on essaierait de prendre du poisson. »*⁴

La pêche au feu s'est par la suite maintenue, sans interruption et sans guère de changements dans sa pratique, sinon par la source de lumière, jusque vers les années 1960. Puis, elle s'est éteinte avec l'évolution des modes de vie traditionnels et des interdits réglementaires devenant plus difficiles à ignorer et non compatibles avec ces pratiques ancestrales.

Qu'en est-il de ces interdits ? La réglementation des pêches n'est pas simple à décrypter, mais nous avons tenté, avec l'aide de Thierry Olivier, de la Délégation à la mer et au littoral de Lorient, de répondre à cette question particulière. La première réglementation de la pêche en mer semble être l'ordonnance de Colbert de 1681 ; le livre V, qui traite « *De la pesche qui se fait en mer* », ne fait cependant aucune allusion à la pêche au feu. En 1852, un décret-loi daté du 9 janvier se substitue aux dispositions de l'ordonnance de Colbert. Ce décret-loi, toujours en vigueur, maintes fois modifié et actualisé, a pour objet de fixer un cadre général aux pêches maritimes. Les décrets d'application pour les quatre arrondissements maritimes de la façade Manche-Atlantique sont établis en 1853, dont celui de Lorient⁵ : « *Décret du 4 juillet 1853 portant règlement sur la police de la pêche maritime côtière dans l'arrondissement de Lorient* »⁶. Les dispositions de ces textes ont été largement actualisées ou abrogées. Néanmoins, sur la façade Atlantique, l'article 211 reste inchangé depuis 1853 : il précise « *qu'il est défendu d'attirer le poisson, en pêchant la nuit, avec des flambeaux, des brandons et autres feux, et en employant des clairons et des trompettes [sic !]* »⁷. La motivation du maintien de cette interdiction n'est pas claire. Cette disposition n'a jamais été prise sur la Méditerranée où la pêche au lamparo fait partie des pratiques traditionnelles. L'article 211 a par ailleurs été abrogé en 1990 pour l'arrondissement Manche - Mer du Nord... mais pas pour la façade Atlantique⁸. Cette interdiction est donc toujours active sur nos côtes, comme nous l'a bien confirmé Thierry Olivier : « *Effectivement, la pêche à la lumière est interdite* ».

Il semble néanmoins que, en dépit de cette interdiction jamais levée depuis 1853, la pêche au feu s'est pratiquée en Bretagne Sud dans les années 1960, dans une version modernisée, au moins à titre expérimental.

4. Bachelot de la Pylaie 2004, p. 95.

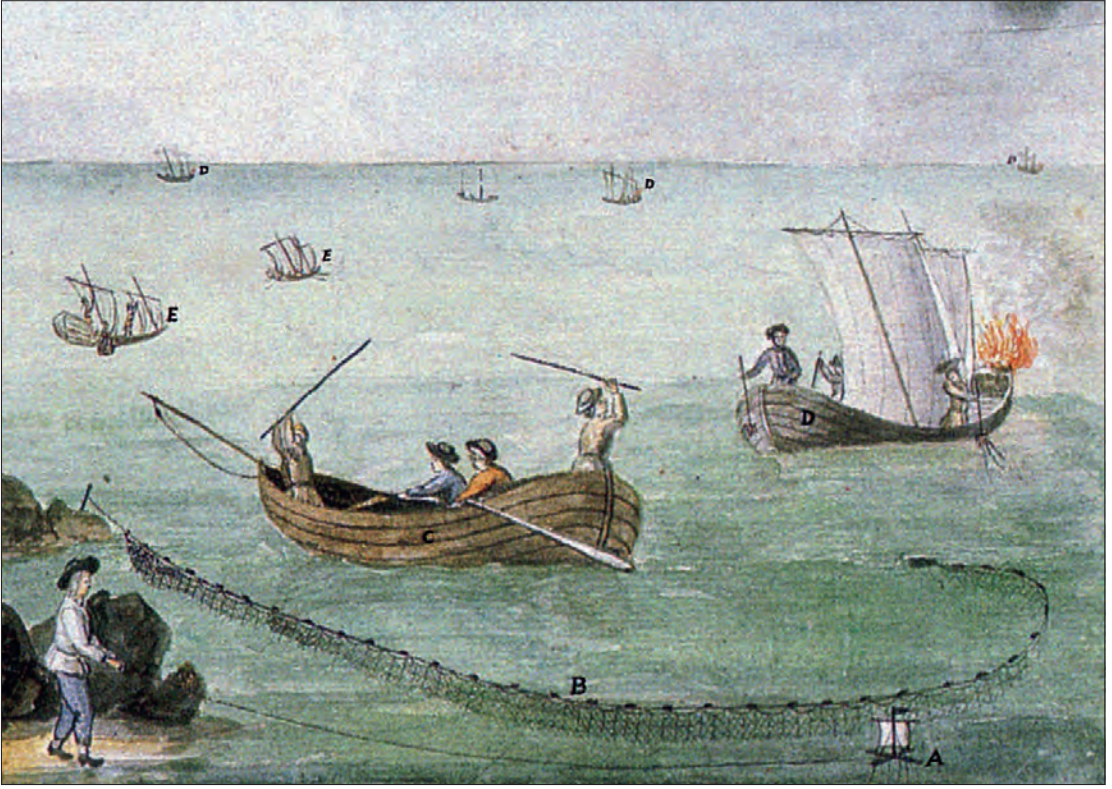
5. Les cinq anciens arrondissements maritimes, Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort, Toulon ont aujourd'hui été réduits à 3 : Cherbourg pour la Manche - Mer du Nord, Brest pour l'Atlantique et Toulon pour la Méditerranée.

6. Ministère de la Marine et des colonies 1880.

7. Ministère de la Marine et des colonies 1880, p. 140.

8. Décret 90-94 du 25 janvier 1990.

Illustration de C. P. de Robien de 1756 sur les « Différentes pêches qui se font la nuit. A : lignes dormantes attachées à une croix de lattes sur lesquelles est une petite voile pour les pousser au large ; B : tramail ou filet dormants ; C : pêcheurs qui battent l'eau pour chasser le poisson vers le filet ; D : pêcheurs qui pêchent au feu avec la fouine des aiguillettes ; E : pêche des huîtres à la drague ».



« La pêche au feu, pratiquée depuis longtemps en Méditerranée avec des filets maillants ou tournants n'avait guère été expérimentée en Atlantique que par les bateaux pilotes de pêche de l'Institut des pêches maritimes qui ont procédé à de nombreux essais depuis 1957. Ces essais, qui n'ont pas cessé d'être poursuivis, ont été concluants, surtout après qu'une lampe de pêche électrique ait été mise au point en 1958 par des océanographes de l'ISTPM. C'est surtout en 1962 que les expériences ont été multipliées et qu'il a été fait appel au concours de plusieurs équipages de sardiniers : ceux de Gâvres et d'Audierne en particulier. On peut dès à présent considérer que la pêche à la lumière est en train de se vulgariser sur la côte atlantique sous le nom de pêche au "lamparo", terme qui désigne ici aussi bien les sources lumineuses que la méthode elle-même. »⁹

Pourquoi cette différence de traitement entre arrondissements maritimes ? Défaut de toilettage des textes ou maintien dans un souci de gestion des ressources ? Il est pourtant difficile de considérer que cette pêche, même modernisée, soit plus destructrice que le chalut pélagique appuyé d'une électronique des plus sophistiquées.

Quoi qu'il en soit, la conscience d'une précarité des ressources ne pouvait être à l'origine de cette interdiction en 1853. Il est vraisemblable que le souci de limiter un possible « signal de ralliement pour

9. Kurc 1963.

les ennemis de l'extérieur » ait été, encore au milieu du XIX^e siècle, l'unique déterminant.

Nous avons rassemblé dans cet article deux contributions éclairant de manière complémentaire cette ancienne pratique. D'une part un témoignage récemment recueilli par François de Beaulieu, auprès d'un habitant de Locmariaquer qui procédait à cette pêche entre la baie de Quiberon et jusque dans les eaux de Houat. Le deuxième texte est une évocation, haute en couleurs, des dernières années vaillantes de cette pêche à Hoedic, écrite pour *Les Échos d'Hoedic* en 1988 par André Bronté¹⁰. Ces textes sont complétés d'un témoignage recueilli par Jean Cogez sur l'île de Houat et présenté en encart.

Melvan¹¹

La pêche aux aiguillettes, de Locmariaquer à Houat

François de Beaulieu¹²

Joseph Le Bras qui porte une partie de la mémoire de Locmariaquer¹³, m'avait impressionné par ses récits sur la pêche à l'aiguillette. Ils recoupaient le rapport rédigé en 1728 par Le Masson du Parc après sa visite dans le golfe. Ce commissaire de la Marine faisait déjà état d'une pêche très organisée de ce poisson qui fournissait de la nourriture mais aussi un appât important pour d'autres pêches. Il s'agissait d'une pêche « au lamparo ». Elle devait se pratiquer par temps calme et nuit noire au printemps. Il y avait quatre hommes par barque, l'un à l'avant tenait un brandon qui attirait les aiguillettes, les autres avaient de grandes foënes à vingt branches qu'ils plongeaient brutalement dans l'eau. Une barque pouvait rapporter 1 200 à 1 500 aiguillettes dans la nuit. La même pêche pouvait être pratiquée avec des filets.

Joseph Le Bras a bien voulu rassembler son savoir qui, en plus d'être remarquablement détaillé, est illustré de photographies des objets qu'il a su conserver. Il porte aussi les souvenirs de son père, né en 1911. C'est donc une histoire de la pêche aux aiguillettes dans le Mor Braz au XX^e siècle qui nous est racontée ici.

— Votre père a encore pêché au lamparo avec des torches de paille comme on le faisait dans le golfe au XVIII^e siècle ?

Enfant, mon père allait avec son propre père et d'autres paysans à la pêche aux aiguillettes vers Houat. Ils portaient à trois, vers quatre

10. Évoqué aussi par C. Hartemann dans *La Revue des deux îles* en 2011, p. 130.

11. Introduction et textes assemblés par Pierre Buttin.

12. François de Beaulieu est l'auteur de nombreux ouvrages et articles consacrés au patrimoine naturel et culturel de la Bretagne et responsable des publications de l'association Bretagne Vivante. Il a des attaches à l'Île-aux-Moines dans le golfe du Morbihan.

13. Voir l'enquête de Fanch Postic « Les armoires de pierre de Locmariaquer », F. Postic, *Armen*, n° 18, 1988.

heures de l'après-midi et revenaient le lendemain matin vers six heures. Ils avaient comme embarcation une plate de douze pieds, tirée par quatre avirons.

La plate était éclairée pour la pêche au feu, par des torsades de paille qui étaient enflammées à tour de rôle au fur et à mesure de leur combustion. Celles-ci étaient confectionnées en tirant et en continuant à tourner, une poignée de paille prélevée dans un pailler en vrac, comme cela se faisait à l'époque. Ces torsades de quatre à cinq mètres étaient disposées dans le fond et à l'avant de l'embarcation. Au moment de la pêche elles étaient tenues à bout de bras enflammées, par celui qui avait en charge l'éclairage. Les deux autres se tenaient l'un à bâbord, l'autre à tribord, en retrait de l'éclairage avec leurs foënes de vingt-deux à vingt-quatre dents, munies d'un long manche de quatre à cinq mètres, pour pouvoir atteindre les aiguillettes en profondeur mais aussi à une bonne distance de la plate lorsqu'elles étaient craintives. Cette foëne devait pouvoir flotter avec deux poissons au bout, car son manche en sapin de croix, très léger, lui laissait encore environ un mètre-cinquante visible hors de l'eau, lorsqu'elle n'était plus tenue par le pêcheur.

Pour décrocher l'aiguillette, il fallait se placer au-dessus du banc de la plate, le manche bien vertical pour ne pas éborgner les copains, et tirer vers le haut. Le banc avant de ma plate est encore marqué par les griffures de la foëne. Il arrivait que l'on ait deux, trois, quatre ou même cinq poissons à décrocher en même temps.

Fin mars, début avril, l'arrivée des aiguillettes, vers Méaban et à l'embouchure du Golfe, à Locmariaquer et Port-Navalo, annonçait aussi, comme les hirondelles, l'arrivée du printemps. Certains soirs de mai, calmes, tièdes et doux, lorsque le chant des reinettes montait des mares, les anciens nous chantaient « *Ce soir, celui qui ira aux aiguillettes, les souquerait* ». Ils ne nous disaient pas directement « *Mais... qu'est ce que vous attendez pour y aller !* »

La foëne se transmettait de génération en génération mais la raréfaction des forges de campagne a fait que c'est devenu un objet introuvable. De plus elle était très lourde. Le modèle de 1970 présenté ici a été réalisé par soudure à l'arc et brasure d'hameçons à thon préalablement déployés. Vingt-deux hameçons, onze orientés dans un sens et onze dans l'autre. On remarque le fil de fer torsadé reliant la foëne, à un point du manche éloigné de la douille. L'humidité, le sel, la rouille, avaient raison du manche dans la partie emboîtée dans la douille et légèrement au-dessus. Au cas où le manche, agité par un ou plusieurs poissons, venait à se rompre ce système permettait de récupérer la foëne et le poisson.



Effectivement, trois conditions devaient être réunies :

- Pas de vent : la surface de l'eau chahutée par le vent, aurait empêché l'éclairage de pénétrer l'eau en profondeur et aurait rendu difficile la détection visuelle du poisson. Celui-ci, habituellement intrigué et attiré par la lumière, ne serait pas venu en surface, au-devant du feu.
- Pas de fort coefficient de marée, car aux abords de l'entrée du Golfe, pêchant en dérive, la plate aurait dévalé le courant trop rapidement, et le poisson à la même vitesse il aurait fallu remonter le courant, beaucoup trop souvent, pour une faible durée de temps de pêche en dérive.
- Pas de lune : Si la nuit était claire, les feux n'auraient pas attiré le poisson et n'auraient pas permis aux pêcheurs de le voir. Il nous est arrivé, plusieurs fois, de tirer profit de circonstances exceptionnelles : éclipse et temps nuageux pour ne pas être incommodés par cette condition.

— Le matériel s'est modernisé dans les années 1930

Un peu plus tard, les techniques d'éclairage ont évolué : de la paille pour éclairage, nos anciens sont passés aux boules de sapin, puis rapidement au caoutchouc, en mettant à l'avant de la plate un panier en grillage fixé sur un piquet de un mètre-cinquante prolongeant l'étrave.

Ce panier, au début alimenté par des boules de sapin, le fut ensuite par des morceaux de caoutchouc, provenant de découpe à la hache, des bandages usés des premiers autocars Le Bayon, assurant la liaison Auray-Locmariaquer, les jours de foire et marchés.

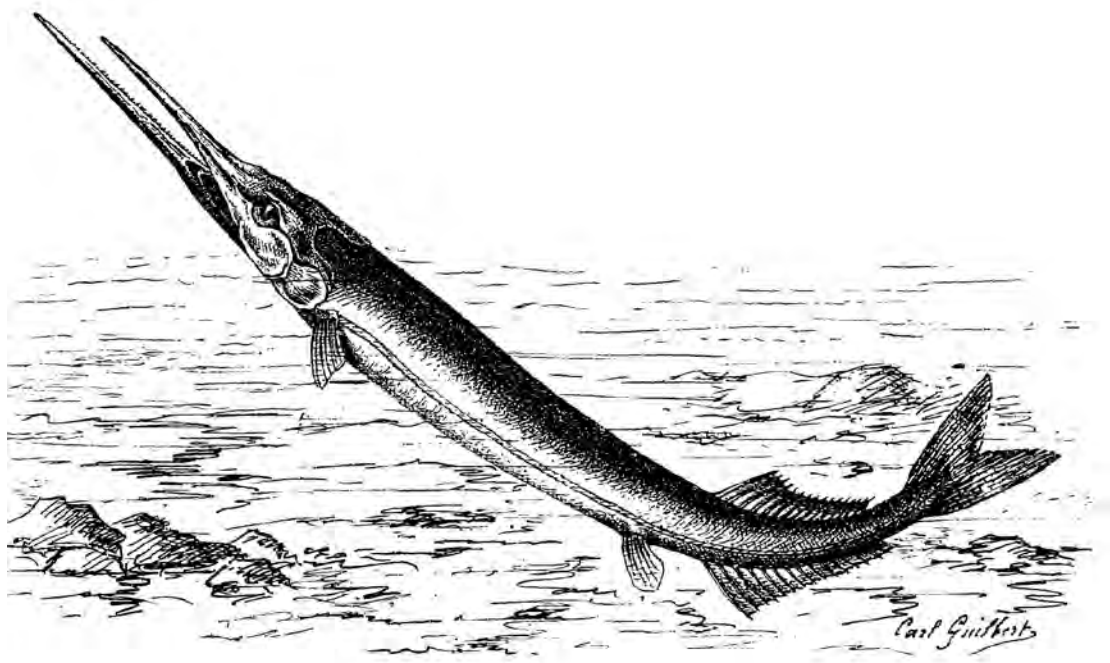
Au fur et à mesure que le caoutchouc se consumait, il fallait donner des coups de foëne dans le panier, pour faire tomber les escarbilles et la cendre à travers le grillage et activer le feu. Ce dernier moyen d'éclairage avait révolutionné la technique, car il avait permis de rallonger considérablement la durée des parties de pêche.

Il fallait être attentif au choix du moment de secouer le panier, car beaucoup de pêcheurs maladroits, ont eu les cils, sourcils et cheveux brûlés, car ils n'avaient pas anticipé sur la direction du faible souffle de vent ou du mouvement incontrôlé de la plate laissée libre au gré du courant.

— Après la guerre on a utilisé le gazole, mais le principe restait le même

L'odeur du caoutchouc brûlé inconfortable les matelots, ceux-ci se mirent à fabriquer des torches avec des chiffons serrés et ficelés avec du fil de fer sur des manches. Celles-ci étaient trempées chacune leur tour dans un récipient contenant du pétrole dans l'embarcation. Lorsque la torche faiblissait, elle était enlevée, remise à tremper et remplacée immédiatement par une autre, bien imbibée.

Le gas-oil a remplacé le pétrole, ceci étant dû sans doute à son coût et aussi à l'évolution du matériel agricole et des carburants utilisés pour faire fonctionner les tracteurs. Ils avaient tous les deux, cepen-



L'arête verte de l'orphie ou aiguillette...

Belone belone

Ce poisson du large vit près de la surface. Il se nourrit de petits poissons mais est aussi la proie de plus gros prédateurs tels que les thons. Longue et mince, l'aiguillette peut mesurer jusqu'à 1 m de longueur pour un poids de 1 kg. Suivant un modèle similaire à celui du maquereau, elles migrent vers les eaux peu profondes en avril et mai, puis frayent dans les zoostères littorales (herbes marines) en mai et juin et, à l'automne, retournent au large.

Les aiguillettes peuvent être consommées. Très appréciées par certains, d'autres la rejettent en raison de leurs arêtes suspicieuses, d'un vert brillant inhabituel.

Dans un article publié en 1909 dans le journal *L'Agriculture nouvelle*, Jho Pale nous rassure sur ces étonnantes arêtes : « Quant à la couleur de ses arêtes, ne vous en préoccupez pas, cela ressemble à du vert de gris mais c'est inoffensif. La nature qui donne des armes à tous les êtres aura donné cette couleur à l'aiguillette afin de nous dégoûter ; mais les malins ont depuis longtemps découvert le truc, ils me l'ont dit, je vous le dis, profitez-en.¹ ». Voilà une belle tirade finaliste, bien caractéristique du début de XX^e siècle.

1. Pale 1909.

dant, le même inconvénient : si une seule goutte tombait dans la plate, ou sur les poissons au moment de l'échange de torches, il sentait tellement mauvais qu'il était invendable, personne n'en voulait plus.

— Vers 1970, vous avez même eu recours à l'électricité

Oui, les premières fois où j'ai fait partie d'un équipage de pêche, nous avons innové avec la batterie de 100 ampères/heure de notre tracteur et deux lampadaires de récupération, transformés et pourvus d'ampoules de 12 volts et de 40 ampères. Ce fut une révolution parmi les pêcheurs à la torche, nous n'avions, contrairement à eux, aucun problème de propreté, ni d'odeur sur le poisson et lorsqu'on remontait le courant on débranchait la batterie pour économiser son temps d'utilisation.

Ceux-ci nous critiquaient quand même, prétextant que notre feu « électrique », était moins pénétrant et donc moins pêchant. Cependant au fur et à mesure qu'ils ont pu s'équiper en matériel, ils ont abandonné les torches.

À Locmariaquer, en 1970, il y avait une dizaine d'équipages de trois hommes composés de paysans, d'ouvriers ostréicoles et d'ouvriers du bâtiment, qui lorsque les trois conditions étaient réunies, se retrouvaient la nuit, après la journée, sur le courant. Il y en avait, je pense, un peu moins de Port-Navalo.

À cette époque, les Affaires maritimes faisaient la chasse aux pêcheurs aux lamparos. Souvent, lorsqu'on était en action, on voyait le projecteur de leur vedette, balayer les côtes et le courant de l'entrée du Golfe. Panique à bord, pour éteindre les torches, qu'il fallait penser à pouvoir rallumer, l'alerte passée. Nous, on débranchait les lamparos. On se dirigeait ensuite vers les rochers pensant juste à propos qu'ils ne nous suivraient pas, de peur d'abîmer leur vedette. On avait préalablement pris soin de masquer, nom et immatriculation de la plate avec une petite bande de contreplaqué. Ces manœuvres d'intimidation, la chasse dont on faisait l'objet, nous ont progressivement découragés et nos sorties sont devenues de moins en moins fréquentes.

Certains se sont même mis au gaz ! Pour ma part, je n'ai pas connu cette expérience mais mes deux anciens coéquipiers y sont allés quelques fois, avec la grosse bouteille de butane et des feux autonomes branchés sur ces bouteilles et ayant servi auparavant au balisage des pistes d'atterrissage en aviation. Et puis cela s'est arrêté totalement. C'en était fini de la tradition, quel dommage...

— Mais on ne pêchait pas que la nuit

Les anciens pêchaient aussi les aiguillettes pendant la journée, avec une ligne dérivante de fabrication artisanale, qu'ils appelaient *bilochen*. Elle était constituée d'une sorte de petit bateau inchavirable, muni d'une voile de 60 cm qu'ils laissaient partir au gré des vents et courants. Ce petit bateau tirait derrière lui une quarantaine d'hameçons espacés de trois à trois mètres-cinquante. Lorsque le dernier

hameçon était dans l'eau, ils laissaient filer de cent à quatre cents mètres de ligne qui, au final étaient rattachés au bateau.

Lorsque cet ensemble paraissait s'agiter, ils ramenaient la ligne à bord, en rangeant les hameçons sur un outil de leur fabrication (voir photo), après avoir décroché les aiguillettes.

Si cette *bilochen* était utilisée en mer à partir d'une embarcation, elle pouvait aussi être utilisée de terre, à partir des rochers lorsque les vents étaient favorables et par des personnes qui ne possédaient pas de bateau.

Il va sans dire que cette pêche serait rendue bien difficile à notre époque, vu le nombre de bateaux et la circulation qu'il y a sur l'eau.¹⁴

Hoedic au temps des aiguillettes

André Bronté¹⁵

L'hiver, c'étaient des hommes patients, d'une admirable patience. Ils avaient attendu la Saint-Goustan pour mettre leurs casiers à crevettes sur les vasières, le mois de mars pour les casiers à crabes. La mer était dure. C'était la pêche, avec ses hauts et ses bas. Alors, on attendait ... C'est ainsi qu'étaient les anciens Hoedicaïs. Pas le moindre cri, pas le moindre signe de lassitude contre les caprices du ciel. Des silencieux. Que peut-on faire, en effet, quand la tempête, pendant des jours, tient l'île dans sa gueule humide ? Ramender les filets ou réparer les casiers à l'abri d'un mur. Se rassembler au pignon de la cantine, histoire de garder un oeil sur le baromètre qui s'affole dans sa petite cage grillagée. Ou bien, boire un petit coup de Sénéclauze¹⁶, au café du Repos, chez mon oncle Ange, parfois en groupe, mais souvent chacun à sa table, devant son verre, la lente conversation allant et venant, sur tout, sur rien, sur un casier perdu, sur la houle du suroît qui veut manger les bateaux. On attendait ...

Et les beaux jours finissaient par arriver. Jusqu'à la magie d'un premier soir où tout semble réuni : pas un souffle de vent, une mer de soie, la promesse d'une nuit d'encre et, pour couronner le tout, le chœur immense des grenouilles dans les étangs. Un temps idéal quoi, pour aller aux aiguillettes.

Alors, tout va très vite, En fin d'après-midi, on a interrompu la partie de boules pour préparer les torches. Les femmes ouvrent leurs armoires, en sortent gilets et caleçons molletonnés hors d'usage, vieux

14. Cette technique de pêche à l'aiguillette, la « pêche au petit bateau », est encore pratiquée aujourd'hui à Hoedic, notamment par Jean-Pierre Blanchet. Elle est ancienne et figure aussi dans l'illustration de C. P. de Robien reproduite dans cet article. (Note de Melvan)

15. André Bronté (1918-1992), journaliste à *France-Dimanche*. Texte publié dans *Les Échos d'Hoedic* en 1988.

16. Marque de vin rouge autrefois populaire à Hoedic.

René le Roux et la pêche au feu à Houat

Témoignage recueilli par Jean Cogez en octobre 2012, auprès de René Le Roux, 89 ans.

En 1946, son service militaire terminé à bord du sous-marin *Atlante* basé à La Palice, René Le Roux se remit à la pêche en mer à bord du caseyeur *Père Dragon*. La nuit, quand la saison et le temps s'y prêtaient, il allait aussi à la pêche au feu. Devenu patron, René continua de pratiquer cette pêche de nuit à bord de sa pinasse de 10,50 m, *Cap au Large*, qui sera détruite avec le port d'Er Beg par la tempête de 1951. Son nouveau bateau, *Coquette des Mers*, acquis en 1957, terminera aussi sa carrière en 1976 au cimetière des épaves, dans le vieux port de Houat. La tête pleine de souvenirs, René Le Roux nous parle de la pêche au feu comme si c'était hier.

« Nous attendions avec impatience cette pêche, en principe interdite, qui conjugait tout à la fois l'arrivée du printemps, une ressource pécuniaire, une nourriture et la boëtte pour les casiers. Nous n'y allions pas toutes les nuits car il fallait que trois éléments soient impérieusement réunis. Nuit noire, pas ou peu de vent et surtout pas de gros coefficients de marée. Une fois, nous avions pu y aller quatre nuits consécutives, en plus de quatre journées de pêche. Nos lieux de pêche privilégiés étaient entre les trois îlots de la côte sud : Beg Pel, Beg Kreiz et Beg Tost. Ces îlots environnés de cailloux étaient dangereux pour ceux qui ne les connaissaient pas aussi bien que nous, ce qui nous rendait confiants et détendus. Nous allions aussi parfois à l'Île aux Chevaux. Là, nos feux ne se voyaient pas du continent, alors que nous pouvions apercevoir, en quittant le port, ceux des plates en action devant Locmariaquer et ceux du Golfe. »

Au début, il accompagnait sur la plate des hommes comme Louis et Albert Le Gurun ou Michel Le Roux. Encore peu expérimenté, René était aux avirons. « Quand nous étions en action de pêche, deux étaient à la fouine, un autre au feu et j'étais aux avirons. Qu'importe, attiré par la lumière, le poisson grouillait et frôlait la coque, ce qui me permettait de le prendre à la main. Nous rentrions avec parfois quatre à cinq cents aiguillettes que nous allions vendre à Saint Goustan où nous étions attendus par les femmes qui trouvaient nos prix plus intéressants qu'à la criée. Selon leur taille, nous les vendions à la pièce. Certaines atteignaient même le kilo ! Nous en conservions pour boetter les casiers. Mais aussi nous en mangions, après avoir les avoir étirées pour en détacher les arêtes, au court bouillon, grillées, frites, cuisinées à l'huile ou marinées. Nous nous régaliions. Cela nous changeait de la vieille salée de l'hiver ! »

Sa crainte était de se faire blesser par la foëne lors de sa remontée à bord. D'un mouvement sec, elle était frottée sur le banc pour décrocher les aiguillettes. René conserve le mauvais souvenir d'un maladroit coup de manche asséné sur la nuque... « Mais si ce choc m'avait fait hurler de douleur, il avait aussi eu le mérite de faire éclater les furoncles que j'avais sur le cou, furonculose acquise juste avant ma démobilisation... »

« Puis en retraite, à leur arrivée au printemps, comme beaucoup de jeunes ados j'allais au Beniguet pêcher ces demoiselles à la cuillère, pour le plaisir, la boëtte et pour la cuisine. Encore maintenant, quand on m'en offre, c'est avec plaisir qu'à la maison nous en mangeons, à condition que ce soit au printemps, l'époque où elles sont le moins fort en odeur. »

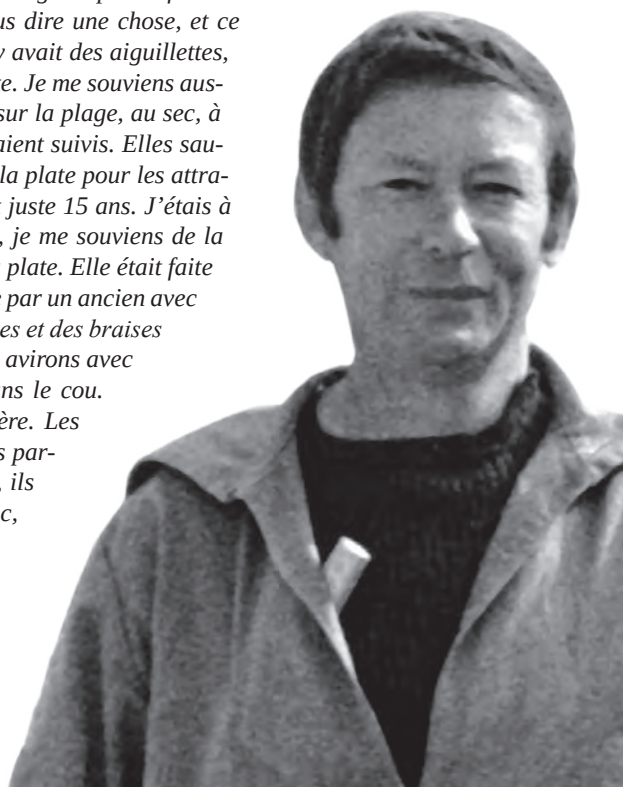
chandails troués. Tout cela est solidement fixé, très serré, à l'aide d'un fil de fer, à l'extrémité de barres métalliques. Les torches sont prêtes. La boutique, tenue par les soeurs, va fournir le pétrole, 5 litres par équipage (ce n'est pas ce qui manque, toute l'île à cette époque-là, s'éclaire avec des lampes à pétrole).

Au crépuscule, on se réunit sur la petite place devant la cantine. Une petite halte au café du Repos pour se mettre en train (on a soigneusement aligné le long de la façade, les torches, les bouteilles de pétrole, et les longues foënes bien aiguillées). On plaisante. On rit. Parfois, on chante (surtout si la pêche aux aiguillettes tombe un dimanche soir). C'est normal. On décomprime après les longs mois d'hiver.

On embarque au Port Sud. Pas sur les grands bateaux qui sont là, derrière le quai, avec leurs noms beaux et touchants comme les *ex-voto* d'une chapelle oubliée : *Il s'enfuit dès l'aube*, *Gondole de Crusoë*, *Miroir de Justice*, *Étendard du Christ* ou *Berceau des Martyrs*. On arme les plates. Cinq hommes par plates. Le chauffeur, à l'étrave, avec sa torche, comme une figure de proue. Juste derrière lui, deux hommes avec leurs foënes, parés à piquer le poisson. Sur le banc de nage, leur tournant le dos, deux hommes aux avirons. Et pour l'amusement, de temps en temps, un petit Hoedicaïs, à l'arrière avec une turlutte.

La nuit d'avril descend, douce à défaillir. Le phare des Cardinaux s'est allumé. C'est le signal. À petits coups d'avirons coulés, sans bruit, chaque plate gagne son lieu de pêche, le Beg Melen, la Maison Perdue, le Port Blanc ou ailleurs. L'important, c'est de ne pas se croiser pour ne pas contrarier les feux. On imbibe les torches de pétrole au-dessus des seaux, On les allume. C'est parti ...

« Il fallait voir ça, dit Alcime, le maire de l'île, qui n'a rien oublié, les aiguillettes arrivaient de partout, aveuglées par le feu. Elles entouraient la plate. Je vais même vous dire une chose, et ce n'est pas une histoire marseillaise : il y avait des aiguillettes, comme folles, qui sautaient dans la plate. Je me souviens aussi d'une nuit où la plate s'est échouée sur la plage, au sec, à Port 1^{re} Église. Les aiguillettes nous avaient suivis. Elles sautaient sur le sable. On est descendu de la plate pour les attraper. Quand j'ai commencé, j'avais tout juste 15 ans. J'étais à l'époque à bord de la Louise. Eh bien, je me souviens de la torche qu'on avait allumée à bord de la plate. Elle était faite avec des roseaux de l'étang, bien serrée par un ancien avec du fil de fer. Ça brûlait avec des étincelles et des braises qui volaient un peu partout. J'étais aux avirons avec Gaston Le Fur, et ça nous tombait dans le cou. Il y avait intérêt à naviguer vent arrière. Les anciens en avaient vu d'autres. Ils nous parlaient du temps où, en guise de torche, ils se servaient de morceaux de caoutchouc, échoués à la côte, qu'ils brûlaient dans de vieilles poêles à frir. Ils arrivaient à terre noirs comme des charbon-



niers. Qu'importe ! Ils remplissaient les plates d'aiguillettes.

Jean Le Pen, maintenant le doyen des hommes, l'une des mémoires vivantes de l'île se souvient :

« Moi aussi, j'étais aux avirons. Et juste derrière moi il y avait Basile, mon beau-frère, comme moi à bord du Saint-Joseph. Mais dans la plate il était à la foëne. Je vois encore ces bancs d'aiguillettes qui glissaient vers nous, à la surface, dans la lumière. Plus besoin de nager. les foëneurs y allaient de bon coeur. Ils piquaient les aiguillettes, parfois 4 ou 5 d'un seul coup et les "débusquaient" en frottant la foëne sur le banc de nage. Piquer et débusquer. Ça n'arrêtait pas.

Il n'y a pas beaucoup de place à cinq dans une plate. Alors forcément, aux avirons, avec le foëneur en action, juste dans le dos, on attrapait de temps en temps, quelques coups de manche dans les reins et des bosses dans la tête. Oh, des coups bien involontaires ! on ne sentait rien. On était pris par la pêche. Il y avait tout ce poisson qui tombait dans le fond du canot et glissait sous nos bottes.

Aux avirons, tout près de l'eau, il y avait un autre danger : celui de se pencher pour attraper les aiguillettes à la main. C'était tellement facile ! Seulement voilà : gare au coup de foëne qui arrivait en sifflant dans l'eau. À cette époque là, il y avait de grands foëneurs, des rapides comme Pierre-Victor ou Alain Le Gurun ...»

Nuits d'aiguillettes enveloppantes et douces, aux ténèbres si opaques que la mer, elle, en est toute phosphorescente. Nuits où les femmes descendent à la côte pour le plaisir de suivre le mouvement dansant des feux. C'est beau et un peu mystérieux comme une marche de pénitents. On s'asseyait sur la lande. Les voix sont portées par une eau si calme, qu'on reconnaît les équipages. On se raconte des histoires ; des histoires d'aiguillettes. Savez-vous ce qui est arrivé à Mathieu ?

Et d'expliquer que Mathieu était à son poste de chauffeur, avec sa torche, dans le canot de Joseph Le Gurun. C'est le moment où les aiguillettes, montant des profondeurs, entourent le bateau. Les foëneurs sont prêts à frapper. Soudain, plus rien. La nuit. La torche de Mathieu vient de s'éteindre. Ça arrive.

C'est le chiffon fixé au bout de sa perche qui est consumé. Il faut le changer. Pas de temps à perdre. Mathieu, en tâtonnant dans le noir, en trouve un de remplacement, juste ce qu'il faut, on ne fait pas mieux, quelque chose d'épais et de moelleux. Il le met sur le banc, le coince avec sa botte et tire. Crac ! Ça fera deux bons morceaux. La torche est ficelée, allumée. Malheur ! Aussitôt Mathieu se rend compte du désastre. Il a déchiré et mit le feu au beau pull que sa mère, Marie-Nanie, vient de lui tricoter.

Un autre histoire de chauffeur. Qui était-ce ? On ne sait plus très bien. Cette fois, la torche s'est éteinte faute de pétrole. Comme toujours, c'est arrivé au moment où la pêche bat son plein. Il y a juste un litre qui est plein sous la main du chauffeur. Il imbibe la torche au-dessus du seau, craque une allumette. Pas la moindre flamme. Il recommence : toujours rien. Dans le canot, on s'impatiente : « *Mets du pétrole, Malloruz !* ». Jusqu'au moment où l'on s'aperçoit qu'il a arrosé la torche avec le litre de cidre de l'équipage !

De retour à terre on trie le poisson. On ouvre les aiguillettes bien à plat, on les enduit de gros sel de Guérande. Une heure, pas davantage. Puis, on les lave à l'eau douce. Elles sont alors enfilées par les yeux, sur un fil de fer, en longues guirlandes sur la façade des maisons. On les laisse sécher. On en tranche de temps en temps un morceau sans détacher le poisson, on le fait griller sur une braise de goémon qui, en séchant, prend les somptueux reflets roses et bleus du punch. Le poisson, le sel, l'air marin, l'algue. Toute la mer dans votre assiette. De quoi faire rêver tous les diététiciens.

Il y a aussi des aiguillettes abîmées par la foëne. Elles serviront à boëtter les casiers. Les plus belles vont partir pour la vente dans de grands paniers carrés.

« On n'avait pas toujours le temps de dormir, dit Alcime. Si ça donnait, on restait aux aiguillettes jusqu'à 2 heures du matin. Puis on partait pour Saint-Jacques à 4 heures avec nos grands bateaux pour arriver à 6 heures. Avec les brouettes sur le pont. En arrivant, on partait avec les brouettes et les paniers pleins d'aiguillettes. On se séparait en deux groupes, l'un allait vers Saint-Gildas, par exemple, l'autre vers Sarzeau. On poussait la brouette. Les kilomètres défilaient. J'ai vu aller jusqu'à Surzur. On s'arrêtait un peu partout, sur le bord de la route ou dans les fermes pour vendre notre poisson. Les paysans étaient méfiants. Ils regardaient le poisson, faisaient la moue. "on ne veut pas d'aiguillettes, disaient-ils, elles ont des arêtes vertes". C'était comme ça dans ce temps-là ! Mais il y avait de fameux moments. Une fois, je me souviens, on a quitté Hoedic avec 1000 aiguillettes et tout a été vendu. Alors, forcément ces jours-là, on s'attardait un peu. On prenait un verre chez Hortense. »

Hortense ! C'était à l'époque des aiguillettes la patronne d'un bistrot à Saint-Jacques. Tout sourire, 100 kg de chair lisse, un physique de diva du samedi soir et le cœur sur le comptoir. La bonne fée des Hoedicaïs. Elle les recueillait parfois, le temps d'une nuit de relâche, dans son grenier à foin, leur préparait un repas chaud.

Les temps ont changé... On ne voit plus de guirlandes d'aiguillettes sur les maisons : le poisson est dans le congélateur. Et les dernières foënes rouillées ont perdu leurs dents une à une dans la cabane du Port Sud. La pêche aux flambeaux, c'est fini.

Mais il y a eu des nostalgiques. Témoin, cet ancien Hoedicaïs, Denis Blanchet, pêcheur à bord du *Petit-Jean*, au Pouliguen. Un soir de printemps, dans les années 50, il est là sur le port, en train de regarder la nuit qui descend. Un temps idéal pour les aiguillettes. Comme à Hoedic, le chant des grenouilles en moins. Pourquoi ne pas essayer de les pêcher comme autrefois dans l'île ? L'affaire est vite conclue. Le voilà parti, Denis, avec deux ou trois amis, dont Harris, un autre Hoedicaïs. Celui-ci allume la torche. Elle illumine bientôt la mer entre le Pouliguen et Batz-sur-mer, du côté des Evens. Les aiguillettes sont au rendez-vous.

Seulement voilà : vu de terre, c'est une autre histoire. Quelqu'un a aperçu des flammes et donne l'alerte. Pas de doute, c'est un bateau en feu. On alerte le Croisic. À pleine vitesse *La Duchesse Anne*, le bateau de sauvetage, fait route vers Denis et son équipage. Stupeur, explications. Vous savez que cette pêche est aujourd'hui interdite ?

Comment se justifier ? Peut-être, Denis Blanchet a-t-il montré le lendemain matin, à un fonctionnaire de la Marine qui a écarquillé les yeux, un point à l'horizon ? Hoedic, son île, si proche et si lointaine, là où les choses ne sont pas tout à fait comme ailleurs ...

Références

- BACHELOT DE LA PYLAIE J.-M, 2004. – *Voyage d'un naturaliste dans les îles d'Houat et d'Hédic*. Présenté par Pierre Buttin, Melvan, 176 p.
- BOLO V., BUTTIN P., 2004 – Hoedic et Houat, an VII de la République : pêche au feu et inquiétudes républicaines. *Melvan, La Revue des deux îles*, n° 1, p 31-38.
- BRONTÉ A., 1988 – Hoedic au temps des aiguillettes. *Les Échos d'Hoedic*, n° 19, p. 2-6.
- HARTEMANN C., 2011 – Presse locale et vie quotidienne à Hoedic entre 1965 et 1999. *Melvan, La Revues des deux îles*, n° 9, p. 111-142.
- KURC, G, 1963 – La pêche à la lumière en Atlantique. *Science et pêche, bulletin d'information et de documentation de l'Institut scientifique et technique des pêches maritimes*, n°113, mars, 13 p.
- LE MASSON DU PARC F., 1728 – *Procès verbal de la visite faite concernant la pesche le long des costes du ressort de l'Amirauté de Vannes*. Amirauté de Vannes. ADM : 9 B 257.
- MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES, 1880 – *Décret du 4 juillet 1853 portant règlement sur la police de la pêche maritime côtière dans l'arrondissement de Lorient*. Imprimerie nationale, Paris.
- PALE J., 1909 – Variétés, poissons pas chers mais peu connus. *L'Agriculture nouvelle*, n° 929, 6 février, p. 103-104.
- ROBIEN (de) C. P., 1974 – *Description historique topographique et naturelle de l'ancienne Armorique*. Première édition de J.-Y. Veillard du manuscrit Histoire ancienne & naturelle de la province de Bretagne écrit en 1756. Joseph Floch imprimeur éditeur, Mayenne, 386 p.

Iconographie

Pêche de nuit, Robien 1756 ; dessin aiguillette, *Agriculture nouvelle* 1909 ; foëne photographie de J. Le Bras ; André Bronté, collection Marc Allanic.

Houat et Hoedic dans le *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet

Christine Hartemann

Le Vieux Phare, Hoedic

Résumé : À la fin du XIX^e siècle, lors de son *Voyage en France*, le journaliste Victor-Eugène Ardouin-Dumazet passe par Houat et Hoedic. Il fait un compte rendu aussi vivant que documenté de sa visite.

Au XIX^e siècle, le récit de voyage devient un genre littéraire. L'Orient attire Chateaubriand, Lamartine et Maupassant. Dumas de son côté part en Russie et en Espagne, Fromentin en Afrique. Mais d'autres sillonnent aussi la France. Gautier y fait des *Zigzags*, Hugo, Mirbeau et Stendhal se promènent en Bretagne, comme Flaubert et son ami Maxime Du Camp au printemps 1847 qui vont « *Par les champs et par les grèves* ». Flaubert donne également dans la revue *L'Artiste* du 18 avril 1858 un texte sur les alignements de Carnac. Dans son périple breton, il est allé jusqu'à Belle-île mais ni à Houat ni à Hoedic. Daudet, quant à lui, un quart de siècle plus tard, se rend à Houat¹.



Victor-Eugène Ardouin-Dumazet

Dans le même temps, les moyens de transport et de communication se développant avec la révolution industrielle, les premiers guides touristiques apparaissent en Allemagne avec Karl Baedeker en 1828 et en Angleterre avec les guides *Murray* de 1836 à 1901. En France, les guides *Joanne*, ancêtres des *Guides Bleus*, sont publiés vers 1860.

C'est dans ce contexte historique que se situe le *Voyage en France* d'Ardouin-Dumazet, célèbre journaliste à son époque, maintenant moins connu que son quasi contemporain Henry James qui a publié en 1884 un autre *Voyage en France*.

Victor-Eugène Ardouin-Dumazet, né le 12 janvier 1852 à Vizille, dans le département de l'Isère, est mort le premier mai 1940 à Arsonval

1. Salomé 2008.

dans le département de l'Aube. Son père, originaire de Nîmes, apparenté aux Daudet², est ouvrier imprimeur sur étoffes. Victor-Eugène quitte l'école de bonne heure avec une instruction primaire qu'il complète par des cours du soir lorsqu'il est envoyé à Lyon, à l'âge de 14 ans, comme petit employé de bureau dans une fabrique d'extraits de châtaigniers.

Il est engagé en 1870 dans la 3^e compagnie de francs-tireurs du Rhône où il s'illustre par son courage lors de la défense de Dijon. Il reprend son emploi à Lyon après la guerre mais en 1872, devenu sergent-major au 85^e de ligne, il rend ses galons et demande à intégrer les Tirailleurs algériens. Il devient archiviste de 1^{ère} classe au service des sous-officiers indigènes. Pendant son séjour à Tlemcen, il se documente, donne des cours sur la région et contribue à la création d'une Société de géographie. Ses travaux lui valent d'être nommé membre d'honneur de la Société de géographie de Bordeaux. Sa position de caporal dans l'armée lui interdisant de publier sous son nom, sa première brochure éditée sur « *La question de l'Ouest, étude de la question du Maroc* » l'est sous le pseudonyme de Dumazet, pseudonyme qui va rester par la suite accolé à son patronyme. Revenu près de Lyon à la vie civile, il entre comme clerc dans l'étude d'un notaire tout en continuant à écrire des articles chaque semaine pour le *Courrier de Tlemcen* et des chroniques sur l'Algérie au *Courrier de Lyon*, journal dans lequel il devient rédacteur politique de 1876 à 1879. Il couvre notamment la guerre franco-russe. Ses connaissances tant sur l'armée que sur l'Algérie font que différents journaux comme *La Gironde* ou *L'Indépendance Belge* font appel à lui pour rendre compte de certains événements comme l'insurrection de 1881 à Bou-Amama en Algérie.

Il travaille ensuite comme secrétaire de rédaction à *L'Écho du Nord* de Lille, comme directeur de *La Charente* à Angoulême, comme rédacteur en chef à *L'avenir de la Sarthe* au Mans. En 1890, il entre au *Temps*, quotidien publié de 1861 à 1942, qui deviendra *Le Monde* en 1944, et entame son fameux *Voyage en France*. Jusqu'en 1898, il y dirige aussi le service des informations militaires. Puis il est engagé au *Figaro*. Il a donné par ailleurs de nombreuses chroniques à différents autres journaux.

Son œuvre reflète son parcours biographique, « bio-graphie » au sens étymologique d'écriture de la vie, en ce que les ouvrages qu'il publie concernent de près son expérience, c'est-à-dire l'armée (*L'armée et la flotte en 1895*), des épisodes militaires (*Une armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges*, par exemple), des études de géographie et d'histoire contemporaine.

Il s'intitulait lui-même « littérateur », ajoutant sur sa carte de visite « *Chevalier de la Légion d'Honneur* », distinction qui lui fut attribuée le 16 septembre 1896. Il fut membre de la Société des gens de lettres, de celle des journalistes parisiens, de l'Association des journalistes républicains, de la Société de géographie de Paris, etc.

2. Cariat 1964.

Il eut quatre enfants dont trois fils, tous trois militaires, l'aîné Maurice étant mort à la guerre 14-18.³

Outre *Les grandes manœuvres de 1882 à 1892*, qui comprend un tome par an durant dix ans, l'ouvrage capital d'Ardouin-Dumazet est donc cet illustre *Voyage en France* en quelque 70 volumes, publiés entre 1893 et 1907. Ouvrage couronné dès ses premières séries par l'Académie française mais aussi par le prix du président de la République, de la Société des gens de lettres, en 1897 par le prix Félix Fournier de la Société de géographie de Paris récompensant l'œuvre la plus importante de l'année, par la médaille de France attribuée par la Société de géographie commerciale, par le prix Narcisse Michaud en 1901 honorant le meilleur ouvrage de littérature française⁴. Cette énumération un peu longue témoigne de l'importance et de la qualité du travail accompli par Ardouin-Dumazet.

Véritable étude approfondie de tous les aspects de la société française dans ses différentes régions, ce *Voyage en France* est un guide du touriste intelligent, comme le dit Monod lors de la séance du 16 novembre 1907 à l'Académie des sciences morales et politiques⁵. Ardouin-Dumazet cite à plusieurs reprises la monographie de F. Escard sur *Les pêcheurs d'Hoëdic*, étude conduite dans le cadre de l'École des voyages, « structure d'enseignement et de recherche que s'est donnée le mouvement leplaysien »⁶. Dès 1855, Le Play avait établi un procédé pour recueillir sur le terrain des informations au sujet des ouvriers européens. Il avait publié en 1862 une *Instruction sur la méthode d'observation dite des monographies de famille*. Dans les années 1880, Demolins, un des enseignants de l'École des voyages, élargit ces monographies à la société. Il y a donc à la fin du XIX^e tout un courant qui va aboutir à la constitution par É. Durkheim de la sociologie en tant que discipline autonome.

Ardouin-Dumazet s'inscrit dans cette mouvance, faisant à sa façon œuvre de sociologue avant la lettre, décrivant l'organisation des groupes sociaux et leur évolution, laissant à la postérité « un précieux document sur l'état de la France rurale et urbaine à la fin du XIX^e siècle »⁷. En géographe, il restitue les paysages avec précision et une plume toute littéraire. En historien, il évoque le passé et ce qui le relie au présent. Il traite de la démographie, de l'économie, de l'agriculture, de la flore, de la faune, de l'habitat extérieur et intérieur, des codes vestimentaires, des traditions, des légendes, des activités locales et de la façon dont elles sont réparties, des rapports hommes-femmes, etc. Il transcrit la réalité à hauteur d'homme, avec un regard à la fois pénétrant et distancé.

Ardouin-Dumazet nous fait visiter Houat et Hoedic dans la quatrième série de son itinéraire qui le conduit dans *Les Îles de l'Atlantique, d'Hoëdic à Ouessant*, quatrième série publiée en 1895. Le

3. *Le Temps* 24 mai 1940.

4. Curinier 1901-1918.

5. Monod 1908.

6. Savoye 1992.

7. wiki/Victor-Eugène_Ardouin-Dumazet.

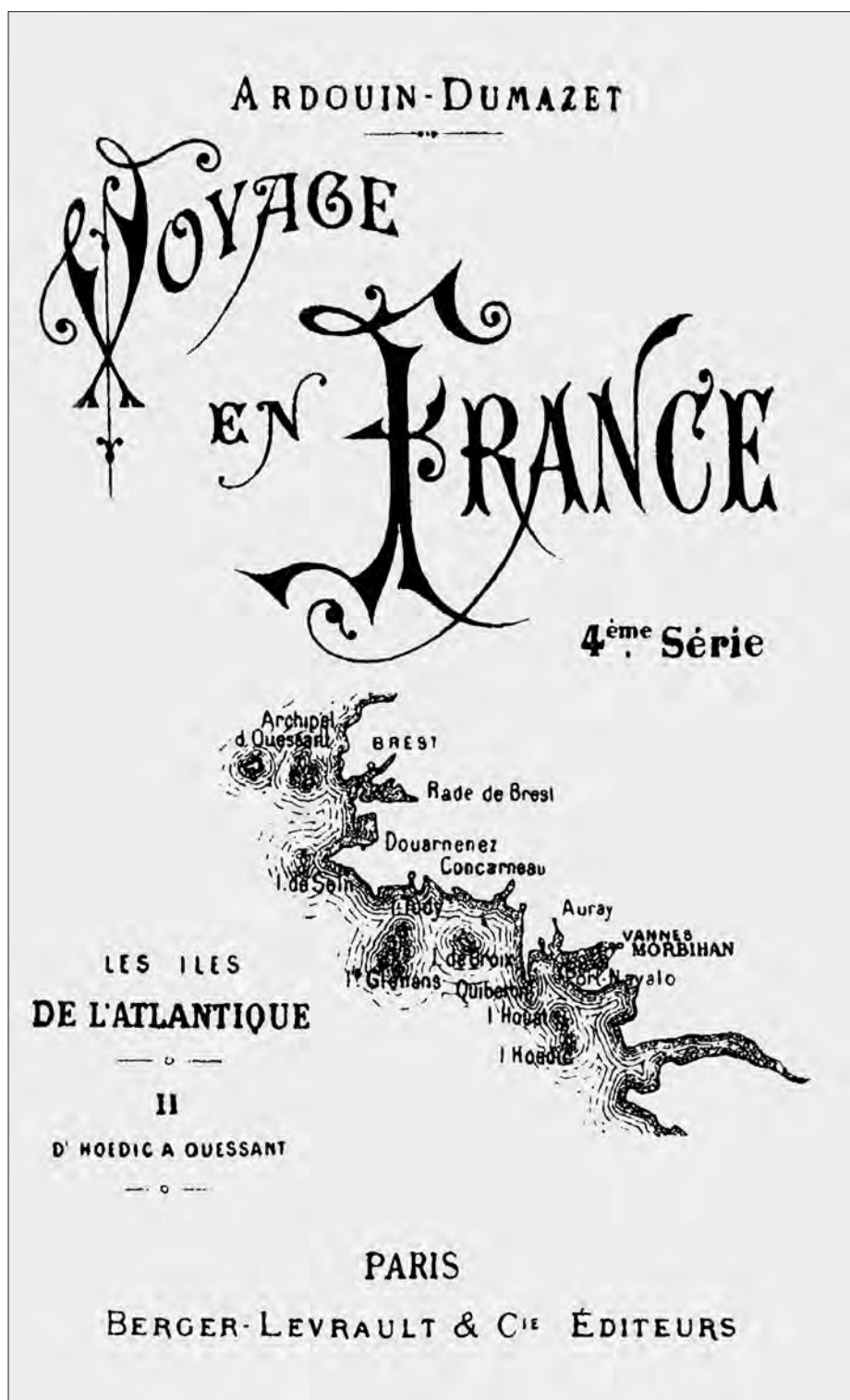
tableau qu'il brosse, un modèle du genre, est aussi vivant qu'exhaustif, avec des notations à la fois pittoresques et détaillées. On le suit pas à pas dans sa découverte des deux îles qu'il arpente de long en large, recueillant toutes les informations possibles, orales ou déjà écrites par d'autres, comme l'abbé Lavenot et F. Escard⁸. On ne sera pas surpris d'apprendre que la question de l'absence de port était déjà posée aussi bien à Houat qu'à Hoedic. Les paysages, le découpage de l'espace en sillons sur la partie cultivée, sont particuliers : aucun arbre, à l'exception d'un figuier dans le jardin du recteur de Houat, et des murets de pierre un peu partout, protégeant les champs, la fontaine, le lavoir, l'étang ou empêchant chevaux et vaches, alors en grand nombre, de tomber des falaises à la mer.

Les habitants sont accueillants mais l'instituteur venu du continent sur Houat remplacer les sœurs qui n'enseignaient qu'« *oraisons bretonnes et latines* » reste cantonné dans le fort, « *errant comme un prisonnier* », faisant les frais du conflit entre pouvoir théocratique et administration.

En observateur attentif et avisé, Ardouin-Dumazet anticipe les transformations à venir : disparition de « *l'espèce de communauté dans la culture du sol et la singulière forme de propriété agraire qu'on appelle le sillon* », essor de la pêche et de l'île quand un port sera construit. Il pressent avec plusieurs décennies d'avance la sécularisation ultérieure de la société insulaire et la place que prendra le tourisme dans les îles. Il note des différences dans la façon dont il est accueilli en chaque endroit, dans les comportements des hommes et des femmes, dans la répartition des tâches entre eux. Il perçoit des singularités propres à chaque île, singularités pour partie liées à l'histoire : présence à Hoedic par exemple de quelques fonctionnaires venus du continent comme gardiens de phare, employés du sémaphore, syndic des gens de mer, instituteur. L'exposé est fin et circonstancié. Ardouin-Dumazet a même quelques idées à suggérer pour que Houatais et Hoedicaïs soient moins dépendants du continent pour leur approvisionnement en blé et pommes de terre. L'objectivité dont il tente de faire preuve dans son récit n'est cependant pas exempte d'émotion et d'appréciations personnelles. Houat paraît « *austère, presque morose* » mais possède « *un des plus vastes et merveilleux paysages de mer que l'on puisse rêver* ». L'auteur est sensible à la beauté des lieux, à l'esprit de communauté qui règne dans les deux villages.

Laissons Victor-Eugène Ardouin-Dumazet nous conter cela lui-même, il connaît fort bien son sujet et sa prose est fluide. Suivons le guide, embarquons avec lui en ce 15 août 1894 pour Houat et Hoedic sur le *Gouëzel*, la goélette des Ponts et Chaussées qui part à la voile faire sa tournée de visites des phares et fanaux.

8. Escard 1882, Lavenot 1885.



L'ÎLE D'HOUAT

De Quiberon à Port Haliguen – La Teignouse – La légende de saint Gildas –
Arrivée dans l'île – Le cheptel – Les cultures – Du haut du fort – La procession

À bord du *Gouëzel*, 15 août 1894.

Je suis arrivé à Quiberon avec l'espoir de trouver un bateau à louer pour parcourir le petit archipel d'Houat et d'Hoëdic. Hélas! rien à Port Haliguen, rien à Port Maria. Mon ami Lion, le sous-préfet de Pontivy, en villégiature à Port en Drud, près de Carnac, devait me conduire sur son cotre *Marie* ; le patron n'a pas été prévenu à temps, la *Marie* achève son armement à la Trinité.

Me voilà retenu à Quiberon, dont le séjour n'est pas très gai si l'on n'a pas l'intention de s'installer près de la plage ; vais-je renouveler avec Houat ma mésaventure de l'île Dumet que je me suis borné à voir de loin ? Mais M. Lion m'apprend que le bateau des Ponts et Chaussées, une goélette solide, bien grée, va partir faire une tournée des îles pour visiter phares et fanaux. Peut-être pourra-t-on nous prendre à bord, si nous consentons à ne gêner en rien les manœuvres et à ne pas entraver la mission du *Gouëzel*. Je promis tout ce que l'on voulut, même de briquer le pont, de prendre des ris et de virer au cabestan, si l'on me faisait descendre dans les îles. On ne nous en demanda pas tant ; la goélette, son pont vaste et dégagé, son élégant salon, nous furent offerts. Voilà comment ce beau 15 août au matin, nous avons quitté Carnac. M. et Mme Lion, les aimables docteur et doctoresse Sollier, un capitaine d'artillerie et sa femme, mon fils Pierre et moi, pour gagner Port Haliguen où le navire des Ponts et Chaussées était à l'ancre.

Le train nous conduit à Quiberon. Sur la foi des légendes qui représentent les îles comme des terres sans ressources, nous y faisons des provisions gargantuesques. Avec nos grands pains sous le bras, nos paniers, nos caisses de bouteilles, nous semblons nous préparer à une traversée pour l'Amérique. L'air des îles creuse si terriblement ! Ces victuailles ne sont pas revenues.

Port Maria n'est pas assez profond pour que la goélette puisse y rester à toute marée. Port Haliguen lui-même découvre à basse mer, mais la rade est excellente, à l'abri des vents d'ouest ; bercé sur la lame, le voilier nous attend. La route est courte, d'ailleurs, de Port Maria à Port Haliguen, douze cents mètres à peine, par un pays dénudé, où les champs sont entourés de pierres sèches, comme autour du Croisic. Ce paysage serait triste sans de beaux figuiers chargés de fruits remplissant les jardins. Port Haliguen n'a pas d'église, la population se rend à Quiberon pour la messe, les femmes dominant ; on s'attend en vain aux costumes bretons si gais à l'œil : même en ce jour de grande fête, les costumes des Quiberonnaises sont plutôt sévères et s'harmonisent avec les lignes maigres du paysage. Le village tempère cette impression. Port Haliguen est charmant avec ses maisons propres escaladant les rochers ou entourant le petit port fermé par un robuste môle de granit. Le bourg n'a qu'un monument public, une vaste poissonnerie ; au delà, se dressent les talus armés de pièces de

Le phare de la Teignouse est une tour trapue, surmontée d'un fût mince portant la lanterne. Au pied de l'édifice, un petit magasin renferme les vivres et la provision d'huile. Pas une mousse, pas une tache de lichen sur ce rocher que les mers furieuses de l'hiver ont rongé et poli. Aujourd'hui, par ce beau ciel, en vue de ces heureux horizons, on envierait presque le sort des habitants de cette solitude ; par les tempêtes, ce doit être une terrible existence ; la Teignouse est un des parages les plus dangereux de l'Océan.

La vue embrasse très largement une immense étendue de mer, de côtes, d'îles et de récifs. Devant nous s'étend Belle-Isle, aux falaises sombres sur lesquelles les maisons du Palais mettent une tache blanche. Voici Houat, aux formes régulières, entouré de ses plages de sable fauve, dominé par son fort et dont nous sépare la terrible ligne d'écueils de Béniguet ; la mer s'élance en fusée sur le plus dangereux, les Éclassiers. Les roches sont nombreuses ; les unes, simples récifs battus de vagues, d'autres, comme Valhuc et Plazic⁹, des îlots couverts de petites prairies naturelles et remplis par des nuées d'oiseaux de mer. Au sud, très loin, s'estompe l'île d'Hoëdic.

Vers le continent, le panorama est plus étendu encore ; ce sont des terres basses, mais bien découpées : la presqu'île de Rhuys, le pays de Carnac dominé par le mont de la Trinité ; au premier plan la presqu'île de Quiberon, ses forts, ses nombreux villages et les tours blanches de ses moulins à vent. Paysage vaste et grandiose, d'une indéfinissable mélancolie, que ce coin de Bretagne découpé par la mer où, pendant si longtemps, la race celtique avait son centre d'action et de puissance¹⁰.

Mais les regards sont surtout attirés par Houat : sur une falaise, le village montre d'abord quelques maisons blanches ; plus à droite, d'autres habitations, très basses, dominant une petite anse sablonneuse ; au-dessus du hameau, encadré par deux moulins à vent, les lignes géométriques du fort.

À mesure qu'on avance, les îlots cessent de faire corps avec l'île principale, ils se détachent, rocs déchiquetés, brisés, rongés par la mer. Beg-er-Vachif, l'un des plus étranges, est couronné par les remparts géométriques d'une batterie aujourd'hui abandonnée. Cette île forme une pointe — Beg veut dire pointe — à l'entrée d'une petite anse dont l'autre côté est fermé par l'île Guric, puis une autre anse et un troisième îlot, l'île Cenis ; ces trois rochers, à peine recouverts d'une rare verdure au sommet, sont comme des môles préservant Houat des violents courants de Béniguet.

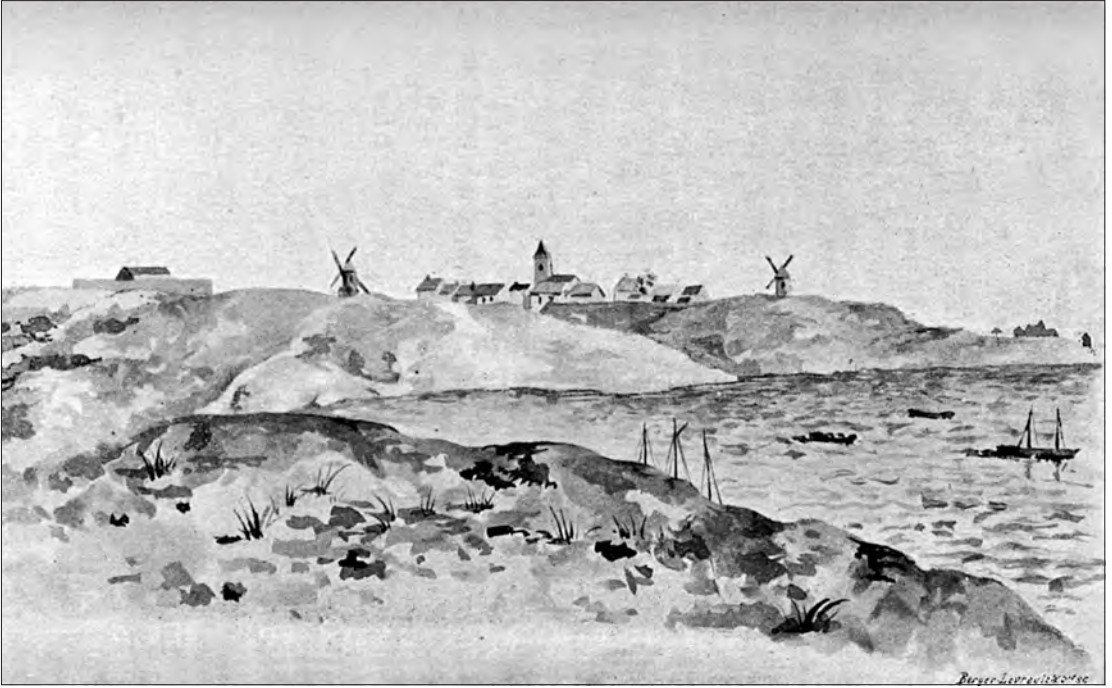
Notre goélette passe au large pour doubler un autre îlot rocheux, allongé dans la mer comme un chien : le farouche écueil de la Vieille. Au delà sont la pointe sablonneuse et le récif d'Er Geneteu, puis une autre pointe, Er Yo'h, le Grand-Mulan¹¹. Houat, vue d'ici, est un peu

9. Valhuc et Glazic.

10. La présence d'innombrables mégalithes dans cette région était alors rattachée aux Celtes : on était en pleine « celtomanie ». Il n'était pas envisagé à cette époque que ces monuments soient beaucoup plus anciens et n'aient rien à voir avec les Celtes. (Note de Melvan, J.-M. Large)

11. Grand Mulon.

Le village de Houat, « d'après un croquis de M. le capitaine L.L. » (Berger Levrault et C^{ie})



plus verdoyante, mais l'aspect général de cette petite terre que nous voyons dans tout son développement n'en reste pas moins austère, presque morose ; les beaux rochers de la Vieille, ardents de couleur, extraordinairement découpés, donnent une apparence fantastique aux abords.

La mer est haute. Le roc d'Er Geneteu et le Grand Mulan, promontoires à marée basse, sont en ce moment des îlots d'aspect tragique. Le Grand Mulan ou Er Yo'h est un rocher en forme de table percé d'une large ouverture au milieu. Au sommet s'étend une verte pelouse toute fleurie. L'ouverture s'appelle *Toul en Diaul* ou le Trou du Diable. D'après la curieuse légende de saint Gildas, ce grand thaumaturge sauta, à cheval, de la presqu'île de Rhuys à Houat ; le diable, qui le suivait, l'imita. Le saint fut assez heureux pour atteindre l'île, le diable donna du pied dans Er Yo'h et dut ensuite se mouiller pour gagner Houat. En réalité, le trou n'est qu'apparent ; il est formé par un rocher arc-bouté contre la masse principale. Ce minuscule îlot, aujourd'hui désert, a dû être habité. M. l'abbé Lavenot y a découvert de nombreux objets préhistoriques.

Il faut contourner Er Yo'h pour atterrir ; devant nous s'arrondit une anse bordée d'une belle plage de sable, Treach er Gouret, limitée par trois îlots : Baz Tost et Baz Creiz, assez verts, où des restes de monuments celtiques ont été retrouvés¹², et Baz Pel, complètement dénudé

12. Pour «celtique», voir la note précédente. Il n'y a, en fait, pas de monuments sur ces îlots, par contre la présence d'installations humaines de la préhistoire récente et de

par les vents et la pluie. Au loin, une autre terre plus vaste, très verdoyante, occupe l'extrémité d'une longue trainée de récifs qui porte le nom de chaussée, si commun en Bretagne pour désigner les chaînes d'écueil. C'est l'île aux Chevaux. L'îlot principal, malgré son nom, n'a pas ou n'a plus de chevaux, il est d'ailleurs complètement inhabité ; ses prairies naturelles sont la propriété indivise des deux grandes îles, qui ont alternativement le droit d'y couper l'herbe. Elle a 600 à 700 m de longueur sur 200 à 300 m de largeur seulement.

Plus loin encore, au sud-est, séparée de l'île aux Chevaux par le passage des Sœurs, se dresse l'île d'Hoëdic, aux formes massives. Son village est masqué par des rochers. Hoëdic offre d'ici l'aspect d'un étroit et verdoyant plateau sur lequel se détachent vigoureusement l'ancien phare et la maison blanche des gardiens.

La descente à terre n'est pas facile à Houat, il n'y a pas de port, il faut aller débarquer aux rochers de la côte et notre goélette a un tirant d'eau trop fort pour approcher du rivage. On doit mettre le canot à la mer et aborder sur des roches couvertes d'un varech visqueux où nous avons peine à tenir debout. Les dames poussent de petits cris d'effroi, mais peu à peu elles s'enhardissent et nous voici au pied d'une falaise d'où sourd une claire fontaine captée dans un de ces gracieux édifices chers à la Bretagne. De là nous voyons le port, pauvre mouillage au fond de sable, protégé par une jetée de gros galets que les pêcheurs d'Houat ont édifiée eux-mêmes, mais détruit sans cesse par la mer¹³. C'est un des scandales de notre administration qu'une île assez vaste et relativement peuplée ne possède pas un seul abri. Il faudrait quelques milliers de francs pour préserver les dix grands bateaux de pêche et les vingt petits de l'île d'Houat ; on n'a jamais pu les trouver dans notre formidable budget.

Un sentier caillouteux partant de la fontaine nous conduit sur le plateau, ou plutôt sur les hautes dunes couvertes d'un épais gazon parsemé de fleurs recouvrant la pente méridionale. Nous cherchons en vain le lys d'Houat, au doux parfum ; il est desséché maintenant et ne fait plus de l'île l'odorante cassiolette dont parlent tous ceux qui ont visité l'île au printemps¹⁴ ; dans les dunes, des œillets roses et des plantes balsamiques laissent flotter cependant un parfum léger et subtil. Des chardons bleus, une plante marine aux grappes violettes, s'accrochent aux pentes. Là-bas éclate l'or des ajoncs.

Je voudrais commencer la visite de l'île, mes compagnons protestent, il est déjà tard, les estomacs crient famine. En un clin d'œil la nappe est mise et nous déjeunons gaiement dans cet air vivifiant, ayant sous les yeux un des plus vastes et des plus merveilleux paysages de mer que l'on puisse rêver.

l'époque médiévale y est bien attestée. (Note de Melvan, J.-M. Large)

13. Fontaine Saint-Gildas et Port Collet.

14. Observation surprenante : le 15 août, date de la visite d'Ardouin-Dumazet, se situe en pleine période de floraison du lys maritime, *Pancratium maritimum*. L'auteur n'a probablement pas parcouru la dune en direction d'En Tal où ces lys sont abondants, de même qu'à Hoëdic sur les plages de l'Est. (Note de Melvan)

Mes compagnons ont voulu saluer à leur façon notre débarquement dans l'île, le pique-nique prend fin par les détonations du champagne. Le conducteur des Ponts et Chaussées, M. Milon, nous assure que jamais encore Houat n'avait retenti d'un tel bruit ; le temps m'a manqué pour élucider ce point important de l'histoire.

Enfin nous voici en route pour parcourir l'île. Nous descendons à Treach er Gouret, où la mer promène de jolies vagues sur un sable d'une extrême finesse, doux et ferme sous les pieds. D'après les rares savants qui ont étudié la géologie d'Houat, ce sable serait un Pactole. Les gemmes pourraient servir à faire de l'émeri et renfermeraient de l'étain et de l'or, les essais d'exploitation ont donné de maigres résultats et l'on a dû y renoncer¹⁵.

À la plage aboutit un chemin de chars en partie enfoui sous le sable des dunes ; il monte sur le plateau dont le fort occupe le point culminant. De là descendent à la mer des vallons étroits et bien cultivés. Dans les chaumes, dans les pâturages maigres épars entre des champs, paissent les troupeaux de l'île : moutons très hauts sur jambes, chevaux nerveux dont les naseaux sont bizarrement enfermés dans une sorte de petit carreau de bois, vaches bretonnes très petites au poil épais noir et blanc. Sur ce mince espace, nous avons tout le cheptel de l'île : 40 poulains ou chevaux, 12 moutons, 2 ou 3 taureaux, 12 bœufs, 100 vaches. Ce bétail est l'objet d'un petit commerce : on vend pour 1 800 ou 2 000 fr. de bêtes chaque année. Mais ces animaux sont imprudents, ils s'aventurent sur les falaises et les roches et beaucoup périssent par les tempêtes. C'est une perte annuelle de 500 fr. en moyenne.

Le fort m'attire d'abord par son haut relief ; de là on doit mieux comprendre l'île. C'est un vaste quadrilatère dont il faut contourner les saillants. Un sentier longe les fossés profonds creusés dans le roc de micaschiste qui forme l'ossature d'Houat¹⁶. La façade est grise, grises sont les murailles percées de meurtrières. Le pont-levis est toujours baissé. L'ensemble est assez imposant, mais quelle tristesse lorsqu'on est entré dans la citadelle ! Les couloirs déserts, les chambres et les casemates abandonnées, un air de désolation profonde. Au bruit de nos pas, l'habitant de ce séjour vient à nous, c'est l'instituteur ; le fort sert en effet de maison d'école. Bientôt il aura disparu, il a coûté plus d'un million il y a moins de quarante ans, on vient de le vendre pour trois ou quatre cents francs à la commune. Comme la plupart des défenses du littoral, il est déclassé et démantelé avant d'avoir servi, il ne saurait résister à l'artillerie nouvelle. Les pierres qui le revêtent, les blocs taillés encadrant les portes et les fenêtres doivent être utilisés pour construire une jetée moins primitive que celle du port actuel, les fossés seront comblés et la citadelle houataise ne sera plus qu'un sol bouleversé. Les matériaux provenant de la démolition représenteront

15. Cette exploitation des sables lourds de Houat sera évoquée par Louis Chauris dans un article à venir dans *La Revue des deux îles*, voir aussi Chauris 1982. (Note de Melan)

16. Certes, il y a du micaschiste à Houat, mais très peu. L'ossature en question est le leucogranite que l'on trouve de Quiberon à Pornic en passant par Hoedic. (Note de Melvan, J.-M. Large)

10 000 fr., la main-d'œuvre en nécessitera 10 000 autres. Pour ce prix, Houat aura un abri contre les vagues, mais quand l'aura-t-il, quand l'administration voudra-t-elle enfin donner à l'île les moyens d'abriter la minuscule flottille qui la fait vivre ?

La poudrière, portant la date de 1855, est la partie la mieux conservée ; ses épaisses murailles opposeront sans doute une vive résistance aux démolisseurs. Elle occupe la cour, entre de hauts talus gazonnés d'où nous découvrons l'île entière ; sa forme singulière, à trois pointes, se dessine nettement sur la mer éclatante.

Autour du fort, sur un espace très étroit, jusqu'au village, se déroulent les sillons gris des cultures. Au-delà, vers la pointe occidentale, le corps insulaire n'est qu'une vaste lande recouvrant des débris de monuments celtiques. Les falaises ou les pâtures couvrent 115 hectares, réduisant à peu de chose la surface travaillée. Cette faible étendue du sol cultivé explique pourquoi Houat nourrit 276 habitants seulement sur ses 280 hectares, dont deux étrangers à l'île, le syndic des gens de mer et l'instituteur, tandis que sa voisine, Hoëdic, en a 354 sur 210 hectares. Les sillons d'Houat couvrent la moindre partie de l'île si l'on excepte les surfaces bâties. Il faudrait évaluer à moins de 150 hectares l'étendue des terrains de culture. Ceux-ci sont répartis entre quatre champs, dont deux cultivés en froment et les deux autres consacrés aux pommes de terre, aux vesces¹⁷ ou maintenus en friche pour pâture ; l'île ne produisant pas de foin, les habitants vont faucher l'herbe sur les îlots voisins. Aussi les animaux jeûnent-ils pendant presque toute la mauvaise saison.

Au delà de cette zone de culture apparaît le village, d'une mélancolie profonde, maisons grises aux toits d'ardoises jaunis par les mousses, entourant la tour trapue de l'église, carrée, grise, surmontée d'une flèche aiguë. Un seul arbre apparaît, un figuier planté dans le jardin du curé. Ce manque de grands végétaux, caractéristique de l'île, donne au village son indéfinissable cachet de tristesse. Vers l'est, le moulin à vent reste immobile : c'est fête aujourd'hui.

En ce moment les cloches sonnent à toute volée, un cortège monte sur le plateau et se déroule sous nos yeux, pendant que des chants nous parviennent, très assourdis par l'éloignement. C'est la procession de l'Assomption. Une procession à Houat ! Nous voici tous à courir pour arriver à temps. Hélas ! le trajet est trop long, les couloirs sombres du fort, le tour du fossé, le sentier étroit conduisant au chemin central nécessitent quelques minutes de marche ; nous n'atteignons le village qu'au moment où le clergé et la population entière de la commune sont déjà entrés dans le temple.

Humble petite chapelle, cette église d'Houat ; par le portail ouvert elle apparaît avec tous ses flambeaux allumés, un nuage d'encens flottant dans l'étroite nef ; les 275 Houatais s'y pressent, courbés devant le prêtre, le recteur donnant la bénédiction ; ils ont une telle attitude

17. Vesce : il s'agit probablement de la gesse chiche ou jarosse, *Lathyrus cicera*, cité par l'abbé Delalande (1850, *jarosse*) et par Bachelot de la Pylaie (1826, *vesce ou charonce ou jarosse*). La vesce commune, *Vicia sativa*, est plus un fourrage pour animaux. (Note de Melvan, Telabotanica)

de foi, que l'on reste immobile, comme devant un rêve prêt à s'évanouir. Les hommes, aux faces énergiques, la barbe en collier, les cheveux en broussaille, des anneaux d'or aux oreilles, le torse enfermé en de courtes blouses de toile noire ; les femmes, aux coiffes blanches, aux vêtements de couleurs assombries dans lesquelles dominent les diverses gammes du bleu, relevées par le vert et le rouge de quelque partie de toilette. Les jeunes filles sont en blanc ou en bleu très pâle, presque effacé.

Aux murs, ou pendant de la voûte, des *ex voto*, toujours les mêmes : petits modèles d'embarcations, bateaux de pêche, vaisseaux de haut bord, rappelant les périls éprouvés et les miraculeuses délivrances.

Les derniers chants s'élèvent, la foule recueillie, en proie à une évidente émotion, s'incline une fois encore et la chapelle se vide ; les femmes, silencieuses, s'en vont avec les fillettes dans les maisons, tandis que les hommes se dirigent vers la cantine.

Le village est d'une indicible torpeur en quelques instants ; plus personne dans les ruelles étroites et dans les sortes de boulevards dénudés qui servent d'aire à battre le blé, de dépôt de combustible et de fumier. Les maisons, bâties en moellons de granit reliés avec de l'argile, sont percées de rares ouvertures ; près de la porte, des débris de cuisine en disent long sur la misère de ce petit peuple. Les coquilles de bernique dominent. L'intérieur est sombre, des meubles sans caractère reposent à même sur le sol battu, les ustensiles de cuisine sont rares, l'eau recueillie aux deux uniques fontaines de l'île est renfermée dans des cruches ventrues dont le style archaïque séduit les dames ; elles rêvent d'installer ces jarres rustiques chez elles, parmi les bibelots. Mais nul ne veut s'en dessaisir ; comment les remplacerait-on ! Il faut aller à Auray ou à Vannes pour s'en procurer d'autres.

Toutes ces maisons, tous ces intérieurs se ressemblent. Cependant quelques-unes présentent un aspect de propreté, presque de confort. Le maire, un marin comme tous les autres habitants d'Houat, nous fait les honneurs de chez lui ; il nous conduit ensuite à la boutique, seul magasin de l'île, sorte de société de consommation dirigée par des sœurs de l'ordre de Jésus de Kermaria. Là il faut s'approvisionner en vivres, mercerie, etc. C'est avec la cantine, le moulin et le four banal, encore administré par le curé, le dernier vestige du régime théocratique qui a valu à Houat et à Hoëdic leur célébrité et dont je parlerai tout à l'heure.

Près de la boutique est la cantine, grande salle aux murs nus, garnie de massives tables de chêne et de bancs. Jadis elle était le monopole du recteur, le seul endroit de l'île où l'on eût le droit d'acheter du vin ou de l'eau-de-vie. Malgré le changement survenu depuis une dizaine d'années, aucune concurrence ne s'est établie. La cantine est encore le rendez-vous des hommes. Elle est séparée en deux par une cloison dans laquelle ouvre un portillon à hauteur d'appui ; par cette ouverture, la cantinière sert les consommations. Quand nous arrivons, les pêcheurs boivent du vin et causent bruyamment ; notre entrée fait le silence, on sait qu'il y a un sous-préfet parmi nous ; ce titre a ici gardé du prestige. On apporte des verres de rhum à toute l'assistance

et nous trinquons avec les Houatais, à la prospérité de l'île et à la construction du port.

Ce petit incident ne semble rien : en réalité, pour qui a visité Houat il y a quinze ans encore, c'est l'indice d'une révolution comparable à 1789. Alors nous n'aurions pu entrer à la cantine sans l'autorisation du curé ; il aurait pu défendre de nous donner à boire et il eût été obéi. Houat et sa voisine Hoëdic étaient deux petites républiques qui avaient confié au recteur tous les droits administratifs, lui avaient remis l'autorité la plus absolue. Le curé n'était pas seulement le chef de la paroisse, il remplissait aussi les fonctions de maire, de juge de paix, de syndic des gens de mer, de percepteur et de fournisseur. Il percevait les droits de douane et d'octroi, il dirigeait la poste et le télégraphe et tenait la pharmacie. Le curé arrangeait les différends. Avec le petit trésor commun, il faisait des avances aux pêcheurs ; il dirigeait l'enseignement dans les écoles tenues par des sœurs.

Cette tutelle du recteur est restée longtemps une des grandes curiosités de la Bretagne. Mais si ce mode archaïque de société ne trouvait que des admirateurs au dehors, il n'en était point de même dans les îles. Houat et Hoëdic avaient de véritables chartes prévoyant par le menu les droits et les devoirs de chacun. On voulut davantage. La direction ecclésiastique avait eu le grand tort de ne pas tenir compte des aspirations des insulaires vers un état moral supérieur ; pour maintenir la sujétion, on n'enseignait même pas le français. Jusqu'en 1869, l'institutrice chargée de diriger l'école ne savait pas la langue nationale ; elle se bornait à apprendre à ses élèves des prières en breton et en latin. Elle resta trente-cinq ans dans ces fonctions. À Hoëdic, l'institutrice dirigeait l'école depuis 1848, elle savait le français, dit M. Collin, inspecteur de l'enseignement, mais se gardait bien de le parler à ses élèves !

De 1869 à 1880, il y eut un petit progrès, les sœurs vinrent ; elles savaient le français, mais, comme par le passé, on se borna pourtant aux oraisons bretonnes et latines. En 1881, sur la demande du conseil municipal du Palais, commune de Belle-Isle dont les îles faisaient partie, des écoles furent installées ; les filles persistèrent à aller chez les sœurs, tandis que les garçons fréquentaient assez assidûment les cours officiels.

Ce fut le premier coup porté à l'institution théocratique. Il y a douze ans, on fit un nouveau pas en avant ; les deux îles formèrent des sections de la commune du Palais, ayant chacune un adjoint spécial. Enfin, il y a trois ans, on fit de ces sections deux communes distinctes dépendant du canton de Quiberon. Houat et Hoëdic ont chacune leur maire, la gestion des affaires publiques est passée à ce magistrat municipal, les affaires maritimes sont confiées à un syndic des gens de mer, le bureau télégraphique est tenu par un marin chargé du service postal, un instituteur venu du continent dirige l'école des garçons.

Tout n'a pas marché à merveille au début ; ces populations, habituées à se sentir dirigées, ont été quelque peu éblouies de leur subite liberté ; après tant d'années d'abdication, elles ont à faire l'apprentissage de leurs droits. Il y a donc en ce moment une sorte de crise morale dont le rapide bon sens des insulaires aura bientôt raison. J'ai

été surpris, en causant avec le maire et les notables, de la netteté de leurs vues. Ils sont loin aujourd'hui des sentiments farouches qu'on leur prêtait à l'égard des étrangers.

Il se fait dans cette population un mouvement confus qui promet bien d'autres transformations encore. L'enseignement donné en français, l'autorité civile passée aux mains des laïques, la gestion des biens communaux en attendant celle des établissements publics, tels que le four et les moulins banaux, la cantine et la boutique, sont des réformes que nul n'aurait osé prévoir. Peut-être verrons-nous disparaître aussi l'espèce de communauté dans la culture du sol et la singulière forme de propriété agraire appelée le sillon et qu'on retrouve dans plusieurs autres îles du Morbihan.

Le sillon, à Houat comme à Hoëdic, est une bande de terre longue de 40 mètres et large de 65 centimètres environ, c'est-à-dire de deux pieds. Bien rares sont aujourd'hui les propriétés qui ont 10 sillons. Le plus souvent, le bien se compose d'un seul sillon, parfois même d'un demi-sillon. Il n'y a pas moins de 4 000 parcelles à Houat ! Poussé à ce point, le morcellement du sol semble avoir atteint les dernières limites, comme il l'a fait à l'île de Ré. Cependant on a été plus loin, à Houat : ne pouvant réduire le sillon aux proportions presque infinitésimales d'un sixième, on a imaginé, au moment de la répartition des héritages, la propriété indivise entre les héritiers. Chacun d'eux est propriétaire pendant une année ; s'il y en a trois, chacun retire une année sur trois la récolte du lopin.

La culture de ces terres minuscules semblerait impossible ; de fait, on ne pourrait diviser effectivement les récoltes en champs aussi exigu ; l'esprit de communauté qui préside à tous les actes de la vie à Houat a trouvé un remède, les parcelles voisines sont labourées ensemble, la récolte du champ ainsi préparé se fait par toutes les familles dont les parcelles ont été retournées par le même trait de charrue¹⁸ ; il en est de même pour la récolte et le battage des grains. Ceux-ci sont alors répartis entre les associés ; la récolte des pommes de terre et des choux, qui sont avec le blé et la vesce à peu près les seuls produits de l'île, a lieu de semblable façon. Jadis les discussions qui auraient pu s'élever étaient soumises de droit à l'autorité du recuteur, aujourd'hui encore celui-ci est resté l'arbitre.

L'île est loin de produire en quantité suffisante la nourriture de la population, à peine recueille-t-on le nécessaire pour six mois ; il faut acheter à Auray, au moyen des revenus de la pêche, le blé et les pommes de terre. Pourtant on pourrait obtenir des produits plus abondants en employant des procédés de culture moins primitifs et en mettant en valeur la partie inculte. La jachère est la base de l'exploitation du sol ; l'île est divisée en sections séparées par des murs de pierres sèches appelés fossés ; ces sections se reposent ou produisent

18. Cette description n'est pas sans évoquer celle de Bachelot de la Pylaie en 1826 : « Comme le parcellaire des propriétés rurales est ici à l'infini, (...) il en résulte que quand un Houatais entreprend un travail et que tous les autres l'imitent selon leur usage, le terrain destiné à telle culture se trouve couvert d'hommes, de femmes, d'enfants, quand il s'agit de labours. » Bachelot de la Pylaie, 2004. (Note de Melvan)

alternativement ; les fossés sont soigneusement entretenus ; pour ce travail, les familles sont groupées en escouades de six ménages. Les huit escouades sont à tour de rôle chargées de l'entretien « dans l'ordre où elles font cuire le pain au four banal ».

Pour engrais, on ne connaît guère que le varech, le fumier est peu abondant. D'ailleurs la bouse de vache est trop précieuse comme combustible. Il ne faut chercher ici ni les amendements calcaires ni les engrais chimiques, aussi les cultures restent-elles maigres ; sans le repos imposé à la terre, sans l'emploi du varech pour la fumure, elles seraient plus insuffisantes encore. Le travail des champs incombe presque entièrement aux femmes. Du reste, dans les îles, la femme et le mari ont une existence presque séparée. Si, pendant la pêche, tous les soins de la culture incombent à l'épouse, le mari, présent dans l'île, mange à la cantine, où il porte le dîner préparé par la ménagère. Celle-ci vit complètement à l'écart ; bien peu de femmes sont allées sur le continent. La charte locale interdit même à celles qui ne sont pas mariées de se rendre sur la grande terre avant d'avoir atteint l'âge de 30 ans, de peur qu'elles « se gâtent » (sic).

La vie de famille est donc réduite à la plus simple expression, elle se renoue cependant pour les grandes circonstances de la vie : naissances, mariages, décès. Encore l'esprit de communauté se montre-t-il. Aux baptêmes, toute la population se rend à l'église après les libations de café et de vin faites par les parents les plus rapprochés. Les hommes présents dans l'île, réunis sous la direction du curé, chantent un *Te Deum* si c'est un garçon qu'on baptise, un *Ave, maris Stella* si c'est une fille.

Aux enterrements, tout le monde suit le mort à sa dernière demeure, dans ce petit cimetière voisin de l'église décrit par Alphonse Daudet, « dont les rares croix noires semblent des mâts au port dans l'horizon qui nous entoure »¹⁹. Cimetière récent, comme l'organisation actuelle de l'île. Jusqu'à ces dernières années, dit encore Daudet, « on avait toujours creusé le sol au hasard et rendu à la terre des morts anonymes, ainsi que dans les grandes traversées on les livre au flot qui passe ».

Le cimetière est voisin d'un moulin banal construit en 1831. Avant cette époque, on devait acheter la farine sur le continent. Lorsque l'état de la mer ne permettait pas le ravitaillement, on faisait une farine grossière au moyen de mortiers et de molettes semblables à ceux que M. l'abbé Lavenot²⁰ a retrouvés dans les ruines des dolmens. Pour alimenter les deux moulins, il faut, je l'ai dit déjà, avoir recours au continent. De plus, les deux ou trois jardins du village sont insuffisants : on doit aller chercher les choux, les carottes et les oignons comme le blé. Le sel est également acquis au dehors, mais par la communauté. Auray, ville située dans l'intérieur des terres et dont le port est accessible en tout temps, est le marché préféré. Deux fois par an, le 15 octobre et le 19 novembre, c'est-à-dire à l'entrée de la mauvaise saison, les barques des îles se rendent à Auray pour faire des

19. Ardouin-Dumazet fait allusion au texte d'Alphonse Daudet paru dans le *Journal officiel* en 1876, cf. Salomé 2008.

20. Lavenot 1885.

emplettes qui permettront de passer l'hiver. Il faut non seulement des vivres, mais encore du bois de chauffage ; le petit archipel est complètement dénudé et, malgré le soin avec lequel on recueille les ajoncs et les algues, malgré les bouses de vache séchées comme à Yeu et à Noirmoutier, on ne pourrait faire cuire le pain et les autres aliments sans le bois acheté sur le continent.

La récolte des produits que l'île peut donner sans culture, ajoncs ou varechs, est soigneusement réglementée, comme on pourra en juger par la charte de l'île d'Hoëdic. Les joncs des étangs, les fougères de la lande et des creux de rochers, les parties gazonnées des îlots sont également soumis à une exploitation régulière. On ne saurait mieux comparer toutes ces mesures qu'à la stricte répartition des rations sur un navire en mer.

Et ce sont bien des navires, ces îles de la côte bretonne, moins peuplées que la plupart des bâtiments de nos escadres. Navires sans cesse à l'ancre d'où essaient chaque jour pour la pêche au homard, à la langouste et à la crevette les barques hardies des pêcheurs houatais. La mer complète les ressources pour la vie que mesure trop parcimonieusement le sol. Ici encore l'esprit d'association est intervenu ; ici encore se retrouve l'autorité du recteur, jadis officielle, devenue occulte mais demeurée très grande. Le marin manque généralement de prévoyance, aussi le crédit lui serait-il refusé s'il n'avait pas trouvé dans la communauté les ressources nécessaires pour l'armement d'une chaloupe pendant l'année. C'est ce qu'on appelle la grosse : 400 fr. environ mis à la disposition de chaque équipage pour renouveler son grément, ses casiers à homards, ses filets à vieille. Cette somme doit être remboursée dans l'année, sinon, l'année suivante, l'avance atteint seulement un chiffre égal à celui qui a été remboursé.

On pêche surtout le homard et la langouste, à Houat et à Hoëdic. Ces crustacés, portés aux marchés du Croisic et d'Auray, ont leur principal débouché en Angleterre. On en a expédié des deux îles 27 000 à Southampton en 1893 et 22 800 en 1892. L'hiver on fait la pêche au chalut, pour la crevette surtout. De toutes les populations de pêcheurs, celle d'Houat est la plus heureuse ; les qualités morales des insulaires, leur sobriété, leur amour du travail, font que la part de pêche atteint 664 fr. À Belle-Isle, elle est de 500 fr. seulement. Hoëdic, où la population est moins travailleuse, atteint 559 fr.

Et cependant Houat n'a pas de port ou du moins celui-ci est à peine à l'état de projet. Quand un abri sérieux aura été créé dans la baie de Treach er Gouret, peut-être les pêcheurs houatais pourront-ils entreprendre des opérations plus fructueuses.

L'école créée par la commune aura pour résultat d'augmenter l'esprit d'entreprise, mais pour cela il faudrait que la situation de l'instituteur fût plus relevée. Tout à l'heure, un seul habitant de l'île manquait à la procession et à la réception de la cantine, c'était le maître d'école. Nous l'avions aperçu errant comme un prisonnier dans le fort où il habite, où sont installées les classes ! Ce n'est pas ce qu'il faut ici : le maître doit être un esprit ouvert, large, tolérant, sans cesse mêlé à la population. Il doit remplacer dans la direction de ces êtres frustes le

recteur maintenant confiné dans ses fonctions de pasteur des âmes. Ce n'est pas en faisant des îles un poste de début ou un poste de disgrâce qu'on y parviendra. Il faut relever la fonction aux yeux des insulaires, relever aussi le traitement. Dans ce pays sans commerce, sans ressources, sans pain autre que celui qu'on fait soi-même, les maigres émoluments du maître ne peuvent suffire. Envoyez à Houat et à Hoëdic des instituteurs mûris, de bon conseil, connaissant à la fois la mer et la culture, ayant l'âme assez forte pour ne pas craindre l'isolement, et ces îles déshéritées seront transformées. Le changement serait bien plus rapide encore si des étrangers, attirés par les belles plages de l'ouest de l'île, par ses rochers si hardiment découpés, ses îlots pittoresques habités par des myriades d'oiseaux de mer et ses éblouissants horizons, allaient y passer les étés. L'espace ne manque pas sur les dunes et les landes pour y installer des habitations estivales.

Disons adieu à Houat. Un chemin passant près de la fontaine commune conduit au port. Avec nous, fait route le recteur²¹; lui aussi se rend à Hoëdic, il doit visiter son collègue qui est alité. Une barque armée par les Houatais l'attend, c'est la chaloupe que la charte met à sa disposition. Auprès de notre goélette, elle paraît une coquille de noix, aussi offrons-nous au curé de prendre passage à notre bord ; il accepte, son bateau sera attaché à l'arrière du *Gouëzel* et les deux équipages réunis feront la manœuvre sur le petit navire.

Voici la plage, d'un sable fin, blanc, ferme au pied, qui contient de l'or, dit-on. Il étincelle en effet au soleil, mais les reflets sont produits par des parcelles de mica. La mer s'est retirée, nous devons aller assez loin trouver le canot ; quelques coups de rame et nous accostons ; les voiles sont hissées, le vent est favorable, en moins d'une heure nous aurons franchi les cinq kilomètres qui nous séparent d'Hoëdic.

Adieu donc Houat, que nous venons d'admirer si calme, d'une solitude si profonde et qui vit cependant un des drames les plus douloureux de notre histoire. Là vinrent débarquer, conduits par le commodore Waren, sur les vaisseaux anglais, les survivants de l'expédition de Quiberon, les émigrés qui expiaient si durement le crime d'avoir porté les armes contre leur patrie. Émigrés et chouans ne tardèrent pas à être en proie à la misère la plus profonde. Comment faire vivre ces centaines d'hommes ? Une épidémie vint s'abattre sur eux et faire des ravages terribles. 1 200 d'entre eux périrent en un mois. L'histoire de cette agonie lugubre n'a pas été écrite, les dunes et les sillons d'Houat en gardent le secret.

L'île revit encore une flotte anglaise l'année suivante. À la fin d'août 1794, 140 voiles escortées par l'escadre de lord Cornwallis apparurent. Sur l'un de ces vaisseaux se trouvait le comte d'Artois, depuis Charles X²² ; il débarqua à Houat et fit un moment de l'île son quartier général. Là s'agitèrent de nouveaux complots pour soulever la

21. En 1894, l'abbé Désiré Le Bellego est recteur de Houat (1888-1896) et le recteur d'Hoëdic est l'abbé Vincent Le Vu (1892-1903). (Note de Melvan)

22. Charles X (1757-1836), surtout connu sous le titre de comte d'Artois, fut roi de France et de Navarre de 1824 à 1830, succédant à ses deux frères, Louis XVI et Louis XVIII. (Note de Melvan)

Bretagne. Le prince ne réussit pas. Il fit une visite à Hoëdic et se rendit à l'île d'Yeu pour aider à la campagne de Charette en Vendée. Après l'insuccès de cette nouvelle tentative, les Anglais parurent de nouveau à Houat et en firent sauter les fortifications. Tel fut le rôle de cette petite terre française dans le grand drame de la Révolution.²³

L'ÎLE D'HOËDIC

La maladie du curé d'Hoëdic — Île aux Chevaux — Cortège féminin —
À travers l'île — Les quatre cantons — Pruneaux et oseille —
Mœurs hoëdicaïses — Retour sur le continent — La rivière de la Trinité.

D'Houat à Hoëdic, de l'île du Canard à l'île des Canetons, le trajet est court, 6 kilomètres à peine si l'on doit aborder Hoëdic par une des criques du nord. Nous sommes obligés de le faire, la mer descend et le port principal, le port de la Croix, assèche à marée basse. D'ailleurs, pour l'atteindre, il faudrait traverser le passage des Sœurs et doubler toute la partie occidentale de l'île. Ce serait du temps perdu, nous voulons regagner le continent le soir même.

Le curé d'Houat est un guide précieux pour nous, il connaît à merveille cette mer et a sur l'équipage une autorité absolue. Il sait la manœuvre comme un marin. D'abord un peu réservé avec nous, il se laisse aller aux confidences. C'est un prêtre d'une taille superbe, bien pris, le regard franc et dominateur. Il est désolé de ne pouvoir porter que des consolations au recteur d'Hoëdic, les îles n'ont pas de médecin, il en faudrait un au malade. Je lui révèle les titres du docteur et de la doctoresse Sollier, le voici enchanté ; le docteur doit lui promettre d'aller examiner son collègue.

Nous passons à faible distance de l'Île aux Chevaux, ce précieux îlot où les habitants des deux îles voisines vont alternativement couper l'herbe formant une prairie accidentée sur le petit plateau. Au delà, contre une longue rangée d'écueils brise la mer ; ces récifs sont un reste de la terre qui reliait jadis Houat à Hoëdic. Les vagues furieuses s'élancent en fusée sur ces rocs noirâtres, au-dessus desquels tourbillonnent des nuées d'oiseaux. Et cependant l'Océan est calme aujourd'hui, à peine une houle produite par le courant dans le passage des Sœurs. Les jours de tempête ce doit être effrayant.

Le vent nous pousse rapidement. Derrière nous Houat décroît ; Hoëdic, aux formes jusque-là confuses, précise ses contours. C'est un plateau nu, supporté par des falaises se prolongeant en mer, de

23. Entre le chapitre consacré à Houat et celui qui porte sur Hoëdic, Ardouin-Dumazet consacre un chapitre intitulé *La charte des îles bretonnes* où il retranscrit « la Constitution de l'île d'Hoëdic, (...) qui régit également Houat... ». Ce « règlement », promu au rang de « constitution » ou de « charte » dans un contexte de rivalité entre l'Église et les républicains, fera ultérieurement l'objet d'une étude spécifique dans un numéro de *La Revue des deux îles*. (Note de Melvan)

notre côté, par une péninsule aiguë, déchiquetée, formée de hautes roches précédées par un îlot. Deux rochers plus élevés que les autres semblent des sentinelles chargées de surveiller le passage. C'est Coh Castel, la « pointe du vieux château ». Y a-t-il eu là jadis un ouvrage de défense ? Il n'en reste aucune trace, les fouilles opérées sur ce point n'ont fait découvrir que des débris celtiques, des restes de sépultures, des instruments en silex. Évidemment cette péninsule a dû jadis être jalousement gardée. Les replis de la roche forment de petites anses où, pendant les vents d'ouest, les embarcations sont à l'abri.

Nous jetons l'ancre en face d'une de ces anses où aboutit un sentier couvert par une longue file de femmes et d'enfants. La haute mâture et l'ample voilure du *Gouëzel* se dirigeant vers Hoëdic ont causé une vive émotion, d'autant plus grande qu'en ce jour de fête pêcheurs et cultivatrices chôment. Les hommes, habitués à bien d'autres surprises en mer, sont restés à la cantine ou dans les rues à jouer aux boules, mais les femmes, les jeunes filles surtout, viennent à notre rencontre dans la petite crique rocheuse où va nous conduire le canot du bord. À peine avons-nous mis le pied sur le débarcadère primitif formé par un rocher et nous sommes entourés d'un essaim de fillettes aux costumes éclatants et coquets ; il y a ici une élégance et un souci de plaire que nous n'avons pas rencontrés dans l'austère Houat. Les trois dames qui débarquent sont l'objet de l'admiration générale, on ne voit pas souvent de jeunes et jolies Parisiennes, ni même d'autres, à Hoëdic ; aussi ne peuvent-elles s'engager dans le chemin du village qu'entre une centaine d'hie féminins braqués sur elles. Les enfants tendent effrontément la main pour avoir des sous ; au milieu de ce cortège bruyant, jacassant, très pittoresque et vivant, nous gagnons le plateau sur lequel le village presse ses maisons.

L'aspect du bourg est plus gai que celui du village d'Houat. L'île, gardant l'entrée des mers bretonnes, en face du Croisic et du Morbihan, éclaire de ses feux ce passage fréquenté ; son sémaphore sert aux navires entrant en Loire, aussi s'y est-il créé une sorte de petite colonie d'humbles fonctionnaires qui ont apporté la propreté méticuleuse des marins dans l'entretien des édifices. Le syndic des gens de mer est né à Lorient, l'instituteur, deux employés du poste sémaphorique et trois gardiens du phare des Cardinaux, bâti au large sur un écueil, sont venus du continent. Du reste, les Hoëdicais aiment peu les étrangers. La pauvre veuve d'un instituteur décédé en fonctions dans l'île avait voulu créer une boutique-cantine ; à la fin de son bail elle n'a pu le renouveler et on lui a refusé la vente du moindre lopin de terre. La boutique du curé craignait la concurrence. Une autre veuve de l'île, presque sans ressources, a créé un second débit, mais elle devra abandonner sa misérable entreprise, elle serait sûre, me dit-on, de ne pouvoir moudre son grain au moulin banal, ni faire cuire son pain dans le four communal.

Le sémaphore, l'ancien phare, la maison du curé sont d'une éclatante blancheur, et cela suffit pour enlever à ce lambeau de terre un peu de son aspect de tristesse.

Dès l'entrée du village, on voit l'île entière, comme un vaste champ légèrement montueux. Cela n'a point le charme mélancolique de la

est loin de présenter un spectacle aussi touchant ; il y a bien des verrues et des taches ; le tableau tracé si souvent des vertus hoëdicaïses est trop brillant, il faudrait en atténuer l'éclat. La différence d'accueil entre celui d'Houat, cordial chez les hommes, réservé chez les femmes, et celui d'Hoëdic, indifférent chez les hommes, bruyant, chez les femmes, démontrait dès le début que l'on ne nous avait pas trompé en ramenant à des proportions moins patriarcales les qualités de la population. À Houat, les hommes aident parfois les femmes à travailler la terre pendant les heures où ils ne peuvent tenir la mer ; à Hoëdic, ils ignorent la culture, ce sont les femmes qui réparent les filets, ils dépensent en moyenne 2 fr. 50 c. par jour à la cantine et leurs loisirs sont consacrés à d'interminables parties de boules.

Je ne voudrais pas qu'on se méprenne sur ma pensée : considérée dans son ensemble, la population d'Hoëdic est bien supérieure aux populations bretonnes du continent, on n'y connaît pas l'intempérance excessive de celle-ci, mais pour trouver le tableau idyllique des économes, il vaudrait mieux parcourir Houat. Le rôle prépondérant de la religion dans les coutumes de ces îles a peut-être un peu masqué aux yeux de quelques-uns certains côtés de l'existence hoëdicaïse.

Le village est moins propre, plus misérable que le bourg d'Houat, s'il est plus étendu et peuplé ; certaines maisons sont des ruines, entourées de murs gris, à demi éboulés. L'intérieur fait oublier cependant cette impression première, les meubles sont rares, mais soigneusement frottés ; dans beaucoup de demeures, des horloges aux couleurs éclatantes, aux cuivres d'un jaune mat, attirent le regard, c'est d'un goût douteux et les antiquaires n'iront guère reluquer cette partie de mobilier, mais ces couleurs mettent un peu de gaieté dans les pièces enfumées. Les hommes qui ne se détournaient même pas, si nous les croisions dans les ruelles, nous accueillent cordialement pour nous faire les honneurs du logis.

Le bourg est divisé en deux parties ; un hameau appelé le Paluden, plus triste encore que le quartier principal, s'étend dans la direction du port de la Croix. Ce côté est lugubre, l'île vue d'ici est un bien morne séjour, d'autant plus triste que la moisson est faite, les blés sont rentrés, les tiges des pommes de terre sont déjà fanées, les champs s'étendent ternes, sans vie. Au milieu, presque au sommet de l'île, vers l'est, se dresse le fût solitaire d'un haut menhir. Sous les obliques rayons du soleil qui décline déjà à l'horizon, la pierre druidique²⁴, moussue, dorée par le couchant, prend une apparence tragique. Du haut de son antiquité mystérieuse, elle semble dominer encore la petite terre d'où la religion qu'elle représentait s'est enfuie. Le chemin qui y conduit traverse une des quatre zones de cultures, c'est le champ du Menhir, tandis qu'à l'ouest du village c'est le champ du Lano, au nord-est le Runio, au sud-ouest le pré des Pierres. La récolte a disparu, mais sur les sillons une végétation assez abondante croît entre les chaumes. Les touffes vertes des fougères, les bouquets de bleuets, l'incarnat des coquelicots égaient le sol.

24. Toujours cette tendance celtomane. (Note de Melvan, J.-M. Large)

Le menhir est à 500 ou 600 mètres du village ; il se dresse à la jonction de sentiers se dirigeant vers l'ancien fort à l'extrême pointe est, l'ancien phare et le port de la Croix. De là, on domine toute l'île. La pierre a 4,10 m de haut et 2,30 m de largeur. Les premiers apôtres mirent une croix au sommet, la foudre l'abattit, il n'en reste plus que les crampons. D'autres croyants ont creusé une niche dans le bloc fruste et y ont placé une image de la Vierge, petite statuette de porcelaine peinte et dorée, d'un étrange effet dans cette roche rude rongée par les mousses et les lichens.

Le menhir est encore dans les champs cultivés. Mais près de là commence la lande littorale ou les Landiers, séparée des champs par un mur de pierres sèches soigneusement entretenu et destiné à tenir à l'écart le bétail et les chevaux. Sur les parties abruptes de la côte, c'est-à-dire sur les falaises, d'autres murets empêchent les animaux de choir. Les landiers sont donc le pâturage commun de l'île. Dans ces terres couvertes d'une herbe courte et de fougères, à la pointe de Beg Lagatte, se trouvent les ruines du vieux fort, détruit par les Anglais. Au sud est la tour trapue de l'ancien phare, sa maison blanche, son petit enclos. Pour établir la muraille d'enceinte on s'est appuyé sur un menhir haut de 3,50 m et large de 2,60 m, mais très mince, 35 cm à peine. Il présente une particularité assez rare, on a percé deux petits trous au sommet.

Au delà s'étend l'Océan sans limite, semé, aux approches de l'île, des dangereux récifs des Grands et des Petits Cardinaux ; sur l'un de ces rochers, Grangue Guez, on a érigé le nouveau phare²⁵.

Les landiers sont en ce moment remplis de bétail, chevaux et vaches, paissant l'herbe rase. Ces animaux sont nombreux, surtout aux abords de l'étang qui remplit une dépression près du port de la Croix, dans le sud de l'île. La verdure des joncs, puissante et sombre, donne à ce coin un caractère bien particulier. Près de là, entre la côte basse et une jetée assez longue (228 m), les barques d'Hoëdic sont toutes échouées, car la mer est basse encore. C'est le port de la Croix, abri précieux dans ces parages, malgré le ressac que les gros temps causent aux abords. L'étang, dont le rôle est assez considérable pour avoir mérité un chapitre de la charte, les mâts des chaloupes, les maisons du hameau de Paluden pitoyables sous leur toit de chaume, sont dominés par les remparts du fort central qui vient d'être déclassé et dont on a fait un instant la demeure de l'instituteur. Moins vaste que celui d'Houat, cet ouvrage militaire est également entouré de fossés creusés dans le rocher et appelé à disparaître. Dès maintenant c'est une ruine lamentable, les habitants ont arraché les boiseries et les ferrures.

Du haut des talus on découvre le port entier, sa jetée énorme édifiée en trois mois par les bras de la population, sans autre ingénieur que le curé, et l'étang ceint d'un mur de 2 500 mètres pour empêcher le bétail d'y pénétrer. Ces insulaires sont d'infatigables remueurs et entasseurs de pierres, ils semblent avoir hérité de leurs aïeux les Celtes leur culte du granit. C'est par une croix de pierre qu'ils ont signalé la construc-

25. Le phare des Cardinaux est construit en 1879, cf. Guigueno 2008.

tion de la jetée du port. La fontaine publique et le lavoir ont été préservés des souillures par un des murs cyclopéens.

Dans quelque temps, me dit-on, ce petit coin solitaire deviendra le théâtre d'une activité fébrile, ce sera le jour où les femmes et les enfants procéderont à l'allotissement²⁶ des parcelles de l'étang et à la coupe des joncs, roseaux et autres plantes aquatiques qui serviront de fourrage pendant l'hiver.

Du fort, j'ai gagné le Paluden à travers champs et, de là, le bourg d'Hoëdic où je retrouve mes compagnons. Les dames ayant appris que les pruneaux sont une grande friandise pour le pays, ont acheté à la cantine un sac de ces fruits secs et les distribuent aux enfants qui se bousculent pour le partage. Il y a progrès dans les goûts. M. Escard, dans sa curieuse monographie d'Hoëdic, raconte qu'à la distribution des prix on fait des heureux en distribuant aux enfants les plus sages des... feuilles d'oseille. Les sœurs et le curé sont les seuls à faire du jardinage et le feuillage acide de l'oseille paraissait jadis un régal délicat aux gamins hoëdicaux.

Pendant que la distribution continue, nous allons au sémaphore envoyer des dépêches dont le nombre et la longueur resteront un souvenir vivant pour les gardiens de ce bureau peu chargé en temps ordinaire, puis je vais au four banal. Il est clos ; depuis un mois on n'a pas cuit de pain dans l'île ! Les habitants en sont réduits à des galettes fort dures. C'est qu'on ne veut pas chauffer toutes les semaines, le combustible est trop rare et cher. Les plus fortunés ont la ressource de faire porter du pain du Palais par le bateau du facteur dont le passage a lieu tous les cinq jours.

Ni à Houat ni à Hoëdic, je n'ai donc pu voir porter le pain au four banal, c'est jour de fête d'ailleurs. Je regrette de ne pouvoir assister à la cérémonie. Mais M. Escard nous l'a décrite en signalant le rôle énorme joué par le sort dans les mœurs d'Hoëdic. On a vu, à l'article 22 de la charte, que les habitants sont divisés en sections dont chacune, à tour de rôle, est tenue de chauffer le four et de présider à la cuisson. Le jour venu, chaque ménagère porte son pain à la fournière, le tourteau de pâte est « *marqué d'un signe matériel qu'elle y fixe : dé, couteau, branche de genêt, coquillage, caillou, fragment de crustacé ; chaque corbeille est introduite dans la chambre où la flamme pétille ; les ménagères, rangées sur le pas de la porte, attendent : la fournière sort de nouveau et présente à l'une d'elles son mouchoir à fouiller ; l'objet retiré indique à quel rang aura lieu la cuisson de la première miche, puis de la seconde, etc. ; dans le même ordre, la fournière prélèvera une poignée de pâte pour son office et ses peines* ».

Ces désignations fatidiques sont encore employées pour le partage des héritages. La répartition des sillons rappelle les jeux d'enfants ; un des héritiers se masque la vue, un autre touche un sillon et demande à qui il appartient, le premier donne un nom, désormais le sillon a son propriétaire. C'est simple et peu coûteux.

26. Partager le terrain en lots.

Ces mœurs innocentes ont séduit tous ceux qui se sont occupés d'Hoëdic, les ombres du tableau que j'ai rencontrées seront sans doute une déception pour eux, comme elles l'ont été pour moi. Cependant il y a fort à glaner encore dans les usages particuliers de l'île et les amateurs du pittoresque retrouveront les coutumes dont M. Escard a fait une description si vivante. Ceux qui ne craindront pas d'affronter les fureurs de la mer bretonne pendant les jours noirs de novembre pourront, de la Toussaint à la Saint-Martin, assister au Fest-in-Hoh (fête de la porcherie). À ce moment chaque maison tue son porc et invite les voisins à prendre part à un festin dont le porc fait tous les frais ; pendant ces deux semaines, c'est une série d'agapes plantureuses dans le bourg. Les sœurs et le curé ont leur part, mais ce dernier doit répondre à la politesse en offrant une collation de vin, de café et de tartines.

Les mariages sont pour l'île une réjouissance générale, tout le monde y prend part. C'est une fête longtemps escomptée, car les fiançailles ont lieu de très bonne heure, avant le départ du jeune homme pour le service obligatoire dans la flotte de guerre ; au retour il doit entreprendre la pêche et faire partie d'un équipage avant d'entrer en ménage. Il a souvent trente ans et la fiancée vingt-cinq. Lorsque le futur a fait sa demande, quand il a été accueilli, l'usage veut qu'il donne deux pièces d'or à sa fiancée pour lui montrer ses qualités d'économie et de travail. Alors les invitations sont faites par quatre amies de la future épouse. Jadis le curé étant officier de l'état civil, le mariage civil avait lieu au presbytère, d'où la noce se rendait à l'église. Aujourd'hui le maire élu ou son adjoint procède au mariage à la mairie et accompagne ensuite la noce à l'autel. Dans ce pauvre îlot il ne faudrait pas chercher les costumes éclatants du pays de Batz ou de la Cornouailles. Le mari a acheté un complet noir à Auray, au Croisic ou à Saint-Nazaire, la femme a mis un peu plus de coquetterie ; si elle est vêtue de noir, elle aussi, elle a placé un ruban blanc ou bleu à sa ceinture, sa coiffe s'est rehaussée de dentelle, elle a un tablier de soie et un fichu blanc brodé. L'église lui a prêté le cœur d'or emblématique qui appartient à la paroisse, il est suspendu sur sa poitrine. Le soir le bourg entier prend part à un banquet dont un veau et une barrique de vin venue de la cantine sont les pièces de résistance.

Naturellement, par suite de ces mariages toujours conclus entre insulaires, tout le monde est parent ou à peu près, aussi les noms de famille ne sont-ils pas plus nombreux qu'à Houat, huit ou dix au plus. M. Escard a eu la curiosité de se faire traduire les noms bretons, la liste a un parfum de terroir rappelant les désignations patronymiques des tribus sauvages d'Amérique : il y a le Roux, le Sage, le Tonnerre, le Bourgeois, le Longues-Oreilles, le Français, le Chef, le Délicat, les Petites lentes, les Pieds palmés ou Paludiers.

Ce dernier nom indique sans doute les habitants primitifs des parties basses, marais ou palus de l'île : l'étang du sud, près du port, et l'étang du nord, petite plaine qui fut peut-être jadis le centre principal de la population. M. l'abbé Lavenot y a signalé des alignements de pierres détruits pour élever les innombrables murs de clôture qui empêchent le bétail de souiller les mares ou de pénétrer dans les champs et le cimetière. Près de ces alignements abondent les débris de

poterie, de verre, d'éclats de silex. Cette plaine, appelée Argol, se termine vers la mer par une plage sablonneuse bordant un port naturel où les flottilles anglaises ont souvent stationné, au moment de l'expédition de Quiberon surtout. Cette partie du rivage s'appelle encore le cimetière des Anglais.

Dans l'Argol vont se perdre les eaux douces, nées dans la fontaine sous l'église et alimentant le lavoir public. Les bords de la plaine servent parfois d'entrepôt au varech arraché à la lame ou recueilli sur la plage et transformé en engrais lorsqu'il n'est pas incinéré pour la préparation des cendres destinées aux usines de produits chimiques du continent. La récolte des algues se fait d'ailleurs sur tout le pourtour de l'île.

Le sémaphore domine l'Argol. Là, jadis, étaient allumés les trois feux répondant aux feux du pays de Rhuys signalant qu'un passager voulait se rendre dans l'île. Le télégraphe et les signaux sémaphoriques ont remplacé ce mode de communication, en même temps ils ont donné aux insulaires le moyen d'annoncer au dehors les résultats de la pêche. Southampton, je l'ai dit à propos d'Houat, est le débouché le plus important pour les homards et les langoustes des îles ; ces crustacés ne sont pas transportés en Angleterre par les bateaux insulaires, les propriétaires de viviers britanniques les envoient prendre par des bateaux-réservoirs. On comprend quels services le télégraphe peut rendre au jour d'une pêche abondante. Quant aux autres produits de la mer, le débouché naturel est la poissonnerie du Croisic.

La nuit descend, le patron du Gouëzel nous fait signe de nous hâter, il faut reprendre le chemin de notre anse de Loer-er-hoh-Castel ; cependant il me reste à visiter un coin de l'île, la côte ouest, ou Portguen ; là se dresse le moulin banal, un pauvre moulin à qui le vent ne manque jamais sur ces côtes orageuses, mais à qui fait souvent défaut le grain à moudre ; les champs de l'île, 70 hectares — sur 217 de surface totale — dont à peine la moitié cultivés en froment, ne sauraient fournir du grain pour plus de deux mois. Si l'état de la mer n'a pas permis d'aller acheter du blé à Auray, le moulin doit conserver ses ailes immobiles.

Mes compagnons, suivis de toutes les femmes et de tous les enfants de l'île, sont arrivés à l'anse ; j'aurais voulu rester encore près de ce moulin solitaire, dans ce « landier » d'une tristesse si poignante à ces approches du crépuscule, mais il faut retourner à bord du *Gouëzel* qui gonfle déjà ses voiles.

Le canot le rejoint pendant que les enfants nous crient au revoir et nous demandent des sous. Mes dernières pièces de billon passent dans leurs mains. Cette petite scène de mendicité nous amuse, mais elle nous enlèverait un peu de nos illusions, si nous n'avions pour nous consoler l'idée que ces petits et gros sous iront à la communauté en accroissant les recettes de la cantine où l'on vend de si bons pruneaux. Ainsi, même par la gourmandise, sera respectée la charte de la communauté d'Hoëdic : « *Fondé sur les vrais intérêts de ceux pour qui il est fait, ce règlement maintient la paix parmi tous les membres ; il protège les faibles contre les forts et rend à tous une égale justice ; il encourage les bons et intimide les méchants, donne aux efforts de cha-*

cun une direction plus stable, plus constante, fait tout concourir au bien général qui est le premier qu'il faut s'efforcer d'atteindre, parce que de là dépend la prospérité matérielle de chacun, et qu'il n'y a rien de plus opposé au bon ordre et à l'intérêt commun, de plus funeste et de plus odieux que la recherche exclusive de son intérêt privé. » Ainsi s'exprime le préambule de la charte dont on a lu le texte au précédent chapitre.

Le vent gonfle les voiles de la goélette, l'ancre a dérapé, le patron a donné un tour de roue au gouvernail, notre chaloupe se dirige vers la Trinité-sur-Mer. Le vent, favorable ce matin, a appuyé encore au nord-est ; la traversée menace d'être longue, mais la journée est si belle, le ciel si pur que, malgré l'agitation du flot qui fait rouler le *Gouëzel*, tout fait prévoir une nuit merveilleuse.

Le crépuscule descend bientôt, alors c'est une chose féerique : devant nous Houat apparaît, dans une splendeur de lumière blanche et rayonnante. Le Grand Mulan semble baigné dans des reflets polaires, l'ouverture qui le creuse, le trou du Diable, est comme un œil ouvert sur les mystères de la terre celtique. Derrière nous Hoëdic, à laquelle les obliques rayons du couchant font une auréole, se montre tout entière, violette, couronnée par la masse blanche du sémaphore. Et cela devient une apothéose. La mer est d'un bleu doux adorable, dont les écueils verts et roux font mieux ressortir les exquises dégradations de teintes. La houle large, majestueuse, va briser sur des hauts-fonds ; le soleil pâlit encore, il lance sur les îlots des rayons assoupis, bientôt son disque a disparu à l'horizon, il y a quelques instants de lueur blanche, tout semble s'endormir. Autour de notre bateau une bande de marsouins qui nous suit depuis Hoëdic disparaît.

Alors s'allument à la fois les étoiles dans le ciel et les phares sur les îles, les péninsules et les écueils. Les feux d'Houat, de Belle-Isle, de Quiberon, de Port Navalo, d'Étel, de la Teignouse, du Four, d'autres encore viennent montrer la route au pilote. Nous allons sur les deux feux qui annoncent l'entrée de la rivière de la Trinité. Le vent souffle de plus en plus contraire, nous devrions arriver à 8 heures, il sera près de minuit quand nous atterrirons. Mais par cette étincelante nuit, malgré les lames devenues courtes et dures aux approches du continent, la traversée paraît rapide.

Nous avons enfin aperçu, l'un par l'autre, les deux phares de la Trinité, nous pénétrons dans un large estuaire aux eaux tranquilles où courent des voiles de pêcheurs se rendant au large, le canot nous emmène dans un gros bourg endormi, aux maisons blanches, c'est la Trinité d'où nous regagnons Carnac à travers une fantastique campagne de petites collines, de marais salants, de tumulus et de monuments celtiques. Ô les splendides nuits que les nuits claires et douces de l'été breton !

Références bibliographiques

- ANONYME : fr.wikipedia.org/wiki/Victor-Eugène_Ardouin-Dumazet.
- ANONYME, 1940 – (rubrique nécrologie). *Le Temps*, 24 mai.

- ARDOUIN-DUMAZET V.-E., 1894 – *Voyage en France, 4^e série Les Îles de l'Atlantique, D'Hoëdic à Ouessant*. Deuxième édition, Paris Berger-Levrault et C^{ie}, 1904, 373 p.
- CARRIAT A., 1964 – *Dictionnaire bio-bibliographique des auteurs du pays creusois*. Guéret, Lecante, supplément 1964.
- CHAURIS L., 1982 – Les sables lourds des plages du Mor Bras. Introduction à l'étude des placers littoraux en Bretagne méridionale. *Bulletin de la société des sciences naturelles de l'ouest de la France*, n^o 4, (1), p. 1-58.
- CURINIER É., 1901-1918 – *Dictionnaire national des contemporains*. Office général d'édition de librairie et d'imprimerie, Paris, tome 6.
- DAUDET A., 1876 – Une visite à l'île de Houat. *Journal officiel*, p. 6394-6395.
- ESCARD M. F., 1882 – *Les pêcheurs d'Hoëdic, étude sur les pêcheurs de l'île d'Hoëdic, histoire, mœurs, situation actuelle*. Extrait du Bulletin de la société des études pratiques d'économie sociale, séance du 8 mai 1881, Imprimerie Paul Leprêtre et Cie, Dieppe.
- GUIGUENO V., 2008 – Léon Bourdelles et les Grands Cardinaux : le phare comme événement biographique. *Melvan, La Revue des deux îles*, n^o 5, p. 71-86.
- LAVENOT P.-M., 1885 – Les îles d'Hoëdic et d'Houat et la presqu'île de Quiberon. Études géographiques et archéologiques. *Bulletin de la Société polymathique du Morbihan*, Vannes, p. 97-111.
- MONOD, 1908 – Voyage en France, de M. Ardouin-Dumazet. *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, tome 69.
- SALOMÉ K., 2008 – Voyage dans une île bretonne au XIX^e siècle : Alphonse Daudet à Houat. *Melvan, La Revue des deux îles*, n^o 5, p. 155-167.
- SAVOYE A., 1992 – Les continuateurs de Le Play et l'enseignement de la « science sociale ». *Communications*, 54, p 53-75.

Sources iconographiques

Photo de Ardouin-Dumazet de P. Panajour à Bordeaux, document Gallica. Les trois autres documents sont extraits de la deuxième édition de l'ouvrage d'Ardouin-Dumazet *Voyage en France, îles de l'Atlantique, d'Hoëdic à Ouessant*.

Georges Mouchon, excursion de Belle-Île à Houat en 1900

Clémence Urbain

Belle-Île

Résumé : En 1900, une famille part en excursion de Belle-Île à Houat pour une partie de chasse. Parmi eux, Georges Mouchon est équipé d'une « chambre noire ». Il en ramène des photographies, probablement les plus anciennes qui aient été prises à Houat. Plus de 100 ans après, son arrière petite-nièce Clémence Urbain évoque cette famille attachée à Belle-Île et ses excursions, et nous propose ces anciennes photographies qui sont autant de témoignages de la vie sur l'île et de son aspect à cette époque.

En septembre 2011, un contact est pris à Belle-Île avec Clémence Urbain détentrice de photographies de Houat, prises en 1900 par son aïeul Georges Mouchon. Les albums ont été conservés dans leur maison de famille. Francis Niau se rend sur place pour découvrir ces documents inconnus à Houat et ne pouvant sortir de Belle-Île en raison de leur rareté. Il constate leur intérêt exceptionnel et l'enthousiasme de Clémence Urbain à les faire partager. Ces clichés sont les plus anciens que nous connaissions concernant l'île de Houat. Ils comprennent des paysages, des vues du village mais aussi d'étonnants rassemblements de personnes posant devant l'objectif, ainsi que deux vues d'Hoedic.

Leur caractère ethnologique, ainsi que leur état de conservation, nous convainquent qu'il est important de faire connaître ces photographies à Houat. Une exposition y est alors organisée durant l'été 2012, intitulée "*Île de Houat 1900-1930 – Témoignages photographiques*", avec 22 vues de cette collection et d'autres documents de l'époque, dont des cartes postales anciennes que nous publierons dans une prochaine parution de *La Revue des deux îles*. La fréquentation et les commentaires notés sur le livre d'or de l'exposition témoignent de l'intérêt porté à cette découverte et à la mise en valeur du patrimoine ancien de l'île.

Les photographies de Georges Mouchon vous sont proposées ici, précédées d'une présentation du contexte historique et familial de ces excursionnistes du début du XX^e siècle.

L'exposition et la reproduction des clichés ont pu se faire avec l'accord de Clémence Urbain et de sa famille. Nous les remercions vivement.

Melvan¹

C'est l'été 1900. Un matin de soleil, une famille d'estivants prend la mer et part de Belle-Île en excursion pour l'île de Houat avec une bouteille, trois fusils, une gamelle de fer blanc et un sac en filet. L'un d'eux a pris son appareil. La mer est calme. Il photographie l'arrivée sur la plage, la côte, le bourg vu de loin, des rues où sont assis des hommes, une troupe d'enfants devant le puits, un groupe avec

1. Article présenté par Christophe Pannetier et Francis Niau.

des femmes et puis beaucoup d'hommes et d'enfants, devant un mur blanc. La journée se finit. Ils rentrent avec leurs images. Quelques années passent, les femmes de la famille archivent les photographies dans de gros albums cartonnés à couverture de cuir. Elles annotent, « Houat-1900 », « Houat-1900 », « Houat-1900 »... Les hommes et les femmes de cette famille, plus tard, auront des enfants, qui eux-mêmes auront des enfants, et puis encore et encore... Et tous ont toujours connu ces photographies. Tandis qu'à Houat, personne ne les avaient jamais vues.

L'homme à l'appareil, je ne l'ai jamais connu qu'à travers ses images et les histoires que m'a racontées ma grand-mère. Pour en savoir davantage, j'ai questionné mes cousins, ses descendants, cherché dans des documents et parcouru sans relâche les albums de famille. C'est ainsi que l'« Histoire » s'est confrontée à la romance des souvenirs.

Mon arrière-grand-oncle Georges Mouchon était un homme d'une autre époque. Il avait vu le jour en 1873, à Paris, dans une famille d'artisans graveurs. Son père, Louis-Eugène Mouchon, avait lui-même appris le métier auprès de son père. Pendant près de quarante ans, Eugène est le graveur semi-officiel des timbres, de la monnaie et des médailles de France. Le musée de la Poste dit de lui qu'il est « *modeste à l'excès, et peu connu de la foule* ». Cependant, les gens de sa profession le tiennent pour un artiste de grand talent. À l'Exposition universelle de 1889, il reçoit la médaille d'or dans la section des Arts et du dessin. Il nous laissera un cadeau précieux qui fera partie de notre quotidien à tous : la célèbre « semeuse », gravée d'après un dessin d'Oscar Roty. Les occasions de faire remonter le souvenir du vieil oncle par alliance ne manquaient pas pour ma grand-mère : un timbre sur une carte postale, les sous qu'elle nous donnait pour aller chercher du pain... Curieux par nature, Eugène s'essaye à l'orfèvrerie, à la peinture, aux émaux et même à la poésie. Son fils, Georges, grandit dans cet amour de la matière et du geste. Il devient professeur de dessin dans une école d'arts appliqués à Paris. Lui aussi touche à tout, il dessine, sculpte, grave, peint et photographie.

C'est l'été 1900. Georges part à Belle-Île avec la famille Damon. L'année suivante, il épousera une des filles, Marguerite. Les hommes de la famille de Marguerite sont artisans ébénistes, de père en fils, dans le quartier Saint Antoine à Paris depuis le début du XVIII^e siècle. En 1880, la famille Damon rachète une fabrique de meubles, les établissements Krieger, et ouvrent la maison « Krieger, Damon et Cie ». Les ateliers, bureaux et magasins situés cour des Bourguignons, au 74 de la rue du Faubourg Saint-Antoine, s'étendent sur près de deux hectares. L'usine s'équipe du dernier outillage mécanique pour scier, tourner, fraiser, poncer... Les machines tournent à la vapeur et l'immense cheminée qui surplombe la cour fume à plein régime. Les affaires marchent bien. Le nom de Krieger est connu du Tout-Paris populaire ; les jeunes mariés viennent y chercher du mobilier assorti à faible coût pour leur première installation, tandis que le nom Damon fait le tour des salons et des expositions. La « Belle Époque »

bat son plein. Les gens ont du goût pour le luxe et l'abondance. La mode est aux lignes courbes, aux formes exubérantes, à l'ornementation, aux rondes-bosses et aux détails sculptés. La maison Krieger-Damon collabore avec des peintres et des sculpteurs de renom. En 1889, à l'Exposition universelle, elle remporte le grand prix du jury. Sans aucun doute, les Damon y croisent Louis-Eugène Mouchon et son fils Georges. Se connaissaient-ils déjà ?

C'est l'été 1900. Quelques mois plus tôt, à Paris, la maison Damon a tenu un stand à l'Exposition universelle. Le monde entier était là. Et voilà qu'avec les beaux jours, Alfred Damon, sa femme Marie, leurs trois enfants Germaine, Marguerite, Robert et quelques amis, partent au grand air, loin de la foule et de la fièvre du progrès. En route pour Belle-Île-en-Mer ! Depuis quelques années, à la capitale, on vante les paysages et la nature sauvage de l'île. Flaubert l'a décrite, Monet l'a peinte. Ils veulent aller voir la côte sauvage de plus près. Le trajet d'une journée, sans confort, depuis Paris jusqu'à Quiberon, paraît interminable. Mais sur place la nature vaut le coup d'œil. Et les voilà avec chapeaux, dentelles, bottines, vestons et capelines partis en excursion aux quatre coins du caillou. On y goûte des plaisirs simples : promenades sur les sentiers, bains de mer, chasse aux pigeons de roche² et tours en bateau. Les trajets se font à pied et, si la route est vraiment longue, on loue un char à banc ou alors on part par la mer, en empruntant, contre quelques pièces, un petit sardinier de Sauzon, ou un gros thonier de l'île de Groix. C'est leur premier été à Belle-Île, ils résident dans une maison, dite « le Château », rue du Canon dans l'avant-port de Sauzon. La construction vient de se terminer. Le bâtiment de belle facture monte sur trois étages, le toit est en tuiles et les balcons en briques ajourées, le tout dans un style « bord de mer ». Une dizaine d'années plus tard, Alfred Damon achètera la maison. Dans le jardin, ma grand-mère fit ses premiers pas, ma mère, elle, y passa tous ses étés et moi je l'ai toujours connue. La vue est grandiose. On y voit l'entrée du port, la côte en face et, au loin, posée sur la mer qui apparaît pour disparaître au gré des brumes et de la chaleur : l'île de Houat.

C'est l'été 1900. La famille Damon embarque à bord d'un sloop sauzonais et deux pêcheurs sont là pour les conduire à Houat. Georges Mouchon a pris avec lui sa chambre noire. La petite boîte en bois ne le quitte plus depuis le début du séjour. Il photographie les rochers, le calme des grèves, la lande sèche, les villages, et surtout la famille qui deviendra la sienne. Georges est un artisan, un homme de savoir-faire. Il développe ses clichés sur place, sans électricité. Il s'enferme dans une pièce, fait le noir, puis avec sa plaque sur son papier, sort dans le jardin et le soleil révèle ses images. Georges joue avec la lumière, le

2. Le pigeon biset *Columbia livia*, un habitué des falaises, est l'ancêtre du pigeon de ville devenu rare aujourd'hui à l'état sauvage. La seule population « pure » qui subsiste aujourd'hui en France se trouve en Corse. Celle de Belle-Île, toujours bien présente dans les falaises, n'est plus considérée comme pure depuis les années 1970 ; elle est mélangée d'oiseaux féroces (domestiques redevenus sauvages), présentant le plumage variable des pigeons de ville. (Note de Melvan avec l'aide de Obsbzh, liste ornithologique)

temps et l'à peu près. Plus tard, il peindra une minuscule remise en noir pour y installer son laboratoire. On appellera cette pièce « la photographie ». Avec le temps, j'ai tissé une étrange relation avec cet homme que je n'ai jamais vu. J'ai l'impression de bien le connaître, d'avoir eu accès à son âme à travers les drôles de tâches que forment ses yeux pétillants sur le papier de ses clichés. Il y a peu, j'ai demandé à son petit-fils, aujourd'hui lui-même arrière-grand-père, les souvenirs qu'il en avait. Et tout de suite, il m'a parlé de ses yeux — malicieux disait-il — puis de sa barbe blanche et de sa gentillesse. En parcourant les clichés qu'il nous a laissés, il se révèle être un homme calme et d'une grande pudeur. Il photographie principalement les siens et parfois un inconnu, sûrement de mèche, se glisse dans le paysage pour devenir un personnage qui donne l'échelle. Comme dans les vues de Houat du « *chemin menant de la plage de la Fontaine au Village* » ou celle de « *la ruelle du fournil* » ou bien encore la vue de « *la montée au bourg* », on peut y observer un ou deux hommes moustachus qui ne sont autres que les marins du sloop sauzonnais. Mais, les photographies de groupe comme celles prises à Houat sont les seules dans leur genre parmi les centaines qu'il nous a laissées. Et je m'interroge encore sur la façon dont cela s'est passé. Qui a pris l'initiative : Georges dans la fougue de sa jeunesse, le recteur, les Houatais eux-mêmes ? Jamais nous n'aurons de réponse. Les hommes et les femmes de ces images ne sont plus. Personne pour rire d'un vêtement trop porté, d'un visage encore jeune... Les photographies ne font plus appel aux souvenirs mais aux hypothèses.

En 1906, la famille Damon repartira en expédition pour Houat, visitera Hoedic et rapportera d'autres images : les chevaux à barbe, le travail aux champs.

Ma grand-mère a toujours gardé les albums dans sa chambre, et pour nous, ses petits-enfants, c'était notre plaisir et le sien de les ouvrir avec précaution pour qu'elle raconte. À ses yeux c'était sa vie, son quotidien. Pour nous, il ne pouvait en être autrement. Et quand elle est partie, et qu'il ne restait plus personne pour raconter, j'ai compris que ces photographies appartenaient alors à la mémoire du monde.

Source iconographique

- Fonds Georges Mouchon, collection Clémence Urbain.



À bord de l'*Églantier*

Houat - Sur la plage Treh ar Gouret





Houat - Vue du village en venant de la plage de Port Navallo, avec le four à pain

Houat - Arrivée du Beniguet





Houat - Ruelle Hyacinthe Lorho

Houat - Maisons en vue du moulin (fournil actuel sur la droite)





Houat - Montée vers le bourg en arrivant de Port Collet (détail à droite)

Houat - Groupe d'enfants, place du puits







Houat - Place du puits (boulangerie actuelle sur la gauche et bar Le Siata au fond)

Houat - Groupe d'hommes (détail à droite)







Houat - Photo de famille (détail en couverture)

Houat - Groupe d'enfants (détail à droite)







Houat - Le moulin à l'est du village

Houat - Le village, vu du chemin menant de la plage de la Fontaine





Houat - Travaux d'agriculture, vaches et chevaux en arrière-plan

Houat - Chevaux dans la lande





Houat - Port Navallo à basse mer

Houat - Sortie sud du bourg, ruine de la chapelle Saint-Gildas





Hoedic - Battages au sud-ouest du village en vue du moulin (détail page suivante)

Hoedic - Port La Croix





APPEL À PUBLICATION

Faites-nous part de vos projets !

Les auteurs de *La Revue des deux îles* peuvent être des « professionnels » de l'écriture, tels que des écrivains ou des universitaires mais aussi des passionnés compétents sur un sujet particulier.

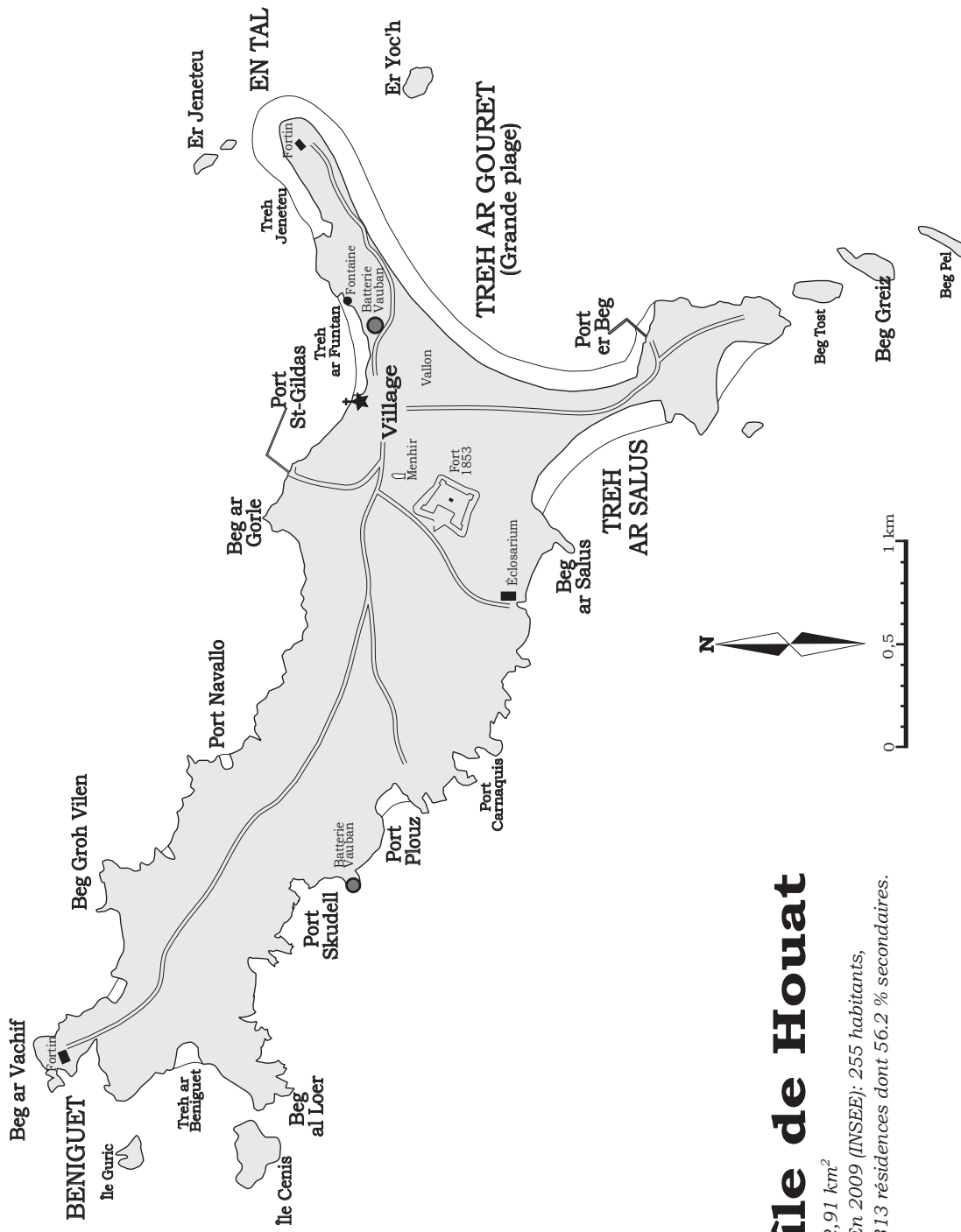
L'écriture simple et référencée doit être accessible à un cercle de lecteurs dépassant celui des seuls experts.

La taille des articles dépend de la richesse du sujet traité, en général entre 3 000 et 10 000 mots ; une page de la revue, hors iconographie, représente à peu près 450 mots.

Les textes sont communiqués sous forme de fichier électronique sans mise en page. Ils sont accompagnés d'un résumé de présentation du sujet de 50 à 100 mots. Les références sont citées en note de bas de page (auteur et date) ; la bibliographie complète figure en fin de texte. Les légendes et les noms des auteurs des photos et dessins sont regroupés à la suite de la bibliographie. Les documents iconographiques sont joints hors du fichier texte, sous forme non compressée.

Le Comité éditorial veille à l'homogénéité de la publication, dans le fond et la forme.

Le Comité éditorial



île de Houat

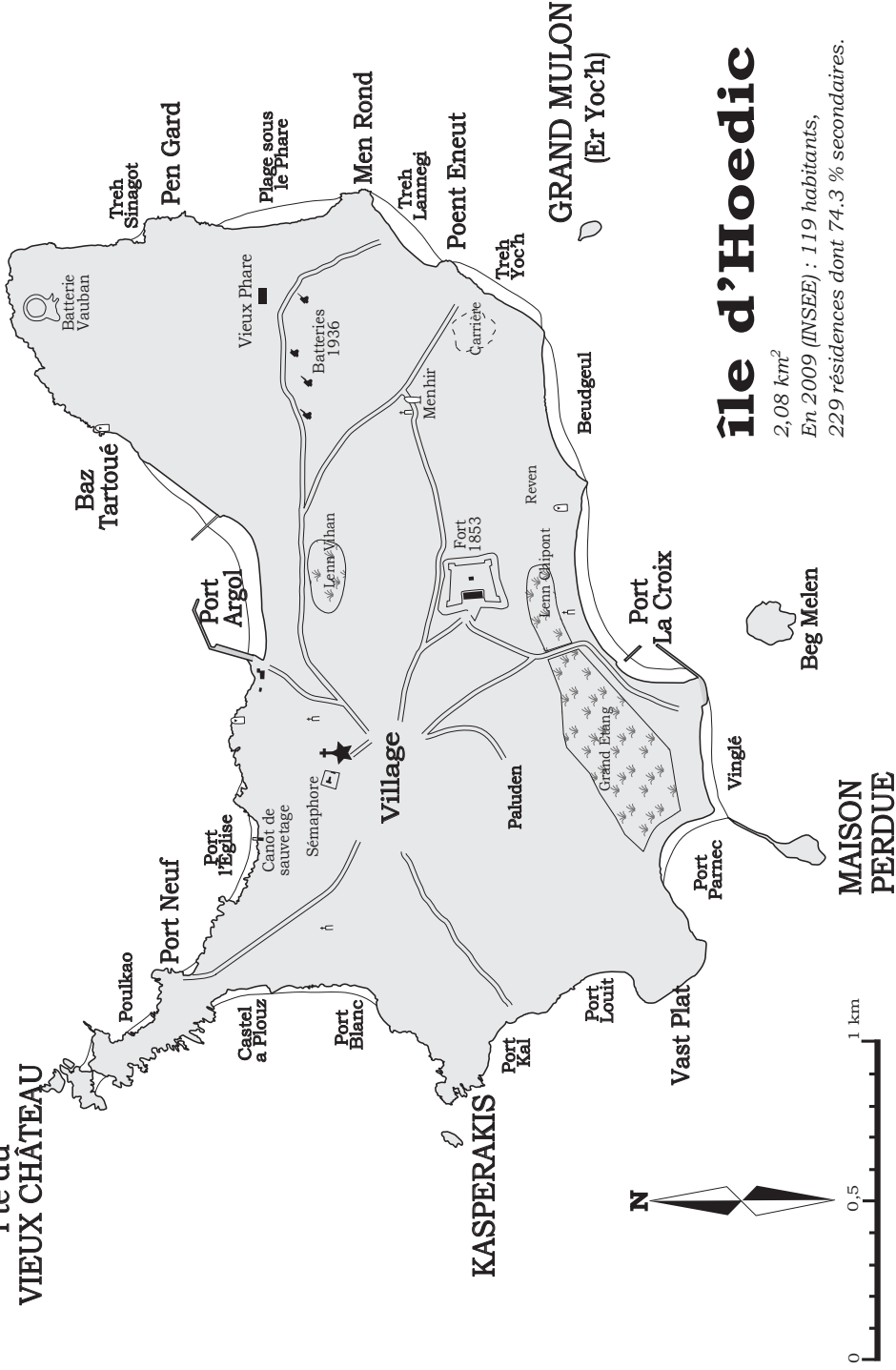
2,91 km²

En 2009 (INSEE): 255 habitants,

313 résidences dont 56.2 % secondaires.

Pte du
VIEUX CHÂTEAU

BEG LAGAT

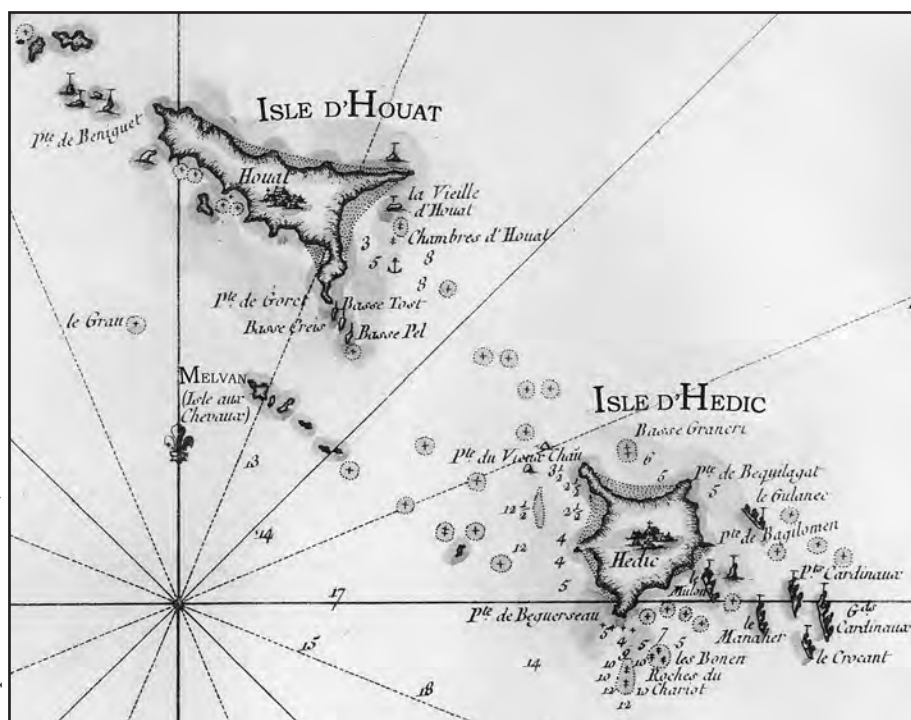


Île d'Hoedic

2,08 km²

En 2009 (INSEE) : 119 habitants,

229 résidences dont 74.3 % secondaires.



MELVAN

*Association sans but lucratif dont l'objectif est l'étude,
la promotion et la protection du patrimoine historique et naturel
des îles de Houat et d'Hoedic.*

Un territoire fini et isolé fait d'une île une singularité historique, sociologique et naturaliste dont il est tentant d'aborder toutes les facettes. Hoedic et Houat sont deux îles sœurs mais aussi deux singularités : chacune a son âme et son atmosphère. Elles ont néanmoins une longue histoire commune et une population de même origine. La connaissance de l'une bénéficie à la compréhension de l'autre aussi bien dans leurs différences que dans l'identité de leur destin.

Melvan est l'ancien nom de l'île aux Chevaux, dans le passage des Sœurs, entre Houat et Hoedic. Cet îlot était autrefois consacré aux chevaux : les Hoedicaïs y récoltaient les foins et les Houataïs y acclimataient leurs jeunes poulains. Melvan, île trait d'union, est le nom de notre association ; le cheval de mer ailé symbolise cette union entre ces deux terres, le ciel et l'océan.

Pour adhérer à l'association et tout renseignement :
Melvan, Le bourg, 56170 Île-d'Hoedic
melvan@melvan.org

MELVAN, LA REVUE DES DEUX ÎLES

ISSN 1768-5834

Publication annuelle de l'association distribué aux adhérents. La revue est aussi diffusée localement à Hoedic, à Houat et à Quiberon, sur le site de l'association www.melvan.org ou en s'adressant à Association Melvan, 56170 Île-d'Hoedic.

2004 – n° 1 (100 p.) [ÉPUISÉ] : ■ Du galet au dolmen, premiers résultats de la prospection thématique effectuée à Hoedic. *J.-M. LARGE*. ■ *Le Chariot*, naufragé en 1676, est retrouvé au large d'Hoedic. *P. BUTTIN, J.-M. KÉROULLÉ*. ■ Île de Houat : une histoire de la propriété. *J. LE ROUX*. ■ Hoedic et Houat, an VII de la République : pêches au feu et inquiétudes républicaines. *V. BOLO, P. BUTTIN*. ■ Les liaisons maritimes des îles de Houat et d'Hoedic avec le continent. *H. BUTTIN*. ■ Surnoms hoedicaïs. *A. GUÉMAS*. ■ Étymologie et orthographe d'Hoedic et de Houat. *G. HATCHISS*. ■ Marché foncier et immobilier sur Houat et Hoedic entre 1995 et 2001. *C. BUHOT*. ■ Quelques plantes de valeur patrimoniale des îles de Houat et Hoedic. *G. RIVIÈRE*. ■ L'île d'Hoedic, un site privilégié pour l'observation de l'avifaune. *B. ILIOU*. ■ « *Le naufrage du Monte-Christo* », roman de Jean Mistler. *C. HARTEMAN*. ■ « *L'Île des Pingouins* », roman d'Anatole France. *J. PRICOUPEKO*.

2005 – n° 2 (150 p.) [ÉPUISÉ] : ■ Chasse au phoque à la fin du Néolithique à Er Yoch (Houat, Morbihan). *K. BOYLE*. ■ L'Île aux Chevaux, entre Houat et Hoedic. *P.-Y. JOURDA*. ■ Voyage à l'île d'Hoedic – 1842. *A. LALLEMAND, A. LEMONTAGNER*. ■ Chaude alerte à Houat – 15 mars 1944. *J. LE HYARIC*. ■ Le canot de sauvetage d'Hoedic. *G. JANIN*. ■ Chants latin à l'église d'Hoedic. *O. FAVRE*. ■ Dératisation de l'Île aux Chevaux. *L. DUTOUQUET, M. FORTIN*. ■ Fougères et plantes alliées de Houat et d'Hoedic. *G. RIVIÈRE*. ■ Observations ornithologiques à Hoedic de juillet 2002 à juillet 2003. *A. LE NEVÉ, Y. KAYSER, B. ILIOU*. ■ « *Île* », une nouvelle de Jean Merrien. *C. HARTEMANN*.

2006 – n° 3 (192 p.) [ÉPUISÉ] : ■ Chronologie d'Hoedic et de Houat. *GASPARD HATCHISS*. ■ Tourbière et marécage à Hoedic, histoire du paysage depuis 6 000 ans. *LIONEL VISETT, CLAIRE DELALANDE, CAMILLE JOLY*. ■ *L'Abel-Alain*, dundee de pêche, et ses deux recteurs-armateurs. *HENRI BUTTIN, MARIE-PAULE BUTTIN-STAGNARA*. ■ *L'Abel-Alain*, dernier passage, Houat : 14, 15 et 16 décembre 1944. *HÉLÈNE LE FRIEC-PAUCHARD*. ■ Survol de la flore mycologique de l'archipel Houat – Hoedic. *JEAN-PAUL PRIOU*. ■ Deux grands monarques à Hoedic : hypothèses sur leur origine. *ARNAUD LE NEVÉ*. ■ Fortune d'Hoedic, histoire et mémoire de *L'Or des mers* (Jean Epstein, 1932). *VINCENT GUIGUENO*. ■ *L'Or des mers*, photogrammes. *JEAN EPSTEIN*. ■ Misère d'Hoedic. *JEAN EPSTEIN*. ■ Le trésor d'Hoedic. *ROGER LE GRAND*. ■ Auguste Brizeux (1803 – 1858), Hoedic idéalisée. *CHRISTINE HARTEMANN*. (192 p.)

2007 – n° 4 (288 p. – 18 €) : ■■ **MARTHE ET SAINT-JUST PÉQUART, ARCHÉOLOGUES DES ÎLES**. ■ Introduction. *DENIS VIALOU*. ■ Marthe et Saint-Just Péquart racontés par leur plus jeune fils. *CLAUDE PÉQUART*. ■ Des crânes sous la tempête, 7 ans de fouilles dans les îles bretonnes. *CLAUDE PÉQUART*. ■ La décadence économique d'une île. *SAINT-JUST PÉQUART*. ■ Marthe et Saint-Just Péquart : un couple d'archéologues dans les îles du sud de la Bretagne (1923-1934). *JEAN-MARC LARGE*. ■ Et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Le Mésolithique de l'Ouest, 80 ans après Marthe et Saint-Just Péquart. *GRÉGOR MARCHAND*. ■ Installations néolithiques et gauloises à Er Yoc'h (Houat, Morbihan), état de la question. *JEAN-NOËL GUYODO*. ■ Les amas coquilliers mésolithiques de Téviec et d'Hoedic et le dépôt coquillier néolithique d'Er Yoc'h : de la ressource alimentaire à l'utilisation des coquilles vides. *CATHERINE DUPONT*. ■ Le phoque dans les eaux néolithiques de Bretagne. *KATIE BOYLE*. ■ L'apport des Péquart au Musée de Carnac, de la dispersion du matériel de Téviec et d'Hoedic. *EMMANUELLE VIGIER*.

2008 – n° 5 (176 p. – 15 €) : ■ Des pierres parlent : l'apport de la fouille de l'alignement du Douet à Hoedic (Morbihan). *JEAN-MARC LARGE*. ■ Histoire de l'Église sur deux petites îles du Ponant : les préludes d'une théocratie, des origines à la Révolution française. *HENRI BUTTIN*. ■ Le Vieux Phare d'Hoedic. *CHRISTINE HARTEMANN*. ■ Léon Bourdelles et

les Grands Cardinaux : le phare comme événement biographique. *VINCENT GUIGUENO*. ■ Corpus des dates et inscriptions sur les édifices de Houat et d'Hoedic. *CHRISTOPHE PANNETIER, GASPARD HATCHISS*. ■ L'eau potable sur les îles de Houat et d'Hoedic : chronique d'une question insulaire majeure. *THOMAS CHIRON*. ■ Extractions littorales de granite à Hoedic. *LOUIS CHAURIS*. ■ Amphibiens et reptiles des îles de Houat et d'Hoedic. *VIOLETTE LE FÉON*. ■ Voyage dans une île bretonne au XIX^e siècle : Alphonse Daudet à Houat. *KARINE SALOMÉ*.

2009 - n° 6 (176 p. – 16 €) : ■ Niveaux marins et géographie de l'archipel Houat-Hoedic. *PIERRE BUTTIN*. ■ Abbé Auguste Thomas, recteur d'Hoedic de 1960 à 1966. *DENISE LEURETTE, AUGUSTE THOMAS*. ■ L'Artiglio. *GILDAS GOUARIN*. ■ Le collège des îles du Ponant. *ERWANN LE GUEN*. ■ Notre-Dame-la-Blanche, église paroissiale de l'île d'Hoedic. *HENRI BUTTIN*. ■ Pierres de construction à Hoedic. *LOUIS CHAURIS*. ■ Hoedic vue par des artistes. *GENEVIÈVE BOLITT, ÉMILIE MOISDON*. ■ Henri Thomas, un homme de lettres à Houat. *FRANÇOISE MORVAN*. ■ Douze ans (nouvelle). *PIERRE LIVORY*.

2010 - n° 7 (176 p. – 18 €) : ■ Histoire de l'Église à Houat et à Hoedic : deux siècles de théocraties spontanées (1786-1820), *HENRI BUTTIN*. ■ Le Roi Gradlon, le vieux monarque des mers tient bon, *JEAN-PAUL KAUFFMANN*. ■ ■ ■ **DOSSIER LA BATAILLE DES CARDINAUX**, coordination *ARISTIDE LÉVI*. ■ 1759 : l'Europe entre guerres et paix, *ARISTIDE LÉVI*. ■ Le Trafalgar oublié : *The Battle of Quiberon Bay - 1759*, le point de vue de Dartmouth, *JANE HARROLD*. ■ 20 novembre 1759 : une cuisante défaite au large des Cardinaux, *GUY LE MOING*. ■ L'archéologie sous-marine à la rencontre de la bataille des Cardinaux, *JEAN-MICHEL ÉRIAU*. ■ Première observation à Hoedic d'un phoque veau-marin *Phoca vitulina*, histoire de son périple estival, *ARNAUD LE NEVÉ*. ■ Une brève histoire des familles Hamel et Noli à Hoedic, *MATTHIEU NOLI*.

2011 - n° 8 (176 p. – 20 €) : ■ Les anciens pièges à poissons de l'île d'Hoedic, *MARIE-YVANE DAIRE, LOÏC LANGOUËT*. ■ Approche archéologique des îlots de l'archipel Houat-Hoedic, *JEAN-MARC LARGE, PATRICE BIROCHEAU, PIERRE BUTTIN, LOUIS DUTOUQUET, MATTHIEU FORTIN*. ■ Histoire de l'Église à Houat et à Hoedic : deux siècles de théocratie spontanée (1821-1850), *HENRI BUTTIN*. ■ Hoedic, « l'île aux Belges », *ANNE CHAINIAUX, ANNE-MARIE BILQUIN-FALMAGNE*. ■ Le Conservatoire du littoral dans l'archipel Houat-Hoedic, *CAMILLE BLOT*. ■ Un chantier naval pas comme les autres ou la réussite d'une reconversion, *PIERRE LIVORY*. ■ Inventaire des papillons diurnes de l'île d'Hoedic, *BERNARD ILIOU*. ■ Dépôts sédimentaires récents à Hoedic, *LOUIS CHAURIS*. ■ L'Île des pingouins : quand Anatole France brosse une histoire de l'humanité, *PAUL BUTTIN*. ■ Henri Queffélec : l'homme qui aimait les îles, *ÉRIC AUPHAN*.

2012 - n° 9 (176 p. – 20 €) : ■ Hudic et Hohac dans Le grant routtier de Pierre Garcie Ferrande (1520), *JEAN STÉPHANE BETTON*. ■ Inventaire des ancres à jas déposées sur les îles d'Hoedic et de Houat, *MARINE SADANIA*. ■ Histoire de l'Église à Houat et à Hoedic : deux siècles de théocratie spontanée (1850 -1873), *HENRI BUTTIN*. ■ Raid des Allemands à Houat et à Hoedic le 3 mai 1945, *JEAN-BAPTISTE BRUNEAU, JOBST LÖPELMANN, AUGUSTE CONAN, MATHURIN ROBERT*. ■ L'esprit d'Hoedic, *LOUIS CARO*. ■ Le moineau domestique à Hoedic, biologie des populations insulaires, *GABRIELE SORCI, CORALINE BICHET, ELISE CELLIER-HOLZEM, MARIE BELVALETTE, BRUNO FAIVRE, STÉPHANE GARNIER*. ■ Presse locale et vie quotidienne à Hoedic entre 1965 et 1999, *CHRISTINE HARTEMANN*. ■ La Vieille Dame, la Petite Fille, Madeleine Desroseaux et les deux îles, *ARISTIDE LÉVI*.

La Lettre de Melvan

Parution réservée aux adhérents avec deux numéros par an, en décembre et en juin. Elle comporte des informations sur la vie de l'association et ses projets mais aussi de courts articles sur des sujets relevant des centres d'intérêt de Melvan.



Melvan

La Revue des deux îles

N° 10 – 2013

Prix : 20 €

Publication annuelle de l'association Melvan
(régie par la loi du 1^{er} juillet 1901)

COMITÉ ÉDITORIAL

Pierre Buttin (direction),
Bernard Audollent, Chantal Audollent,
Henri Buttin, Marie-Paule Buttin,
Virginie Buttin, Christine Hartemann,
Gilles Janin, Jean-Marc Large,
Aristide Lévi, Christophe Pannetier,
Viviane Van Voorhees, Alain Vielvoye.

Les opinions exprimées dans cette revue
n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale des textes
ou illustrations est soumise à un accord préalable.

Pour toute correspondance :

Melvan, Le bourg – 56170 Île-d'Hoedic
melvan@melvan.org

Actualité concernant Melvan :
www.melvan.org

ISSN : 1768-5834
Mai 2013

Conception et réalisation Melvan
Imprimerie Jouve à Mayenne 53100